

« Ma mère à moi n'est pas une vraie mère. C'est une artiste ! Une déesse de l'impossible. Une « maman-merveille » aux pouvoirs insoupçonnés, elle dont la main rend la beauté palpable. Je retiens mon souffle... et, lentement me retire. Je jouerai seule dans la cour ensoleillée. » – Elisabeth White

« Avant, tu me berçais dans tes bras jusqu'à ce que je ferme les yeux

Cette nuit, je t'ai prise contre moi et tu m'as quittée pour les cieux

Trop de pensées à te dire, mais aucun mot assez puissant, assez fort

Je voulais tellement retenir la petite flamme qui réchauffait ton corps

Comme si la vie voulait me dire qu'un jour le ciel nous reprendra

Et qu'à mon tour, je vais partir, ma fille me serrant dans ses bras

Comme si la vie me racontait un secret que je ne connais pas

Et qu'un bon jour, je comprendrais les mots qu'elle chuchotait pour moi »

– Isabelle Lachapelle-Legault

« Les dix ouvrières de Mme Grospou sont bavardes, criardes, bruyantes, plaignantes, jalouses, mais aussi travaillantes, gourmandes, excentriques, rêveuses et surtout, par-dessus tout, amoureuses. À leur machine à coudre, tout au long du jour, les anecdotes autour de l'amour sont émoissées, étoffées et colorées. Les détails de leur vie s'étalent, les hommes sont parfois coupables, quelquefois serviables, mais, surtout, ils sont responsables du rêve de chacune d'entre elles. Toutes ces histoires, dont Émilie écoute le récit, sont aussi colorées que les robes portées dans cet atelier. » – Roselle Brassard

« J'étais un jaguar, dans un corps de chat Vivant parmi d'autres chats, avides et paresseux

J'avais des plans, je n'étais pas comme eux

Je voulais du cerf, eux se contentaient de rats » – Ariane Fortin

« Quand un vrai marin a tout perdu, il arrive fréquemment qu'il laisse la mer décider de son sort. Il rame alors vers le large jusqu'à ce que la côte disparaisse et se laisse ensuite dériver. Certains reviennent d'eux-mêmes honteux ou réconciliés avec la vie, d'autres disparaîtront à jamais ou seront rejetés par une vague contre les récifs. » – Jean-François Trépanier

« Juste nos deux corps blottis l'un contre l'autre,

Dans la clameur du silence,

Avant que l'aurore ne m'emporte avec elle,

Et que s'évanouisse cette nuit éphémère » – Jean-François Samson

« Je frappe la terre parce que je viens et que je suis partie de loin. Loin, là où c'est pauvre, là où tu te couches souvent avec le ventre vide. Je frappe la terre tous les jours parce que j'ai cru que je m'en sortirais un jour. Je frappe la terre en ce jour, car j'ai rêvé, alors que j'étais toute petite, qu'il existait un endroit géant où je vivrais. Ce sont toutes ces raisons qui me poussent à pétrir l'argile. » – Macouta Brisson

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil lancé dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

Mars 2011

Ma plus belle histoire



Ma plus belle histoire...



**Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**

Enseigner, c'est s'engager de A à Z.



Ma plus belle histoire

2011

 **Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

Coordination du projet
Alec Larose

Réalisation graphique de l'intérieur
Centre Multimédia

Réalisation de la couverture
Centre Multimédia

Comité de sélection

Luc Allaire, Johanne Auclair, Gaston Beauregard, Laurier Caron, Nathaly Castonguay, Thérèse Cyr, Martin Dubé, Lise Gravel, Guylaine Guèvremont, Pauline Ladouceur, Pierre Lanthier, Laure Lapierre, Éric Laroche, Sylvie Lemieux, Chantal Locat, Linda Olivier, Manon Ouellet, Marie Rancourt, Denis Roy, Josée Scalabrini, Marc Séguin, Élane Thibodeau, Lyne Vallée, Daniel Verreault, **avec des remerciements tout particuliers** à Mylène Cloutier, Alec Larose, Nancy Lepage et Denis St-Hilaire **pour leur temps et leur énergie, ainsi qu'à toute l'équipe de volontaires de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec qui s'y sont investis sous la coordination dynamique de Paulyne Laplante** : Claire Baril, Louise Bergeron, Lisette Berthiaume, Hélène Bleau, Jacques Boucher, Nicole Brissette, Pierre Brunet, Gisèle Filteau, Diane Garneau, Jean-Marie Genest, Lisette Gobdout, Claire Guay, Denise Lachance, Jacqueline Lachance, Nycole Lamarche, Rita Lapointe, Claire L'Italien, Claudette Lortie, Claire Mercier, Lucille Pettigrew, Cécile Richard, Daniel Rondeau, Marcelle Sauvageau, Francine Simard et Louise Voyer.

Secrétariat

Nancy Lepage, avec la collaboration de Marie-Claude Caron, Mylène Cloutier, Guylaine Guèvremont et Elizabeth Savard.

Relecture
Micheline Jean et Martine Lauzon

Diffusion
Alec Larose

Impression
A G M V Marquis

Tirage
5 200 exemplaires

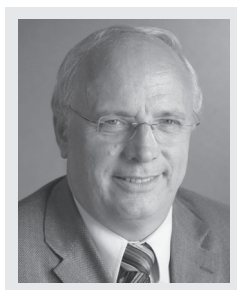
Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89061-110-8

FSE, CSQ, 2011

Mot de l'équipe

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur 444... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.



Il est des gens qui ont cette facilité de jouer avec les mots et d'écrire une histoire comme si, devant la feuille blanche, ils tenaient une plume magique dans leur main. Il en est d'autres qui ont la conviction de ne pas être capables de s'exprimer par l'écriture et enferment en eux-mêmes leurs émotions, qui peinent plus et qui se découvrent soudain cette habileté de pouvoir dire les choses. *Ma plus belle histoire* est la révélation de tous ceux et celles qui ne croyaient pas en leur propre pouvoir.

Cette parution annuelle de *Ma plus belle histoire* constitue une édition extraordinaire qui, à défaut d'attirer les cercles de presse, n'en suscite pas moins toute notre admiration. En effet, il est de ces petits miracles qui ne feront jamais la une du journal, car, dans une société de consommation, on trouve difficilement le temps de s'émerveiller des efforts des uns et des autres pour améliorer la condition humaine.

C'est pourtant l'engagement que prennent des centaines d'enseignantes et d'enseignants de la province en amenant des adultes à se découvrir et à coucher sur une feuille de papier la plus belle histoire qu'ils aient vécue ou imaginée. Merci à tous ceux et celles qui créent année après année les conditions de réalisation de ce merveilleux concours et un merci encore plus particulier aux créatrices et créateurs d'histoire qui nous font réaliser à quel point le bonheur est bien près de nous dans les petites choses de la vie.

Manon Bernard, présidente
Fédération des syndicats
de l'enseignement (FSE-CSQ)

Réjean Parent, président
Centrale des syndicats
du Québec (CSQ)



Qui l'aurait cru ! Notre concours d'écriture, *Ma plus belle histoire*, en est rendu à sa huitième édition ! Sans un pli, sans une ride. Il gagne encore en popularité autant chez les élèves que chez les enseignantes et enseignants. L'engouement dont ont fait preuve tous les participants et participantes pour une huitième année consécutive est indéniable. En cette époque de crise où tout semble devenu produit de surconsommation et de désintérêt immédiat, si ce n'est pas là un signe positif de persévérance que peut-on en déduire d'autre ?

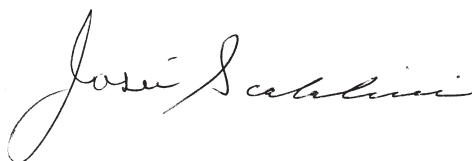
Félicitations à toutes les personnes qui, une nouvelle fois, ont décidé de prendre la plume, souvent pour mettre leur âme à nu, pour nous séduire, pour nous sensibiliser ou simplement pour nous divertir. Grâce au dévouement du personnel enseignant qui les accompagne à chacune des étapes de ce concours, des élèves se découvrent des talents d'écrivains en herbe et se risquent, comme je le disais plus haut, à nous faire partager de grands moments de leur vie, leur originalité, leur humour ou tout simplement leur talent de conteur. Nous ne pouvons qu'être fiers du résultat final de ce recueil.

Nous savons que la formation générale des adultes (FGA) a toujours occupé une place importante à la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ). Nous pouvons constater que nos membres provenant de ce secteur ressentent de plus en plus l'importance et l'influence qu'ils peuvent avoir sur leur Fédération. L'aventure du concours *Ma plus belle histoire* est, selon moi, un des éléments qui a permis sans contredit à nos centres de se démarquer à l'intérieur

de la Fédération. De plus, se faire connaître et reconnaître dans leur milieu, se sentir fiers et valorisés par le rejaillissement et la visibilité que la participation à ce concours amène autant au niveau de la commission scolaire que de la population locale ne sont pas des facteurs négligeables.

J'ajouterai que, sans la collaboration de nos précieux partenaires et commanditaires, la FSE ne pourrait assurer à elle seule le rayonnement et la réussite de ce concours année après année. Aux membres de l'AREQ, aux protections RésAut, à SSQ Groupe financier, à la Caisse Desjardins de l'Éducation, à la CSQ et, bien entendu, à notre fidèle parrain des dernières années JiCi Lauzon, MERCI ! Merci de croire en nos élèves qui ont le courage de retourner aux études avec toutes les embûches que cela peut comporter !

Merci aussi à tout le personnel de la FSE, pour ce travail exceptionnel qui exige temps et énergie en période de sélection et de production.

A handwritten signature in black ink, reading "Josée Scalabrini". The signature is fluid and cursive, with the first name "Josée" written in a larger, more prominent script than the last name "Scalabrini".

Josée Scalabrini, vice-présidente

Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ)



**« L'écrivain n'écrit pas qu'avec l'encre de sa plume,
mais bien plus avec l'ardeur de son cœur¹. »**

Extraire un événement heureux ou malheureux de ses souvenirs, le raconter, l'écrire et le relire, par la suite, en permettre l'édition dans un bouquin afin que d'autres puissent lire. En tant qu'écrivaine ou écrivain, vous contribuez à l'histoire de votre famille, de votre milieu.

L'AREQ – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (CSQ) – est fière de contribuer à ce concours d'écriture par l'implication bénévole d'une vingtaine de membres de l'AREQ de Québec sous la supervision de la présidente régionale, Mme Paulyne Caron-Laplante.

Grand merci aux membres de l'AREQ (CSQ) qui ont investi temps et énergie pour lire et relire des textes afin de choisir ceux qui seront édités. Leur apport constitue un maillon important de cette chaîne d'édition. C'est grâce à l'implication de ses membres si l'AREQ peut soutenir des projets comme celui de *Ma plus belle histoire*.

Quel plaisir pour les écrivaines et écrivains de recevoir leur texte et les autres textes dans un livre et de le présenter à leur famille, à leurs amis !

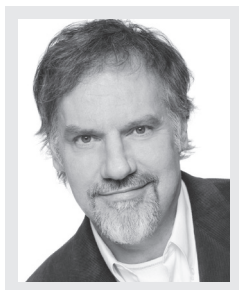
« Ce que l'on donne, fleurit », écrivait Auvergne.

Bonne lecture !

A handwritten signature in cursive script that reads "Mariette Gélinas".

Mariette Gélinas, présidente
Association des retraitées et retraités de l'éducation
et des autres services publics du Québec (CSQ)

¹ Auteur et date inconnus



100 fois sur le métier...

Je me suis souvent présenté ces dernières années comme *professeur à la télévision* en même temps qu'*étudiant dans la vraie vie*. La première fonction, à cause de mon rôle dans le téléroman *Virginie* et la deuxième, à cause de mon retour à l'université à 42 ans. Ça faisait rire. Pas le « *étudiant dans la vraie vie* », mais le « *à la télévision* » qui enlevait un peu de crédibilité au titre de professeur. Quoi qu'il en soit, ces deux rôles m'auront grandement aidé à m'épanouir. Et ce sont deux belles histoires qui se sont terminées pour moi en 2010, lorsqu'on a mis fin à la production du téléroman et que j'ai terminé l'écriture de mon mémoire de maîtrise en communication.

Virginie aura duré pour moi plus de douze ans et l'université pas loin de dix ans à temps partiel ! Les témoignages de sympathie qui ont suivi la diffusion du dernier épisode de *Virginie* m'ont beaucoup touché. Pour ce qui est de l'université, les gratifications sont très différentes. On ne vous arrête pas sur le trottoir pour vous dire à quel point on a été ému par la scène de la remise du diplôme ! Mais pour tout vous dire, le plus beau de ces histoires, c'est qu'elles continuent...

Elles continuent parce que jouer au professeur m'a fait découvrir plusieurs aspects passionnants du monde de l'éducation (sans parler des problématiques syndicales !) et que j'en suis venu à mieux en comprendre l'importance et les enjeux. De plus, si c'est grâce à *Virginie*

qu'on me donne la parole ici, c'est aussi parce que mon rôle de prof m'a aussi redonné le goût d'apprendre. En retournant à l'université à 42 ans, je me suis fait non plus seulement le prof à la télé, mais l'étudiant, l'apprenant, le curieux. Ces deux rôles m'ont naturellement amené à militer pour la formation continue.

Pas toujours facile de travailler et d'étudier en même temps ! Tous les textes du prof à mémoriser en même temps que toutes ces lectures et tous ces travaux d'écriture obligatoires, sans oublier les couches et les biberons du quotidien de nouveau papa... En passant, ces deux enfants-là sont peut-être ce qui me fait le plus me rendre compte de l'importance de l'éducation dans la vie. Mais l'université ! alors là, quelle leçon d'humilité ça peut être d'avoir à réécrire un travail qu'on croyait final ! Avoir à réviser et relire ses références, défendre la pertinence de son travail... réécrire ! La vedette de la télé en a pris pour son rhume !

Je vous dirais que, tout comme ces scènes qu'on a dû rejouer pour qu'elles soient meilleures, la réécriture est vraiment bénéfique. C'est bien lorsque j'ai eu à réécrire mon mémoire, refaire mon plan de recherche et relire mes notes que j'ai le plus appris. Écrire c'est bien, mais réécrire c'est encore mieux. Puis, j'imagine que vous en savez quelque chose vous aussi. J'imagine que vous avez eu à la réécrire cette histoire pour en faire votre plus belle. Alors vous pouvez être fiers d'être publiés ici. Je crois savoir un peu ce que vous avez eu à vivre et je vous en félicite ! Et puis non, je ne vous dirai pas combien de fois j'ai réécrit ce texte avant de le juger présentable...

Bonne lecture !

JiCi Lauzon

Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

L'équipe enseignante du centre L'Escale (C.S. des Appalaches), à Thetford Mines, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de l'Amiante

Parmi les initiatives des six membres de cette équipe, qui ont engendré 22 textes d'élèves inscrits dans six services d'enseignement, mentionnons : diffusion des affiches, formulaires et anciens recueils dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes, création des versions *Ma plus belle histoire... d'amour* et *Ma plus belle histoire... d'horreur*, activités en présence d'auteurs littéraires, sélection locale des textes gagnants, cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence des autres personnels de la Commission scolaire et de partenaires, prix et certificats locaux, articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires, activités pédagogiques et de lecture individuelle des textes dans le cadre de la Semaine du français et édition d'un recueil de nouvelles locales.

L'équipe enseignante des centres Christ-Roi/L'Impact (C.S. Pierre-Neveu), à Mont-Laurier/Rivière-Rouge, avec le soutien du Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières (SPEHR)

Parmi leurs initiatives, qui ont engendré 30 textes d'élèves inscrits du présecondaire au 2e cycle et en francisation, mentionnons : tournée de promotion dans les classes, publicité-télé en circuit fermé, participation à des émissions de radio locales, cérémonie de remise de prix et de lecture publique en présence des autres personnels de la Commission scolaire et de la population intéressée, articles dans les journaux locaux, scolaires et syndicaux et sur Internet, bonification des prix, mention au Conseil des commissaires, présentation et lecture publique à la télévision locale, remise de plaques commémoratives lors de la Semaine du français, diffusion d'une bande passante dans la salle de regroupement du centre, conférence de presse à l'occasion de la Semaine québécoise des adultes en formation et souper syndical avec l'équipe enseignante et les élèves.

***L'équipe enseignante du centre Sainte-Thérèse (C.S. des Chênes),
à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville***

Parmi les initiatives des 23 membres de cette équipe, qui ont engendré 79 textes d'élèves inscrits dans sept services d'enseignement, mentionnons : mécanisme rapide, ciblé et persistant d'information et de promotion, diffusion des outils de promotion en grand nombre, tournées d'explication dans les classes, célébration avec tous les élèves en présence des autres personnels de la Commission scolaire et de représentants de la FSE, recherche des élèves ayant quitté, remise de certificats locaux et de prix aux élèves participants, en collaboration avec la direction et le Syndicat, activités de lecture publique par enregistrement audio-vidéo, création d'un Mur des célébrités, prise de photos, articles dans les journaux locaux, scolaires et syndicaux, information au Conseil des commissaires et à la Direction générale, au Conseil d'établissement et à l'Assemblée des personnes déléguées, participation à La Grande lecture, création d'une page web présentant les textes : <http://ecoles.csdcc.qc.ca/projets/maplusbellehistoire>.

***L'équipe enseignante du centre de formation du Richelieu
(C.S. des Patriotes), à McMasterville, Varennes, Chambly,
avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de Champlain***

Parmi les initiatives des six membres de cette équipe, qui ont engendré 13 textes d'élèves inscrits dans cinq services d'enseignement, mentionnons : promotion du concours dans les locaux, constitution d'un recueil local, lectures publiques de textes et lectures quotidiennes, activités de promotion du français, réalisation d'une bibliothèque dans l'école.

Votre engagement, gage du succès de ce concours,
est une véritable source d'inspiration.

Au nom de tous vos pairs,
enseignantes et enseignants,
félicitations !

Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



Sommaire

1. La chasse aux odeurs

Colette Vézina

17

2. Un combattant persévérant... comme le Rocket !

Maurice Richard

19

3. Le goût de la première neige

Minh Bui

22

4. Souvenir vivace

Elisabeth White

23

5. Amour

Jérémie Gravel

25

6a. Comme si la vie

Isabelle Lachapelle-Legault

28

6b. Les pages du destin

Isabelle Lachapelle-Legault

30

7. Mon souffle de vie

Jessica Ducharme-Larouche

32

8. La fuite du temps

Sylvie Lavoie

34

9. Un homme d'exception

Nathalie Beauchemin

38

10. Je suis un gagnant !

Tommy Thibodeau

40

11. Ensemble, nous pouvons changer le monde

Caroline Fletcher

43

12. Elle et moi

Élodie Bolduc

46

13. Ce qui ne tue pas, rend plus fort

Suzanne Florent

48

14. Chère Anne

Ilhan Ismail Dahir

50

15. Je la vois

Marie-Pier Girard

51

16. Rouge, azur, corail

Roselle Brassard-Deschesnes

54

**17. Une vie plutôt
mouvementée**

Steven Sorel

56

**18. L'avant-dernier samedi
d'octobre**

Karianne Lemelin

59

**19. Authentique au-delà
de l'Atlantique**

Philippe Massé

62

20. L'esprit du jaguar

Ariane Fortin

64

21. Les trois « P »

Carl Dubois

65

22. Un cœur à la dérive

Jean-François Trépanier

66

23. Comme par magie

Jonathan Germain

69

24. Le champ de mon enfance

Martine Deshaies

72

**25. Le soleil qui franchit
le mur du son**

Severina Mansilla

74

26. Le secret d'Émilie

Valériane Dugon

75

27. Petite fée

Thérèse St-Gelais

79

28. Le jour noir

Marjorie Lessard

80

29a. L'amour

Stéphane Paquet

82

29b. Parfum de liberté

Stéphane Paquet

83

30. Journal d'un mort

Jean-François Samson

84

31. L'élú

Jessica Caouette

87

32. Ces étoiles qui m'ont guidée

Sylvie St-Jacques

89

**33. Une maladie grave :
la poliomyélite**

Robert Martin

91

34. Hommage à la terre

Macouta Brisson

93

**35. La plus belle chose
du monde...**

Anthony Grégoire

94

36. La lanterne magique

Katherine Daigle

95

37. Terre

Thérèse Rouleau

99

38. Je suis 3 %

Heidy Couturier

100

**39. Comme l'entraîneur
du Canadien...**

Jean-Marie Nault

102

40. Visser, tourner, plier, vivre

Kenny Roy

104

41. Espoir retrouvé

Nancy Dubois

106

**42. Une petite fille dyslexique
dans un monde de grands**

Suzanne Richer

107

43. La beauté intérieure

Manon Régnier

108

44. Cette fille-là

Jennifer Morin-Rozon

111

45. Soirée décadente

Manon Cadotte

113

46. Ma mère ?

Le rêve de ma vie !

Lysianne Desfossés

116

47. Ma pensée

Wilkins Legagneur

118

48. L'émerveillement

Germaine Lortie

121

49. Mise à nu

Mélodie Martel

124

50. La tablature

Félix Gendron-Bourgoin

126

1. La chasse aux odeurs

Vous demandez-vous parfois pourquoi tel air vous rend très heureux, tandis qu'un autre vous rappelle un moment nostalgique ? Pourquoi une saveur vous répugne, tandis qu'une autre ravit vos papilles ? Dans mon cas, ce sont les odeurs qui m'allument depuis ma plus tendre enfance. Déjà toute petite, j'adorais coller mon nez partout afin de découvrir les textures et les parfums, que ce soit la lessive propre qui séchait dans la grande cuisine ou les poils soyeux et doux des petits chatons qui venaient de naître et qui embaumaient le foin de la grange. Tel un répertoire, toutes ces odeurs amènent avec elles un épisode triste ou plusieurs évènements agréables de ma vie.

D'ailleurs, il n'y a pas de meilleur endroit que le centre commercial pour retrouver cette sensation de titillement dans mes narines qui évoque à la fois autant de désirs que de plaisirs. Ce mélange d'effluves remet mes sens en éveil, le bon café aux émanations de vanille m'attire automatiquement vers la brûlerie. Ah ! c'est réconfortant comme l'aube de mon enfance où, blottie dans mon lit, j'entends les chuchotements de mes parents qui se préparent pour le travail. Tandis qu'ils s'affairent au petit déjeuner, le cliquetis des cuillères sur le rebord des tasses chante l'heure du lever pour mon frère et moi.

Mais quelle est donc cette odeur qui me ramène à la réalité ? Cela ne provient certainement pas de mon café. N'en trouvant pas la provenance, je me dirige de ce pas vers la pharmacie. Il y a un nouvel assouplissant textile en solde cette semaine. Fraîcheur printanière, bruine matinale, fleurs de printemps sont autant de parfums qui m'étourdissent et me propulsent dans un immense champ de marguerites. J'attache les tiges pour en faire un collier, un bracelet et enfin une couronne. Je clame haut et fort que je suis la princesse des fleurs qui attend son prince charmant. Il n'y a pas si longtemps, c'était les pissenlits enfilés l'un dans l'autre qui faisaient office d'apparat autour de mon cou et aux boutonnieres de mon chemisier. De grosses taches brunâtres couvraient mes menottes et souillaient mes vêtements au grand désespoir de maman.

Ah ! ah ! encore cette odeur sucrée et apaisante qui trouble ma recherche de fragrance. Mais d'où provient-elle ? Pas sous le bouchon de bruine d'été en tout cas ! Je cherche tant bien que mal à la repérer en humant du mieux que je peux, me dirigeant d'une boutique à une autre. Je crois que ça y est ! Les brioches fumantes aux pommes et à saveur de cannelle sont maintenant ma priorité, car mes papilles s'excitent et salivent à en perdre tout contrôle. Comme ils sont doux les samedis matin de mon enfance ! Mon cousin qui habite les terres adjacentes à notre ferme m'accompagne pour le petit déjeuner. Il tient le rôle de grand frère, de gardien, de compagnon de jeux et de plus fidèle dégustateur des pâtisseries de ma mère. Au fait, je ne sais pas s'il mange toujours ce délice pour déjeuner ? Cette fois, ce parfum qui m'attire et m'intrigue depuis le début de la matinée est plus présent que jamais, pas question de le perdre à nouveau. Tel un chien policier, je me concentre sur le lieu où je dois me diriger et je prends la ferme décision de ne pas me laisser distraire par quoi que ce soit. Mon organe olfactif me conduit directement à la parfumerie du magasin Sears. Maintenant je me rappelle, c'est le parfum que j'ai offert à mon père le jour de son anniversaire il y a quelques années. Il l'appréciait tellement qu'il s'en aspergeait quotidiennement.

Il y a longtemps tout ça ! Au moins quinze ans que j'avais oublié cette odeur familière. Ce jour de janvier où j'ai déposé ton flacon encore fraîchement déballé dans un sac de plastique avec tous tes effets personnels a été l'une des choses les plus difficiles à faire après ton décès, papa. Le temps s'est figé comme ce premier mois de l'année où il y a, pour un certain temps, de longues périodes de noirceur et de froid glacial. Il n'y a pas que ton odeur corporelle qui fait faux bond dans ma mémoire. Quand je ferme les yeux, même les traits de ton visage s'estompent jusqu'à disparaître tel un reflet sur l'eau d'un lac. Les sons qui émanent de ta bouche rieuse se perdent comme le souffle du vent dans la cime des arbres.

Mais tout n'est pas perdu ; je m'empresse d'aborder l'esthéticienne qui s'affaire à son présentoir. « S'il vous plaît madame, je cherche un parfum... » Devant cet étalage de multiples flacons, il est impossible de déterminer avec certitude ce que mon nez hume depuis le début de la journée. « Si vous connaissez le nom ou la compagnie, ce serait

plus facile, me répond-elle... » Le nom joue à cache-cache dans ma cervelle, si près du but, je le touchais presque et il s'est encore envolé avec son propriétaire qui faisait probablement ses courses du samedi matin comme moi. Comment expliquer à cette vendeuse que c'est un parfum enveloppant, chaleureux, réconfortant, aimant, doux comme la caresse d'un parent que je désire ? Parfois, je m'imagine que de là-haut, c'est toi papa qui me taquines avec un autre de tes bons tours.

Pourquoi oublie-t-on le titre d'une chanson qui nous a fait vibrer ? Pourquoi oublie-t-on les traits des gens que l'on a aimés ? Pourquoi oublie-t-on le son de la voix des personnes que l'on a côtoyées quotidiennement pendant des années ? Finalement, le hasard ne m'a pas remis sur la trajectoire de cette personne qui porte le même après-rasage que celui de mon père et je n'ai point retrouvé le nom du produit d'ailleurs. Néanmoins, je suis heureuse d'avoir senti pour quelques instants un petit peu de toi aujourd'hui, papa.

*Colette Vézina, Intégration socioprofessionnelle
CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs
Enseignante : Katharina Martin, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

2. Un combattant persévérant... comme le Rocket !

Croyez-le ou non, je me nomme Maurice Richard. J'ai 27 ans. Non, je ne suis pas le joueur de hockey que vous connaissez tous, mais, par contre, je suis un homme fonceur, batailleur et persévérant comme le Rocket. J'ai choisi de vous raconter mon histoire pour vous montrer à quel point on a tous une chance de s'en sortir et de réussir.

En ce qui me concerne, je suis né dans une ville nommée Montréal-Nord. Une grande ville où la violence, la drogue, les gangs vivent à tous les coins de rue. Dans la vie, il y a des choses qui nous font changer de chemin. Quand j'avais huit ans, ma mère a essayé de s'enlever la vie et, cinq ans plus tard, nous avons tout perdu lors

de l'incendie de notre appartement. Mon père, gravement brûlé, a passé presque un an aux soins intensifs ; cela m'a beaucoup affecté. Pour moi, jeune délinquant qui n'aimait pas l'école, tout a changé. Les gangs, la drogue et la violence sont entrés dans mon existence et tout a basculé encore une fois. Cependant, à l'âge de seize ans, ma vie a pris un tournant spécial quand j'ai abandonné l'école. J'ai voulu faire un peu comme les autres jeunes et aller travailler ; j'avais déjà ma porte de sortie. Je travaillais depuis l'âge de treize ans dans une compagnie de déménagement. En quittant l'école, je pouvais travailler à temps plein, ce qui me plaisait énormément. À dix-huit ans, je fus arrêté pour trafic, violence, menaces et voies de fait. Ce qui a chamboulé mon existence une fois de plus. Par contre, quelques mois après, mon père a quitté la ville pour la campagne et moi, vu que je me faisais harceler sans arrêt par la police à cause de mon comportement, j'ai fini par aller le rejoindre et changer de vie.

Mon adaptation à ma nouvelle vie a été facile lors de ma première année jusqu'au jour où mon passé est revenu me hanter. Toutefois, cela n'a duré qu'un temps. Ensuite, une opportunité s'est présentée à moi : un cours de cuisine. Celui-ci m'a en quelque sorte sauvé la vie. Malheureusement, ce succès n'a pas duré très longtemps, car ma volonté n'était pas solide encore. Dans ces années-là, j'ai eu un travailleur de rue, Hugo, qui a tout fait en son pouvoir pour que je sorte de cette vie irréaliste, mais, n'étant pas prêt, tout ce qu'on me disait ou qu'on me conseillait me passait six pieds par-dessus la tête. Hugo m'a aidé à remplir mon coffre de tous ses trucs et conseils qu'il m'a prodigués. Cela m'a permis de me remettre souvent en question. Du jour au lendemain, une partie de moi m'a quitté quand ma mère est décédée d'un AVC, causé par l'abus d'alcool et par son train de vie. À vrai dire, à ce moment-là, j'ai replongé dans la drogue, et encore plus cette fois. J'ai eu des amis pour me faire remonter la pente tranquillement ; par contre, j'étais tellement entêté et perdu dans mon monde que j'y suis resté en refusant de voir la réalité en face. Effectivement, j'ai essayé par trois fois de raccrocher à l'école, sans succès, car j'étais un professionnel de l'évitement. C'était sûrement l'enfer pour mes professeurs parce que je n'avais aucun intérêt et que j'étais désorienté.

Un jour, j'ai touché le fond. Ma meilleure amie Émylie m'a remis sur le plancher des vaches. Elle m'a dit : « Pourquoi ne retournes-tu pas chez ton père ? » Alors, je lui ai demandé de me prêter son téléphone et j'ai appelé mon père. À ma grande surprise, il a accepté ! Après de nombreuses réflexions, j'ai su regarder devant moi et découvrir ce que je voulais. J'ai alors recommencé l'école ; je savais où je m'en allais, mais rien n'était sûr encore. Et, au fil du temps, avec l'aide et les encouragements de mon enseignante, Marie-Hélène, et de Ginette, ma conseillère, j'ai fini par trouver ma voie. L'école, c'est maintenant ma priorité parce que je veux m'assurer un bel avenir.

L'an passé, Ginette et Marie-Hélène m'ont approché pour m'offrir un projet de communication : Jeunes ambassadeurs du savoir. Cette formation nous a été donnée à Québec pendant cinq jours intensifs, douze heures par jour. Nous sommes de jeunes adultes qui venons de tout le Québec. Nous avons un mandat de cent heures de présentation à faire pour le raccrochage et notre mission est de transmettre un message essentiel : l'importance dans la vie c'est de persévérer et de croire en notre réussite pour avoir un avenir plus sain. Moi, en tant qu'ambassadeur, mon but est de faire raccrocher les jeunes, de les aider, de les motiver et de leur transmettre ce que j'ai appris. Plus la vie avance, plus les exigences sont élevées. Mais, avec de la volonté, de l'aide et de l'enthousiasme, on peut y faire face. L'aide que je veux offrir sera semblable à celle que j'ai reçue ou presque. Comme on me l'a souvent répété : fais l'effort de t'aider et je ferai tout pour t'aider à mon tour.

Dans l'ensemble, ce que je voulais dire, c'est que même si la vie n'est pas facile, il ne faut pas baisser les bras. Car des outils sont à notre disposition pour qu'on puisse passer au travers plus facilement. Cependant, mes préférés sont ma confiance, ainsi que le fait que je regarde vers le futur et non dans le passé. Et moi, vous demandez-vous ? Dites-vous que chaque méthode est bonne pour atteindre notre but dans la vie ; il ne faut juste pas lâcher !

*Maurice Richard, Présecondaire
CEA Marius-Ouellet (Disraeli), CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

3. Le goût de la première neige

Je me souviens d'un moment magique : ma première neige. Je vivais au Québec depuis quelques mois quand est arrivé cet événement fantastique en novembre 2009.

Je cuisinais pour faire des mets vietnamiens de mon pays. Je lève soudain la tête et regarde par la fenêtre. Je suis très surpris. Mon corps s'immobilise. Une grande joie s'installe dans ma tête et je me sens heureux.

Je vois de petits points blancs descendre sur le sol ; ici, on appelle cela de la neige. Wow ! Je réalise ce dont je rêvais quand je vivais au Vietnam. Je vois une carte postale vivre devant ma fenêtre. La neige s'étend sur la terre et elle y reste sans se défaire en eau. Il en tombe partout sur le sol, les branches des érables et du gros sapin. Une petite bête noire, un écureuil, regarde comme moi ce qui arrive du ciel. Nous devenons tous les deux des statues, figés, immobiles, yeux grands ouverts pour voir cette surprise occuper tout le jardin et transformer tout en blanc le paysage.

J'essaie de prendre des photos pour me souvenir de ce moment privilégié que je vis. Je regarde ce merveilleux paysage et pense à mon pays où le plus froid devient 20°C et le plus chaud, 42°C. Il fait -20°C ici. Comment expliquer aux autres ce que je vis ?

Je m'habille avec manteau, bonnet, gants et bottes d'hiver, le foulard me couvrant bouche et nez. Je sors marcher sur ce sol blanc, stupéfait. Je découvre la drôle de sensation de toucher aux flocons de neige. Quand j'y touche avec ma main, ça disparaît et devient de l'eau en gouttes. J'ouvre mes bras et tourne en cercle sur le jardin en riant de vivre tout cela. Quelle merveille ! Quelques fois, j'ouvre la bouche et laisse de la neige se poser sur ma langue. La sensation est drôle et étrange ! Me voilà si heureux de vivre ce moment. C'est difficile pour un étranger de s'habituer au froid d'hiver, mais moi, je vis en joie avec la neige. Je goûte à la neige pour connaître sa saveur qui est indescriptible : pas de saveur, pas d'odeur, mais doux comme le cocon de soie.

Voilà que maintenant je sais que l'hiver est froid, mais quelle beauté ! Le splendide et l'unique de mon nouveau pays : le Canada. Je m'arrête de bouger. Je deviens comme un robot, debout, immobile. La neige se dépose sur moi. Je sens cet instant se fixer dans ma tête comme parmi les plus beaux moments de ma vie. La neige si douce, si soyeuse, si légère m'a fait perdre la notion du temps. Les flocons fondent sur ma peau, mais pas sur mes vêtements. Mes pensées me font vivre quelque chose de difficile à exprimer. Mon corps est envahi par une fraîcheur, puis par ce que les gens appellent le froid. Je ressens à nouveau ce plaisir de vivre que je vivais enfant, même si en ce moment j'ai 38 ans. Je réagis en étant toujours heureux de voir arriver cette neige malgré le froid parce qu'elle apporte une grande sérénité à notre vie de chaque jour.

Les oiseaux noirs volent vers le sud au chaud, mais moi je reste ici au nord, dans la chaleur que me font vivre les gens qui m'entourent dans ce pays. La neige peut être source de joie quand on sait l'apprécier ou de peine si l'on se ferme à la vie nouvelle.

Minh Bui, Francisation
CEA Chemin-du-Roy (Trois-Rivières), CS du Chemin-du-Roy
Enseignante : Denise Grenier, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges

4. Souvenir vivace

Flotte-t-elle assez souvent aux abords de ma mémoire, cette scène d'autrefois ? Lorsqu'elle s'impose, je la revis avec un plaisir total.

C'était avant les années d'école, aux beaux étés de ma prime enfance, par une journée de plein soleil. Quel âge avais-je ? Cinq ans ? Six, peut-être ? Le souvenir en est flou. Ce dont je suis certaine cependant, c'est que maman avait insisté pour que je sorte jouer dehors, car, avait-elle dit : « J'ai besoin de silence cet après-midi. Je souhaite ne pas être dérangée, ma chérie. »

Mais, à peine sortie, la sensation diffuse de quelques événements inaccoutumés accentua, dans mon cœur d'enfant, l'ennui de devoir demeurer seule dans la cour. À tel point que je retournai dans la maison avec d'extrêmes précautions de Sioux. Je furetai un moment d'un coin à l'autre sans trouver quoi que ce fût d'exceptionnel. Jusqu'à ce que j'atteigne la cuisine...

La porte en est largement ouverte. C'est une vaste pièce aux immenses fenêtres orientées franc ouest. Elles laissent entrer la radieuse clarté de juillet. Une phosphorescence inonde l'espace, imbibe les objets quotidiens, imprègne l'atmosphère d'un cachet irréel.

Tout au milieu, concentrée sur son travail, maman est là, debout devant un chevalet. Elle me tourne le dos. Seul son bras droit qui tient un pinceau remue. Elle applique de brèves touches de couleur sur un ciel azuré. Mais est-ce vraiment ma mère, cette personne inconnue qu'enveloppent la lumière et le cri strident des cigales ? À cet instant, pour moi elle n'est ni femme, ni mère. Je ne bouge pas, ni ne l'appelle. Pourquoi briser l'enchantement ?

J'ai devant moi une forme immatérielle... Une fée que le contre-jour découpe, tenant une palette arc-en-ciel dans sa main gauche... Une magicienne dont la baguette enchantée reproduit – et a dix fois agrandi – une image de calendrier. Son modèle repose sur la réglette de bois à droite du tableau qu'elle peint. À n'en pas croire mes yeux ! Un long-courrier, toute voilure gonflée, semble crever les flots et pointe vers moi son étrave.

Aucun détail ne manque à cette image d'Épinal. Comme il a fière allure, ce trois-mâts ! Il coupe la crête neigeuse des vagues, poussé par des vents favorables. Triangles et carrés de toile blanche, arc-boutés à la mâture, présentent ça et là de larges pans d'ombre rosée sous l'ardeur du soleil. Haubans et cordages balancent mollement au gré de la brise. Sur la coque délavée serpentent de longues traces de rouille. Elles suintent des rivets corrodés que le pinceau a rendus par de minuscules taches orangé vif. La silhouette d'un matelot se profile à la hune de misaine. Une noire tête de mort couronne le pavillon. Deux mouettes laiteuses oscillent à la ligne d'horizon dans le fondu des bleus du ciel et de l'océan.

Devant la perfection de l'ensemble, je reste muette, silencieuse. Voilà une découverte marquante qui s'imprime à jamais dans mon souvenir. Ma mère à moi n'est pas une vraie mère. C'est une artiste ! Une déesse de l'impossible. Une « maman-merveille » aux pouvoirs insoupçonnés, elle dont la main rend la beauté palpable.

Je retiens mon souffle... et, lentement me retire. Je jouerai seule dans la cour ensoleillée.

*Elisabeth White, Intégration sociale
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignante : Julie Lesage, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

5. Amour

Il y a un temps pour aimer
Et un temps pour endurer

Il y a des amours qui durent toujours
D'autres qui ne durent qu'un jour
En peu de temps l'amour se dissout
Pour le prix d'un dix sous
Oui, le voir interminable
Ou minable déterminable
Se dire adieu au terminal

Il y a des amours de confiance
D'autres que de finances
Il y a des malhonnêtes
Qui n'ont pas de tête
Mais des personnes suffisamment nettes
Qui devant la repentance
Se repentent ou se pendent
Si cela est leur sentence

L'amour a fait des jaloux
Cela peut rendre fou
Nous voir supplier à genoux
Jusqu'au chant du hibou
Mais quand elle frappe à la porte
C'est le cœur qui s'emporte
Une visite inespérée
L'espoir est ressuscité

De mon côté, mon cœur est en deuil
Condamné dans un grand cercueil
Mes souvenirs naguère
Resteront à jamais ma guerre

L'amour a fait des cons vaincus
J'en suis convaincu
Il peut être coordonné
Pour deux corps donnés
Ou une terre minée
Devant l'espoir terminé

L'amour se voit comme un loup blanc
Il est chassé dans un immense champ
Il est en voie d'extinction
Mais on lui donne une distinction
Ils sont les survivants
D'un amour glissant
Ils sont les gagnants
De la victoire triomphante

Il y a des « femmes éclair »
Et des femmes de lumière
Certaines sont parfumées
Ou condamnées, armées, usées
Emmurées par des travaux forcés
Par l'homme, enchaînées

De mon côté, mon cœur est en deuil
Condamné dans un grand cercueil
Mes souvenirs naguère
Resteront à jamais ma guerre

Qui sait comment écrire,
Comme le grand Shakespeare ?
De faire l'amour, un empire
Qu'il nous faut conquérir
Quitte à goûter la mort
Ou le froid du Nord
Savoir se dire adieu
Quand le temps est capricieux

Il y a des amours brisés
Ou des cœurs ridés
D'autres remplis d'intensité
Oui, intense dans une grande cité
Là où l'amour devient lourd
Si lourd le jour... si lourd toujours...
C'est la fin des troubadours
C'est à ce jour que nos mères savent nous cajoler
Elles seules savent rassurer
Ces mères sont merveilleuses
Oui, la nuit elles sont des mères veilleuses

Il y a des histoires d'argile
Les lire serait trop fragile
Ce n'est que l'amour qui compte
C'est ce que les contes racontent

L'amour est éternel
C'est la conquête du ciel
Merci aux femmes,
Qui pour nous s'enflamment
Malgré ce que nous sommes
Nous ne sommes que des hommes

De mon côté, mon cœur est en deuil
Condamné dans un grand cercueil
Mes souvenirs naguère
Resteront à jamais ma guerre

De mon côté, mon cœur est en deuil
Condamné dans un grand cercueil
Le trou est creusé
Il ne reste qu'à m'enterrer
Mes souvenirs naguère
Seront mon cimetière
Ma guerre de l'amour est finie
Pour ça, je lui dis merci !

Il est temps de conclure
Mettre fin à ces murmures

*Jérémie Gravel, 1^{er} cycle
École forestière de La Tuque, CS de l'Énergie
Enseignant : Luc Filion, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie*

6a. Comme si la vie

Avant, tu consolais mes peines comme la plus sage des amies
Ce soir-là, je devenais la tienne pour la première fois de ma vie
Je voyais l'ombre du moment où s'apaiserait ton doux soupir
Un long silence dans le temps imprimé dans mes souvenirs

Avant, tu me berçais dans tes bras jusqu'à ce que je ferme les yeux
Cette nuit, je t'ai prise contre moi et tu m'as quittée pour les cieux
Trop de pensées à te dire, mais aucun mot assez puissant, assez fort
Je voulais tellement retenir la petite flamme qui réchauffait ton corps

Comme si la vie voulait me dire qu'un jour le ciel nous reprendra
Et qu'à mon tour je vais partir, ma fille me serrant dans ses bras
Comme si la vie me racontait un secret que je ne connais pas
Et qu'un bon jour je comprendrais les mots qu'elle chuchotait pour moi

Cette nuit, un ange s'est envolé, j'ai cru apercevoir ses ailes
Un dernier souffle m'a effleurée, elle s'est éteinte, la chandelle
Si, un jour, valse devant moi une plume tombée de son nuage
Je supposerai que c'est toi, laissant les traces de ton passage

Je cherche encore ta chaleur, tout comme à l'aube de mes cinq ans
Ça me rappelle toutes ces peurs que tu chassais courageusement
Je me sens comme une petite fille, comme une enfant orpheline
Les points de repère qui s'éparpillent et l'inconnu qui se dessine

Résonne la mélodie d'amour, celle que ta voix me racontait
Quand les derniers rayons du jour suivaient le chant de tes couplets
Celle qui fredonne dans ma mémoire avait le plus beau des refrains
Elle m'endormait tous les soirs, mon corps serré contre le tien

J'attends les douze coups de minuit afin que les autres s'endorment
Pour contempler seule au pied du lit, ce grand ciel où tu rayannes
C'est l'astre blanc qui me sourit et me dit : « Sois forte à présent
Je veille sur toi toutes les nuits, tu peux t'endormir maintenant »

Comme si la vie voulait me dire qu'un jour le ciel nous reprendra
Et qu'à mon tour je vais partir, ma fille me serrant dans ses bras
Comme si la vie me racontait un secret que je ne connais pas
Et qu'un bon jour je comprendrais les mots qu'elle chuchotait pour moi

Des milliers de larmes ont coulé dans le naufrage entre la vie et la mort
Des millions de fois, j'ai pleuré dans l'attente de ce long corridor
Mais j'aperçois enfin la lumière qui entre dans mon château fort
La tour qui me gardait prisonnière et qui m'attire encore

Ce soir, je fermerai les yeux, la lumière percera mes rêves
La seule frontière entre nous deux sera la nuit qui s'achève
Et si les images que je vois me semblent si vraies, si réelles
Je saurai que l'ange devant moi, c'est toi qui brilleras de ton ciel

*Isabelle Lachapelle-Legault, 2^e cycle
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Stéphanie Thibault, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

6b. Les pages du destin

Trop souvent dans la vie, on tient tout pour acquis. Comme si tout ce qui nous appartient restera forcément soudé entre nos mains. Comme si rien ne pouvait filer entre nos doigts. Comme s'il était possible pour nous d'écrire à l'avance le livre de notre destin. Malheureusement, les pages de ce livre s'écrivent au jour le jour. Dès l'aube, les premiers mots se rédigent et personne n'en connaît la suite. Soudainement, sans le moindre présage, on se retrouve face à face avec notre destin. Les pages s'impriment déjà, impossible de les supprimer. Elles marquent l'histoire, certes, mais ce livre nous appartient. C'est notre histoire. Notre vie. Voici un passage du grand livre de ma vie, un récit bien ancré dans ma mémoire.

L'hiver soufflait ses derniers flocons, laissant derrière lui ses interminables nuits glaciales. Je vivais seule avec mon garçon depuis près de deux ans. Malgré tous mes efforts, je me sentais souvent démunie devant la réalité que m'offrait la vie de mère monoparentale. Ma grand-mère étant décédée depuis plus d'un an, il m'arrivait le soir de fermer les yeux pour lui parler. Je lui demandais de veiller sur ma famille, tel un ange, et la suppliais de me donner de la force et du courage. Je voulais continuer mon chemin sans avoir peur de l'avenir et je souhaitais avancer la tête haute, sans m'accrocher au moindre obstacle qui se dressait sur ma route. Entendait-elle ma voix ? Je gardais espoir...

Les semaines ont passé et le soleil nous enveloppait déjà de sa chaleur. Alors que l'été n'en était encore qu'à son début, mon garçon, lui, profitait de quelques jours de vacances chez son père. Pendant ce temps, c'est sur mon VTT que je parcourais les sentiers, bénéficiant de l'été et laissant derrière moi tous mes problèmes. Avec un ami, je sillonnais les chemins près de mon village. Pour une des rares fois, j'étais passagère et je me laissais guider à travers la forêt, étant loin de me douter que cette balade deviendrait une date historique à mon calendrier : mon ami a perdu le contrôle du véhicule. Mes mains se sont subitement crispées contre lui. À cet instant, j'ai compris que ma vie allait changer. Tout s'était passé en quelques secondes, mais

pour moi, le temps s'était arrêté. En ouvrant les yeux, j'ai réalisé que le choc était déjà passé, mais que la souffrance était insupportable. J'étais allongée sur le sol, le souffle coupé et l'esprit troublé par les craintes. J'avais peine à croire qu'une telle douleur puisse exister. C'est à ce moment-là que j'ai fait mon premier voyage en ambulance.

À l'urgence, les mauvaises nouvelles s'accumulaient. D'après les tests, le médecin m'a annoncé que ma colonne vertébrale était brisée et que la fracture avait probablement affecté ma moelle épinière. Par chance, mes jambes bougeaient, mais il m'a clairement expliqué que je risquais de paralyser à tout moment. Moi, je n'écoutais même plus le médecin. Je fixais le plafond, croyant que le ciel me tombait sur la tête, et ce, bien malgré moi.

Voilà que j'entamais mon deuxième voyage en ambulance. J'allais subir une importante opération à la colonne vertébrale. J'étais inquiète, complètement découragée, mais je devais rester forte. Mon garçon avait besoin de retrouver une maman apte à s'occuper de lui. Allongée sur mon lit, j'observais le visage de mes visiteurs. Ils étaient attristés, mais tout de même discrets, car personne ne voulait me faire pleurer davantage. La longue cicatrice qui traversait mon dos, le corset qui enveloppait mon corps et tous ces tubes qui dépassaient ici et là... Je savais que la route serait longue et que les pas vers la guérison seraient ardues. D'ailleurs, je me souviens de mes premiers pas. Ils étaient lents, douloureux, mais chaque enjambée entre le lit, le fauteuil roulant et la marchette me dirigeait tranquillement vers la sortie.

Et puis, les jours ont passé et je suis revenue à la maison. Au début, c'était difficile, car je n'avais pas encore retrouvé mon autonomie. Quelquefois, je pleurais en silence, mais bien souvent, j'éclatais en sanglots. Un jour, alors que des larmes coulaient sur mes joues, quelqu'un m'a donné un conseil : sois forte et reste positive. On ne guérit pas plus vite avec un sourire, mais les jours semblent moins longs qu'en pleurant. C'était vrai. Plus le temps passait et plus ma condition physique s'améliorait. Quelle joie ce fut, lorsque mon garçon est revenu à la maison. Enfin, on ne prenait plus soin de moi, c'est moi qui prenais soin de lui.

Finalement, un soir, j'ai fermé les yeux et j'ai pris quelques minutes pour parler à ma grand-mère. Je lui ai demandé pourquoi une telle épreuve s'était présentée à moi alors que je demandais de la force et du courage. Soudain, j'ai compris... Cette force, je la possédais déjà en moi.

Aujourd'hui, je sais que le courage se cache à l'intérieur de soi. Il est prêt à surgir si un obstacle se dessine sur les pages de notre destin. Puisque rien ne nous est acquis, il ne faut pas oublier qu'une simple seconde suffit pour tout faire chavirer. Heureusement, nous disposons d'un renfort propice à chacun : la force. Et si un jour, une page longue et difficile s'annonce dans votre livre, sachez que vous possédez tout le courage nécessaire pour franchir l'œuvre de votre destinée.

*Isabelle Lachapelle-Legault, 2^e cycle
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Stéphanie Thibault, Syndicat du personnel de l'enseignement des
Hautes-Rivières*

7. Mon souffle de vie

Tu habitais dans ta ville natale,
Les idées dans ta tête étaient si brutales,
L'univers que tu fréquentais te semblait si sale,
Que tu te faisais mal à coups de métal.

Tu sentais ton cœur s'effondrer,
Ressentais ton monde s'écrouler,
Un poids lourd sur tes épaules, une colère déchaînée...
Un souffle de vie impuissant, des pensées refoulées...

Tu avais la colère, la rage,
Sortez-moi de cette cage !
Tu étais accro à la drogue, tu avais perdu raison...
Je vous en prie, sortez-moi de cette prison !

Pourquoi devrais-je souffrir ?
Pourquoi vouloir mourir ?
Stop ! Tu dois tout arrêter !
Tu dois trouver un sens à ta destinée !

Tu dois cesser toute mauvaise volonté,
Et enfin tout recommencer...
Effacer toute trace de coupures,
Et enlever le poignard de la blessure...

Malgré l'impuissance face à quelques problèmes,
Tu essayais d'oublier toute cette haine...
Un enclenchement qui t'a fait de la peine,
Jusqu'à cette blessure au plus profond de toi-même !

Pourtant, tu essayes toujours d'améliorer,
Améliorer les défauts et fautes que t'as causés...
Malgré l'énergie que tu y mets,
Plus personne ne tient compte de ces faits !

La vie n'est pas toujours évidente,
Alors, mets tes valeurs en évidence,
Et oublie les tourments qui te hantent,
Pour enfin te libérer de cette décadence !

Une fois tes ennuis réglés,
Tu y verras plus de liberté,
La liberté de faire la plupart de tes désirs,
De te regarder dans la glace et de voir réapparaître ton sourire !

Je tiens compte du fait que le début n'est pas facile,
Mais c'est mieux que de se retrouver à l'asile !
Car tu pourrais devenir encore plus dingue,
Et vouloir sortir le flingue !

Après tous ces efforts,
Il y aura lueur d'espoir,
Ce qui te fera sentir encore plus fort,

Pour enfin atteindre cette gloire !

C'est le moment tant attendu,
Pour montrer que oui tu t'es battu,
Battu pour te libérer de ces moments si insipides,
Pour enfin triompher de ce vide !

*Jessica Ducharme-Larouche, 2^e cycle
CFGa De La Jonquière (Jonquière), CS De La Jonquière
Enseignante : Catherine Jammes, Syndicat de l'enseignement de la Jonquière*

8. La fuite du temps

Depuis mon très jeune âge, je manque de temps. Quand on est jeune, on ne pense pas vraiment à ça, mais en vieillissant cela finit toujours par nous rattraper. Si j'ai un conseil à vous donner, prenez du temps pour vous. Il n'est jamais trop tard pour avoir un petit geste, une pensée bien méritée. Ça fait du bien. Je peux en témoigner.

Mon expérience du temps a commencé lorsque j'avais environ dix ans. Je suis l'aînée des filles d'une famille de huit enfants. À l'époque, ma mère a commencé à me donner de petites tâches à accomplir. Au début, j'aimais ça, je me sentais importante, j'étais la grande fille à sa maman. Que c'était doux à entendre de la bouche de mes parents ! Cependant, plus j'avais en âge, plus les tâches devenaient lourdes. Les gars, en vieillissant, joignirent le marché du travail et, comme j'étais fille de fermier, il fallait bien soigner les animaux, les traire ainsi que les écurer. À cela s'ajoutait souvent le jardin à désherber, le poulailler à nettoyer, puisque mon père partait pour quinze jours dans les chantiers, parfois même un mois. C'était sans oublier les tâches ménagères, surtout avant la visite de M. le curé. J'entends encore ma mère me dire : « Faut la faire briller, cette maison-là ! » Alors l'école, dans ce temps-là, j'y allais, mais je n'avais pas de temps pour faire mes devoirs. C'est pourquoi, le lendemain, je me faisais gronder par les enseignants. Jour après jour, c'était toujours le même recommencement et j'ai dû lâcher l'école. Pas de temps pour moi.

Un jour, mon père eut un emploi près de chez nous : mécanicien aux Industries Tanguay à Saint-Prime. Comme il était content ! Ma mère aussi l'était énormément. Les tâches devenaient moins lourdes à la maison, j'ai pu entrer sur le marché du travail. « Mais quel travail puis-je faire ? Je n'ai pas d'années de scolarité, seulement mon expérience sur la terre familiale. » Je me suis alors engagée comme aide familiale. J'allais aider celles qui venaient d'accoucher et je gagnais un maigre salaire de 60 \$ par semaine. Ensuite, j'ai donné mon nom pour être aide-cuisinière. Mon premier vrai emploi, c'est au Restaurant La Bonne Fourchette que je l'ai eu et j'aimais ça.

La rencontre de ma vie

C'est aussi à cet endroit que j'ai rencontré l'homme de ma vie. Cette union a engendré une fille. Pour lui, c'était un troisième enfant puisqu'il en avait déjà deux d'une union précédente, mais sa femme était décédée. Toutefois, les enfants ne vivaient pas chez leur père, car celui-ci travaillait en forêt. Il les avait la fin de semaine. Quand je les ai connus, le garçon était âgé de dix ans et la petite fille avait six ans. C'était de charmants enfants, malgré les épreuves qu'ils vivaient. Pour moi, cela n'avait pas de sens alors j'ai suggéré de les prendre avec nous, même si cette situation exigeait que nous vivions en concubinage. Cela n'a pas été difficile, puisque c'étaient leurs parrain et marraine qui en avaient soin. Cette situation, par contre, m'en faisait beaucoup sur les bras : mon « job », les enfants à m'occuper en plus d'être enceinte. Moins de temps pour moi !

Voici venu l'accouchement

Une merveilleuse petite fille est née et j'en pleurais de joie. Par contre, après l'accouchement, le retour à la maison fut difficile. Mon beau bébé pleurait jour et nuit. Lorsque venait le temps de boire, il refusait catégoriquement le biberon. C'est pourquoi j'ai dû le gaver de force avec un compte-gouttes. Cela ne pouvait pas durer, alors je me suis précipitée aux urgences avec mon bébé. Le diagnostic est tombé : ma fille souffrait de coliques et elle n'était pas déshydratée.

J'y suis allée à trois reprises pour toujours obtenir le même résultat. Bébé ne cessait de crier au point où moi-même, je pleurais avec lui. Je ne dormais pas, je n'avais plus d'appétit et j'avais en charge les autres enfants. Encore moins de temps pour moi.

C'est à ce moment-là que j'ai décidé de ne plus faire boire ma petite chérie au compte-gouttes. Après huit heures sans boire, je me suis encore présentée aux urgences. Cette fois-ci, ils l'ont enfin hospitalisée. Après plusieurs examens, ma petite a été transférée au CHUL de Québec, où le vrai diagnostic est tombé : l'aorte du cœur bouchée. Si vous aviez vu ma petite chérie branchée de partout. Quel choc pour une mère et un père ! Cependant, le cardiologue était très compétent et je sentais qu'elle était entre de bonnes mains. J'avais raison puisqu'il a réussi à sauver ma petite fille chérie après trois mois d'hospitalisation.

Retour à la maison avec ma petite chérie

Évidemment, j'ai eu à prodiguer beaucoup de soins au bébé. Par chance, les plus vieux n'étaient pas encore trop turbulents ! Cela m'a permis de récupérer un peu avant de retourner travailler. Encore pas de temps pour moi.

Après quelques années de concubinage, nous avons officialisé notre union et cela a été un grand et bel événement : un mariage western. Pendant la cérémonie, chaque enfant a reçu un petit jonc en signe d'acceptation. Par ce geste, nous voulions souligner que nous nous acceptions tous comme membres à part entière d'une même famille. Ensuite, retour au quotidien. Mon travail au restaurant a repris. À cela, se sont ajoutés les devoirs des plus vieux, devenus adolescents, qui devenaient toujours plus exigeants.

Pas de temps pour moi. Encore et toujours

Quelques années plus tard, les enfants ont quitté la maison. C'était maintenant mon moment à moi. Mais non, pas encore. Voilà que la santé de mon mari s'est mise à se détériorer. Plusieurs examens plus tard, les médecins ont diagnostiqué un cancer du rein. Ablation du

rein droit. Mon temps, je le passais maintenant auprès de mon mari. Mon découragement était palpable. Mon Dieu, encore un choc. Une autre épreuve à surmonter. Heureusement, une volonté de fer animait mon mari. C'est ce qui a eu raison de mes multiples préoccupations, mes nombreuses inquiétudes. Mon copain a récupéré rapidement, il a retrouvé la santé grâce aux soins que je lui prodiguais. Mon temps était le sien.

Un après-midi du mois de décembre où tout bascule

Accident d'auto. Je m'en tire avec des blessures à l'épaule droite et une entorse cervicale. Après quelques semaines de récupération, aucune amélioration n'est remarquée. Rien. Une chirurgie de l'épaule s'impose alors. Ensuite, je dois faire de la physiothérapie trois fois par semaine. Toujours pas de changement. C'est le retour à l'emploi, mais mon membre supérieur droit ne fonctionne toujours pas. Je ne suis plus capable d'exécuter les tâches reliées à mon emploi. Une expertise auprès d'un orthopédiste de la SAAQ confirme ce que j'appréhendais. Désormais, je ne pourrai plus effectuer de travaux manuels, ni de mouvements répétitifs. Bref, je perdais mon emploi. La panique s'installe puisque je n'ai aucun diplôme en poche. Cet accident a soulevé en moi mille questions. Une seule réponse en est ressortie : un retour à l'école.

Courage, Sylvie

Les circonstances de la vie m'ont enfin permis de prendre mon temps. Je suis retournée à l'école afin d'obtenir mon diplôme. Je vise un secondaire V, puis je souhaite suivre un cours en secrétariat. Une chose est sûre, de ces expériences de la vie j'en ressors grandie.

P.-S. Je profite du moment présent pour vous dire à tous de profiter de votre temps, c'est très important.

*Sylvie Lavoie, 1^{er} cycle
CEA L'Envol (Roberval), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Kathy Dufour, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

9. Un homme d'exception

Il y a très longtemps, j'ai fait la connaissance d'un homme d'exception. J'aimerais vous le faire découvrir. Il s'appelle Roger. Roger est le premier enfant d'une couvée de vingt-trois. Eh non ! il n'y a pas erreur sur le nombre. Donc, Roger a grandi dans une famille très nombreuse, à la campagne, où la pauvreté était une façon tout à fait normale de vivre. Les gens, à l'époque, avaient une définition du bonheur bien différente de la nôtre qui est plus matérialiste. Le petit bonheur de Roger et de sa famille était d'être ensemble, de travailler ensemble, et de s'amuser ensemble. Un bonheur serein quoi !

Toujours est-il que lorsque Roger a atteint l'âge de dix-neuf ans, il a épousé Marthe, une Gaspésienne qu'il ne connaissait que depuis quelques semaines. Il a fait l'acquisition d'une petite terre, munie d'une maison, si on peut le dire ainsi, car c'était plutôt un entrepôt de sciure de bois. Mais rien n'arrêtait Roger. C'était une nouvelle aventure avec sa jeune épouse. De plus, le prix était très convenable, soit sept cents dollars. Imaginez, on n'achète même pas un divan pour ce prix-là aujourd'hui !

Donc, au fil des ans, Roger et sa femme ont eu neuf enfants. Malheureusement, l'un d'eux est décédé après quelques jours seulement. Roger cultivait joyeusement sa terre, tout en travaillant sur des chantiers. Il a, entre autres, contribué à la construction du pont que l'on traverse encore dans son village natal. Sans connaître le luxe et l'opulence, rien d'essentiel ne manquait dans la maison de Roger. Un bonheur serein pour eux également.

C'est en 1979, en allant rendre service à un voisin, un samedi matin, que le drame arriva. Un gros coffre d'outils bascula d'un échafaudage et atterrit directement sur le dos de Roger. Ambulance, hôpital, multiples tests, et deux ans de traitement en tous genres. Les docteurs ont été formels, le patient était condamné au fauteuil roulant pour le reste de ses jours. Roger n'était pas d'accord et jura au médecin qu'il reviendrait le voir sur ses deux jambes. « Impossible », affirma le docteur.

En rentrant chez lui, sur le siège du passager, bien entendu, une détermination hors du commun s'empara de lui. « Je dois prendre soin de ma famille et subvenir à ses besoins. Je ne sais pas comment, mais j'y arriverai ! »

Personne n'arrive à expliquer comment il y est parvenu, mais Roger a tenu sa promesse. Bientôt, la marchette remplaça le fauteuil roulant, et, plus tard, la canne fut la bienvenue. Ayant retrouvé partiellement l'usage de son corps, Roger s'installa sur un tracteur et entreprit différents contrats pour pallier le manque des dernières années. Plus d'une fois, il passa plusieurs jours d'affilée sur son engin, dormant une heure ou deux la tête appuyée sur la roue de derrière, ce qui, on en convient, était de loin moins confortable que la paille de son enfance. Qu'à cela ne tienne, Roger était un homme déterminé et rien n'aurait pu faire entrave à sa route. Sa famille, c'était tout ce qui comptait pour lui. Roger ne se plaignait jamais. Il savait ce qu'il voulait et il ferait tout pour y arriver.

Le soir, quand il rentrait à la maison, Roger s'installait au bout de la grande table et tenait à s'informer de chacun de ses enfants. Entendre les blagues apprises de la journée, les résultats scolaires obtenus en classe, aider à résoudre un problème de math, il était toujours disponible. Avec huit enfants, il s'en trouvait toujours un qui souhaitait solliciter quelques minutes de son précieux temps pour jouer une partie de cartes ou de « toc ». Dire non à cela ? Impossible pour Roger. La vie est un cadeau, développons-la avec joie. Le plancher a besoin d'être lavé ? Il lance quelques gouttelettes à sa gauche, suivent le verre d'eau et enfin la chaudière. Tout le monde était trempé, mais ô combien heureux d'avoir participé à cette bataille d'eau ! Tout nettoyer était un plaisir dans ces circonstances ! Le lit des enfants n'était pas fait ? Sa technique à lui consistait à cacher le lit en entier dans les différents recoins de la maison. Un drap dans l'armoire de la salle de bain, un autre sous les coussins du divan, les oreillers dans le fond d'un garde-robe, le matelas sous un autre lit de la maison. « Amuse-toi bien en faisant ton lit ce soir ! », disait-il à l'enfant fautif.

Aujourd'hui, tous les enfants ont quitté la maison de Roger, et chacun tente à sa manière de reproduire la chaleur et l'amour ressentis dans la maison de leur papa, mais « peau d'chien » comme dit toujours celui-ci, ce n'est pas si aisé ! Mais vous savez ce qui est le plus formidable dans tout ça ? C'est que Roger, c'est mon papa à moi, mon idole et l'homme que je respecte le plus au monde. Peu de gens peuvent se vanter d'avoir accompli aussi grand avec si peu. Dire que j'arriverai à l'égaliser un jour serait vous mentir, mais mes décisions sont chaque jour influencées par le cheminement de mon papa. J'espère réussir à donner un peu de ce que moi j'ai reçu. Et la chose que j'aime le plus me faire demander c'est : « Tu es la fille de qui toi ? » Et moi de répondre fièrement : « Je suis la fille de Roger ! »

Nathalie Beauchemin, 2^e cycle

CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes

Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

10. Je suis un gagnant !

Paradoxalement, on n'est jamais seul à se battre. Dans la vie courante, les combats s'usent sous les jours qui passent trop vite. Telles les secondes qui implosent et disparaissent sans laisser de trace. Pourtant personne n'y échappe, chacun doit livrer son combat et tenter de gagner la guerre. Il y a deux résultats possibles, l'échec ou la victoire.

Mon histoire commence quelque part entre ici et là. Il est important de savoir que ma péripétie est en tout point une vérité. Je m'appelle Tommy Thibodeau, je suis un jeune homme de vingt-deux ans et je fréquente le Centre de formation générale Le Retour, situé sur la pointe nord de la ville de La Sarre en Abitibi-Témiscamingue.

Mais commençons par le début. Aujourd'hui, je suis un jeune homme accompli, autant physiquement que psychologiquement. Mais ça n'a pas toujours été le cas. Jadis, j'étais le souffre-douleur de mon école. Le primaire était comme une jungle où seuls les plus forts survivaient.

À croire que l'obésité était un crime humanitaire. Il faut dire aussi que j'avais un certain déficit d'attention. J'ai repris deux fois ma deuxième et ma cinquième année. Après ces échecs, on m'a envoyé en classe spécialisée à l'école secondaire. Un lieu qui, à mon humble avis, ne servait qu'à vous faire robot de société. J'ai vite compris que ce n'était pas ma place. Tout était vain, la chute semblait inévitable.

Certains enseignants, je ne mets que deux ou trois œufs dans le même panier, m'ont fait comprendre que je n'irais nulle part dans la vie. Étais-je imbécile ou incompris ? Complètement perdu, je baissais tranquillement les bras de la vie. Non, je ne suis pas tombé dans les drogues ou l'alcool, mais plutôt dans un tourbillon de folie destructrice. J'ai évidemment lâché l'école et je me suis trouvé un boulot dans une épicerie. Je travaillais près de soixante heures par semaine. Finalement, j'étais devenu un robot de société... Je ne parlais pratiquement jamais et mes yeux étaient vides de lumière. Mon esprit semblait disparaître comme un feu qui s'éteint lentement. Je sombrais désormais dans la paranoïa d'un cœur noir marchant sur une route sans issue. Irréversiblement, j'ai quitté mon emploi, et là, mon âme s'est consumée lentement tel un brasier délaissé. Je passais mes journées dans une pièce complètement noire où l'air et la lumière se faisaient rares. L'automutilation était mon seul passe-temps. Personne ne semblait remarquer ma détresse. J'avais envie de mourir !

De ma propre initiative, j'ai consulté une psychologue et je lui ai raconté mon histoire. Elle disait que tout était la faute de mes parents et que ça allait passer. Ça allait passer ? D'accord, alors je n'ai pas besoin d'aide, docteur ! Je devais continuer à me battre seul... L'explosion de ce mal de vivre devenait imminente : j'allais y laisser ma peau. Le ciel tournoyait et la chandelle était presque éteinte dans mon cœur. Dans ma tête, la lumière se faisait trop vive. Je me battais littéralement contre l'apocalypse et, juste au moment où mes genoux tombèrent au sol, vint le silence...

L'orage avait ralenti et les battements de mon cœur se faisaient plus réguliers. De façon draconienne, mon adolescence prenait fin et j'avais survécu. Le jour de mes dix-huit ans a été le jour de la renaissance. Je reprenais mon droit à la vie. Je me suis remis à l'écriture,

passion que je vous avais cachée jusqu'ici. J'écris de la poésie depuis l'âge de onze ans. Je crois fermement qu'elle m'a sauvé la vie. Après avoir livré une guerre de tous les instants contre mon passé.

J'ai pris la décision de faire un retour aux études. Le Centre de formation générale Le Retour m'a ouvert ses portes. J'ai dû faire quelques examens de classement puisque, techniquement, je n'avais réussi que ma quatrième année. Sans surprise, je me suis classé au primaire. J'ai été impressionné de voir à quel point les gens étaient matures et respectueux. J'ai rapidement noué de solides liens d'amitié. Ma carapace se brisait lentement et un curieux jeune homme essayait d'en sortir. À présent, j'ai plus de trois cents poèmes à mon actif. J'ai commencé à participer à toutes sortes de concours, que je gagne régulièrement. Moi qui réussis quelque chose après ces années d'échecs. J'ai alors compris que j'avais un certain talent dans le domaine de l'écriture, mais j'avais avant tout un but !

J'ai abandonné l'école pour me concentrer sur mon beau projet, celui d'écrire un livre ou, plus précisément, un recueil de poèmes. Le gouvernement m'a subventionné sous la supervision du programme Jeunes Volontaires. Il s'agit en fait d'une aide financière pour permettre aux jeunes adultes de réaliser des projets. Après un an d'attente, le 3 novembre 2009, je lançais mon recueil sur le marché. Cette journée-là, je suis devenu quelqu'un et j'avais enfin réalisé ma valeur. De ces enseignants qui m'ont jadis pris pour cible, j'aimerais savoir combien de livres ils ont écrits à ce jour.

Aujourd'hui, je suis ce que j'ai toujours voulu être, un artiste accompli. J'ai rencontré ma conjointe lors d'un spectacle multidisciplinaire. D'ailleurs, nous nous produisons sur la scène de l'Abitibi-Témiscamingue. Moi auteur, parolier et poète, elle, compositrice et interprète de grand talent. Nous gravissons les marches du monde artistique une à une. Nous avons également eu, le 24 novembre 2009, un joli petit garçon prénommé William.

J'ai repris les études et j'ai passé de nouveaux examens de classement. À ma grande surprise, je me suis classé en troisième secondaire. Maintenant, je sais que je n'abandonnerai plus. Tout le monde

a droit à la vie, au respect et à l'espoir. On n'est jamais totalement seul à se battre. J'ai mis du temps avant de le réaliser... Mon histoire se veut être un message d'espoir, car rien n'est impossible dans la vie. Je crois que chaque être humain possède un cœur de titan et la vie vaut la peine d'être vécue. Moi, j'ai gagné mon combat ; il y en aura d'autres à livrer et je serai prêt. Un guerrier va à la guerre, un combattant va au combat et moi, j'ai gagné la guerre face à mon combat. Je suis un gagnant !

Tommy Thibodeau, 2^e cycle
Centre de formation générale Le Retour (La Sarre), CS du Lac-Abitibi
Enseignante : Julie Drolet, Syndicat de l'enseignement de l'Ungava
et de l'Abitibi-Témiscamigue

11. Ensemble, nous pouvons changer le monde

Les premiers souvenirs que j'ai de mon père sont de petites poches de temps suivies de longues absences. Mon père était un soldat, un gardien de la paix au Moyen-Orient, un métier qui a grandement affecté nos vies. Notre éducation a inclus les coutumes et les différences entre nos vies confortables au Canada et le bonheur que vous pouvez trouver dans la plus simple des choses.

Lorsque je suis devenue assez vieille pour comprendre ce que cela signifiait, j'ai commencé à remarquer la pauvreté dans d'autres pays comme en Afrique. Des émissions comme *Vision Mondiale* semblaient m'appeler. Dans mon esprit, quand je grandirais, je ferais quelque chose pour les aider.

Les années ont passé et mes rêves d'enfance ont été mis de côté jusqu'au jour où ma belle-sœur nous a donné des arbres fruitiers de *Vision Mondiale* en cadeau de Noël. Tout d'un coup, mon rêve de visiter l'Afrique et de voir de mes propres yeux ce qui se passait est revenu à la surface. J'ai alors commencé à planifier un voyage : l'Afrique du Sud serait ma destination !

À l'époque, les histoires sur la libération de Nelson Mandela étaient dans les nouvelles chaque jour. La lutte du peuple contre l'apartheid était très triste. Il a fallu que j'attende plusieurs années avant que je puisse y aller. La date de notre voyage a été fixée au 2 octobre 2005. Nous étions treize personnes au total : tous mes amis, ma famille et moi.

Nous avons voyagé de Toronto à Atlanta, puis à Johannesburg et à Cape Town. Quand nous sommes arrivés à Cape Town, nous avons été accueillis par notre guide et conduits à nos chambres. Nous n'avions pas d'eau chaude pour les douches et la salle de bain était inondée chaque fois que nous essayions d'en prendre. De plus, nous devions être rapides parce que l'eau est précieuse. On ne pouvait tirer la chasse d'eau que si c'était absolument nécessaire. Nous avons été chanceux, car beaucoup de gens n'avaient pas de salle de bain ni même de toit au-dessus de leur tête. Dans beaucoup de villes, les maisons étaient construites à partir de rien. Par exemple, il y avait de longues rangées de maisons de quelques mètres carrés bâties en carton. Imaginez-vous !

Nous avons visité la prison de Robben Island où tous les prisonniers politiques ont été hébergés. J'ai aussi parlé avec l'un des résidents de Cape Town qui m'a dit que, quand l'apartheid a été terminé, les Noirs ont brûlé leurs écoles et leurs hôpitaux lors d'émeutes. Ils ont été alors séparés des Blancs. Ils se rendent compte maintenant que cela a été une erreur qui les a empêchés de sortir de la pauvreté. Même aujourd'hui, le gouvernement a peu d'argent pour la reconstruction.

Quand nous avons quitté Cape Town pour Hoedspruit, nous avons vécu dans des tentes dans la brousse pendant plusieurs jours. Ici, l'eau était encore plus précieuse. La douche n'avait pas de murs. Notre guide nous a avertis de garder nos mains dans la jeep. Il a dit que plusieurs personnes avaient perdu un bras, coupé à la machette par quelqu'un qui voulait voler une montre. Le long des routes, les hommes attendaient avec l'espoir que quelqu'un s'arrête et leur donne une journée de travail. Les femmes vendaient tout ce qu'elles pouvaient.

Il est tout aussi triste de constater que beaucoup ont le SIDA. De nombreux enfants sont orphelins. La malaria et la faim sont également un problème constant. Nous avons pris des médicaments contre la malaria quand nous avons été là-bas à cause des moustiques. Étonnamment, les gens ont malgré tout une joie dans leur cœur, joie que nous ne voyons pas ici !

Heureusement, tout n'était pas triste. Nous avons vu des couchers de soleil spectaculaires. Mon mari et moi, nous nous sommes fiancés là-bas. Voir des animaux sauvages dans le Parc national Kruger, et vraiment partout, est l'expérience de toute une vie ! La campagne est indescriptible. C'est un paysage totalement différent de l'Amérique du Nord. Il est incroyable d'atterrir en avion avec des animaux sauvages qui courent à côté de vous. C'est un voyage que chaque personne doit faire une fois dans sa vie.

Quelqu'un m'a déjà dit : « Pourquoi devrions-nous aider les autres pays ? Nous avons tant de pauvreté dans notre propre pays. » Selon moi, nous avons les ressources ici pour que chacun puisse se sortir de la pauvreté, s'ils veulent bien les utiliser, ce qui n'est pas le cas de l'Afrique.

En conclusion, aujourd'hui *Vision Mondiale* est un organisme proche de nos cœurs. Nous avons transmis le goût de donner à nos enfants et petits-enfants sous la forme de cadeaux offerts en leurs noms comme des antibiotiques, des chèvres, des poules, des lapins, des forfaits agricoles et des arbres fruitiers. Nous avons fait tout cela dans l'espoir que nous pourrions passer le flambeau de la générosité à la génération suivante.

Quant à moi, j'ai l'intention de retourner un jour en Afrique. Cette fois-ci, j'y resterai et aiderai à construire une école ou un hôpital. Ensuite, mon rêve de faire une différence sera enfin réalisé !

Caroline Fletcher, Francisation
CF du Richelieu (McMasterville), CS des Patriotes
Enseignante : Isabelle Lépine, Syndicat de l'enseignement de Champlain

12. Elle et moi

Il y a eu plusieurs moments où j'ai eu l'envie de m'exprimer et d'écrire cette histoire pour ma sœur Sophie, qui souffre d'épilepsie. Cela fait bien longtemps, mais ça restera gravé dans ma mémoire à tout jamais. Nous habitons dans un petit village près de la rivière quelque part au Saguenay–Lac-St-Jean, dans une maison en briques grises avec un garage aussi grand que notre maison. Il y a aussi plein de fleurs autour du balcon : ce que j'aime beaucoup sur ce terrain. Ma mère est adjointe administrative pour la ferme, mon père est agriculteur. Il cultive des pommes de terre. Le bonheur, quoi !

Non, pas tout à fait, puisque pour Sophie, c'est très compliqué depuis quelque temps...

Voilà le début de ses problèmes, elle est fatiguée. Un matin, un employé la retrouve par terre devant le tracteur. Pendant plusieurs semaines encore, elle tombe souvent plusieurs fois par jour.

On l'admet à l'hôpital une première fois afin de soigner une entorse au poignet, qui est très enflé. Durant tout ce temps, personne ne peut expliquer ce qui lui arrive, pas plus elle que les médecins. Un jour, un docteur lance le mot *épilepsie*. L'épilepsie est une maladie neurologique caractérisée par des changements momentanés et brefs de certaines fonctions cérébrales qui se produisent occasionnellement ou régulièrement. Contrairement à ce que l'on peut penser, les crises d'épilepsie ne s'accompagnent pas toujours de mouvements saccadés ou de convulsions. Elles peuvent, en effet, être moins spectaculaires qu'on le pense. Elles se manifestent alors par des sensations comme une perte de conscience totale ou partielle, comme c'était le cas pour Sophie (regard fixe, gestes répétitifs involontaires, crispation d'une partie du corps, perte de tonus, battements de paupières).

La peur

La famille, pendant ce temps, est vraiment terrifiée à l'idée qu'un jour, toutes les absences de Sophie deviennent permanentes. Ils parlent souvent entre eux de ce qui arrive.

Les mois passent et elle fait toujours beaucoup de chutes et d'absences. Nathalie, la mère de Sophie, qui est très courageuse, pleure quand même beaucoup. Elle a très peur pour Sophie, elle est toujours à ses côtés même quand Sophie doit se laver. Nathalie s'assoit près de la porte de la salle de bain et attend. Mais elle doit aussi s'occuper de la comptabilité de la ferme. Ma sœur, quant à elle, est anéantie et complètement dépassée par les événements, tout comme moi.

Enfin, un diagnostic

À partir de là, le neurologue essaie une multitude de traitements différents, mais c'est pénible pour Sophie, car ça ne marche jamais. Elle fait toujours beaucoup de crises et il y a plein d'effets secondaires : même qu'un de ses médicaments lui fait vivre encore plus de crises. Elle n'est pas simple, cette Sophie !

En plus, les crises ne diminuent pas, mais tout de même, les médecins veulent pratiquer une opération, du côté gauche du cerveau, pour faire cesser les crises de perte de conscience et, peut-être qu'elle pourrait ne plus en faire pour le reste de sa vie, ce qui serait préférable.

Je suis là, moi

Moi, en tant que sœur, il fallait que je prenne soin de ma grande sœur, surtout durant ces jours, mais cela m'amusait beaucoup. J'adorais être là pour elle. Je me comportais comme une héroïne. Un moment qui m'a beaucoup marquée, c'est lorsque nous étions seules dans la piscine, à l'arrière de notre maison, en jouant à faire des folies comme d'habitude. Soudain, Sophie eut encore une fois une de ses petites crises qui ne duraient qu'un instant. Mais pour moi, à ce moment-là, la terre s'est arrêtée de tourner, j'eus l'impression que les minutes durèrent des heures. Quand cela est arrivé, il a fallu la prendre dans mes bras jusqu'à ce qu'elle revienne à elle. Debout devant elle, j'ai tâché de maîtriser la situation. Elle me regarda soudain, droit dans les yeux, et je fondis littéralement de peur. Mon corps ne m'obéissait plus. Je ne pouvais pas la tenir comme je voulais. J'étais toute petite comparée à Sophie, mais j'avais l'intention de la sortir de cette piscine pour ne pas qu'elle se noie. J'ai tellement eu peur que

j'ai réussi, avec une force intérieure, à la tirer de cette fâcheuse situation. Malgré tout, j'adorais énormément être là pour elle.

Ma grande sœur, je ne creuse pas en elle pour lui trouver des milliers de qualités et d'aptitudes ; elle est remplie de talents. Elle est intelligente, travailleuse, ingénieuse et soucieuse aussi d'acquérir son autonomie et de voler de ses propres ailes.

Aujourd'hui

Elle poursuit présentement ses études collégiales en travail social à Québec. Chaque été, elle ne manque pas de dénicher un travail à temps complet. Ses emplois estivaux lui permettent de pourvoir à ses besoins financiers. Voilà ce que je peux dire au sujet de ma sœur Sophie.

*Élodie Bolduc, 2^e cycle
CEA Le Parcours (Dolbeau-Mistassini), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignant : Marien Boivin, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

13. Ce qui ne tue pas, rend plus fort

Je me nomme Sofia, un nom comme n'importe qui sur terre. Mais, je ne suis pas n'importe qui. Je suis ce qu'on appelle une victime d'une vie inacceptable. Une existence qui est si souvent oubliée par le monde entier.

Voici une partie marquante de mon histoire. Cet épisode se situe au début de l'adolescence, au commencement de ma vie d'adulte.

Il faisait si sombre et j'avais si mal. La peur me rongait de l'intérieur tout comme la douleur. Je n'ai connu que ça. Je ne me souviens pas d'avoir connu autre chose. Souvent, j'ai regardé les autres jeunes. Eux semblaient heureux dans leurs familles ! La jalousie me hantait, mais encore plus la peur de l'inconnu. Cependant, ce soir-là, ma vie allait se transformer radicalement !

Ma professeure avait souvent voulu m'aider. Elle qui me donnait à manger et avait tenté de me faire parler. Devant mon silence, elle décida de porter plainte. Et ma vie a changé ce jour-là !

Les policiers sont venus vérifier les dires de l'enseignante. Mon père, peu coopératif, obligea les policiers à l'arrêter. De là, ils fouillèrent la maison et me trouvèrent dans un état pitoyable. J'étais à terre, tremblante de froid et extrêmement pâle ; je sanglotais. Au-delà de ça, les policiers remarquèrent aisément que quelqu'un s'était acharné sur moi. Je me souviens de leurs regards remplis de tristesse et de sollicitude. Moi, je tremblais de crainte. Ils m'effrayaient, même si je savais qu'ils étaient là pour mon bien-être et pour me secourir.

L'institutrice m'avait sauvé la vie.

On me soigna et, par « malheur », je tombai dans le système des services sociaux. Pendant des années, de famille en famille, on m'a déplacée. J'étais un cas, fréquent comme n'importe quel autre, jusqu'au jour où j'ai atterri dans une famille qui voulait sincèrement m'appuyer. Leur bienveillance et leur soutien ont assuré ma survie et même amené ma réussite scolaire.

J'ai vécu avec eux jusqu'à ma vie d'adulte. J'ai pu étudier pendant plusieurs années. Je suis devenue professeure comme celle qui m'avait sauvé la vie. C'est maintenant à mon tour d'aider scolairement et socialement les jeunes. Chaque classe, chaque élève est unique pour moi et c'est à mon tour d'ouvrir l'œil.

*Suzanne Florent, Alphabétisation
CEA du Goéland (La Prairie), CS des Grandes-Seigneuries
Enseignante : Henriette Labarre, Association des professeurs de Lignery*

14. Chère Anne

Chère Anne,

Tu m'as demandé si je voulais faire des devoirs pendant les Fêtes. Eh oui ! J'aimerais étudier pendant les vacances de Noël. Ces deux grosses semaines me paraîtront longues. Voici pourquoi : j'ai quitté le banc d'école à l'âge de seize ans ; un choix que je n'avais pas fait. En effet, je suis la sixième enfant d'une famille de huit. Un jour, ma mère, une femme accomplie dans ses tâches ménagères à la maison, m'annonça, fatiguée, que je n'irais plus à l'école :

« Ilhan, j'ai besoin de toi à la maison pour faire les tâches ménagères. »

Mauvaise nouvelle pour moi et bonne nouvelle pour les garçons ! Dans mon pays, un homme est considéré comme très important dans la vie sociale et familiale.

Donc, étant la seule fille de la maisonnée, je devais tous, hommes et femmes, les nourrir, les vêtir et les servir. La routine n'en finissait pas, et ce, jusqu'à l'âge de mes dix-neuf ans.

Ensuite, j'ai enfin quitté la maison. Afin de gagner ma vie, j'ai travaillé pour des militaires français comme cuisinière pour un salaire misérable de 23 000 francs de Djibouti (120 dollars canadiens par mois).

Je me suis mariée à l'âge de 25 ans avec un homme de 15 ans mon aîné : un émigrant qui jure comme un Québécois de souche ! Cet homme voulait « importer » au Québec une bonne petite femme pour entretenir tous ses besoins. Je suis arrivée en 2006 au Canada, précisément au Québec, et encore là... la femme à tout faire revient au galop. Cependant, cet individu que j'appelle « mari » a pris pour épouse une jeune fille pimpante qui lave ses vêtements, nettoie l'appartement et fait de bons petits plats, mais qui ne va ni à l'école ni au travail.

Les amies, ça n'existe pas dans mon environnement, parce que « monsieur » ne veut pas. J'ai quitté cet homme en 2008. Le jour où je l'ai laissé, une lumière s'était allumée dans mon cœur et j'ai trouvé une liberté absolue. Je me suis tout de suite inscrite à l'école Saint-Paul, à Montréal. Là se trouvaient des professeurs compétents, un tableau noir, des livrets et aussi des immigrantes comme moi. C'est une joie pour moi d'étudier, un privilège et un rattrapage du temps perdu.

Si je voulais rester pour travailler pendant les Fêtes ?... Chère Anne, c'est parce que je n'ai pas eu cette chance d'être assise derrière un banc, de m'approprier un feuillet et d'écrire des chiffres et des lettres. Chaque seconde, je la savoure ! Je voudrais être infirmière plus tard et je suis consciente du long chemin qui m'attend.

Chaque épreuve est pour moi une victoire, un succès.

Et vous professeure Anne, vous êtes ma petite lumière !

Votre étudiante dévouée,

Ilhan.

*Ilhan Ismail Dahir, 2^e cycle
CFP-EDA Sorel-Tracy (Sorel-Tracy), CS de Sorel-Tracy
Enseignante : Anne Millette, Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu*

15. Je la vois

Dans notre champ de blé, je vois ma mère courir, les yeux pétillants, le sourire aux lèvres et les cheveux soulevés par une douce petite brise chaude. Elle se fraie un chemin vers moi en écartant le blé avec bonheur. Une grande forêt derrière le champ pousse à perte de vue et quelques oies volent librement.

Derrière le comptoir, je vois ma mère cuisiner des tartes au sucre, aux pommes et au citron, regardant si elle n'a rien oublié, si elle a

bien suivi la recette et goûtant avec soin chacun de ses petits plats et pots. Elle met soigneusement la table d'une nappe dorée, plaçant délicatement tous les ustensiles.

Dans les bras de mon père, je vois ma mère, amoureuse, embrassant mon paternel passionnément et avec douceur, remplaçant sa chemise à carreaux avant qu'il parte pour le travail ardu, l'accueillant avec chaleur à son arrivée et se laissant enlacer par lui avec tendresse et amour.

Dans la maison, je vois ma mère jouer à cache-cache avec mon frère et moi, nous cherchant même si elle sait où nous sommes : regardant sous les lits, les matelas, les garde-robes et même dans le réfrigérateur. Nous regardant avec étonnement quand elle nous trouve et nous donnant un bonbon quand nous la trouvons.

Dans la chambre de mon petit frère, je la vois le border, lui chanter des berceuses bien à elle, fermant les yeux de mon frerot et le recouvrant d'une couverture. Je meurs d'envie qu'elle vienne vite me rendre la pareille et me chanter la même berceuse qu'à mon frère. Je m'endors...

Dans ces vieux cieux, je vois ma mère nettoyer la maison de fond en comble. Passant la serpillière sur le plancher et appliquant le vernis. Lavant les fenêtres et les lits de ses fils et son mari. Essayant tant bien que mal de détacher le bain après notre passage avec de la boue.

Dans une vieille robe déchirée, je vois ma mère travailler dans notre ferme. Soulevant les pots remplis de lait frais et de nourriture pour vaches et moutons. Nourrissant les petits agneaux qui viennent de naître. Caressant les chats sauvages pendant une petite pause et s'égrotant le visage avec les petites pattes de ces derniers.

Dans sa chambre, je vois ma mère se préparer pour la messe, obligeant toute la famille à mettre ses plus beaux habits du dimanche. Frottant nos joues et nos oreilles pour cet événement habituel de la fin de semaine. Priant ce Dieu qu'elle aime tellement et qu'elle louange tous les jours avant les repas.

Dans un lit d'hôpital, je vois ma mère malade, fatiguée. Toussant de toutes ses forces et cherchant de l'air pour ses petits poumons. Flageolant de tout son être, froide comme une première journée d'hiver. N'ayant plus de force et se battant contre un ennemi invisible. Je vois ma mère atteinte du cancer.

Dans un cercueil, je vois ma mère décédée. Toujours aussi belle, douce et pétillante. Heureuse que le combat soit terminé, se reposant de sa vie épuisante. Blanche comme les oies du Canada et habillée d'une robe couleur amour. Entre ses mains trône une rose offerte à l'hôpital par mon frère. Elle est bien.

Malgré le fait que ma mère soit six pieds sous terre, qu'elle ait souffert d'un cancer du sein incurable, je ne me rappellerai pas ces mauvais moments passés depuis un an à attendre sa mort sur son lit d'hôpital et à la regarder faiblir de jour en jour.

Je me souviendrai de son merveilleux sourire, de ses yeux pétillants et de ses cheveux au vent quand elle courait avec moi dans les champs. De l'odeur de ses tartes au sucre, aux pommes et au citron. De la façon dont elle aimait énormément mon cher père. De son plaisir à jouer à cache-cache avec mon frère et moi. De sa voix quand elle chantait sa chanson en me bordant. De sa volonté à ce que la maison soit impeccable. De son travail acharné à entretenir la ferme de mon enfance et de sa quête de nous convertir en petit chrétien du Seigneur.

Quand je ferme les yeux, je ne la vois pas froide et morte dans son cercueil, je la vois qui me sourit, heureuse, courant dans un champ à perte de vue avec la rose de mon petit frère dans les mains, filant vers les cieux. Quand je m'ennuie, je ferme les yeux et je la vois...

*Marie-Pier Girard, 2^e cycle
CEA Henri-Bourassa (Albanel), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Annie Simard, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

16. Rouge, azur, corail

Elles sont dix ouvrières, dans l'atelier de M^{me} Grospou : dix ouvrières, jolies ou moins jolies, chacune avec son envie de papoter, son bâton de rouge, des bas de soie, une robe courte et son chagrin d'amour. À part celles-là, il y a la petite Émilie dont la présence discrète et silencieuse ne se remarque même pas. Les dix ouvrières de M^{me} Grospou sont bavardes, criardes, bruyantes, plaignantes, jalouses, mais aussi travaillantes, gourmandes, excentriques, rêveuses et surtout, par-dessus tout, amoureuses. À leur machine à coudre, tout au long du jour, les anecdotes autour de l'amour sont émoussées, étoffées et colorées. Les détails de leur vie s'étalent, les hommes sont parfois coupables, quelquefois serviables, mais, surtout, ils sont responsables du rêve de chacune d'entre elles. Toutes ces histoires, dont Émilie écoute le récit, sont aussi colorées que les robes portées dans cet atelier. Alors que, chaque jour dans la rue, chacune d'entre elles rivalise avec ses collègues pour agrémenter sa tenue d'un style parfois farfelu, Émilie, elle, est souvent vêtue de gris. On dirait qu'elle fait tout pour qu'on l'oublie ; en fait, elle fait tout le contraire de ses amies. Toutes les filles de l'atelier, sauf Émilie, partagent la même idée : l'homme idéal leur ferait perdre les pédales, mais surtout, il les emmènerait voyager, ce dont elles ont toutes rêvé. Pour Émilie, l'homme idéal lui laisserait la liberté de ses idées, il serait capable de l'admirer sans avoir envie de l'exposer comme un trophée. Car Émilie adore penser et exprimer ses idées, mais pas dans cet atelier où la majorité ne fait que *piailler*.

C'est ainsi qu'un jour de novembre gris et sous la pluie, comme l'humeur d'Émilie, M^{me} Grospou annonça une grande nouvelle à ses ouvrières. Elle entra dans l'atelier avec fracas et clama : « Mesdames, c'est avec joie ou tristesse, c'est selon votre choix, que je vous annonce que l'atelier a été acheté par la famille Pointlier. Donc vous allez bientôt changer de patron et l'atelier, de vocation. Je laisserai la parole à celui-ci pour vous éclairer sur votre avenir dans cet atelier. Demain, il vous rencontrera vers midi après le repas. » Et il n'en manquait pas plus pour que les compagnes d'Émilie se mettent à *cacarder*, les unes avec des hypothèses concernant la vente, les autres concernant le nouveau patron. Émilie se doutait qu'elles se

mettraient à chialer : elle les connaissait. Il faut dire qu'elle les trouvait prévisibles *les poules* de l'atelier, c'est ainsi qu'elle s'amusait à les surnommer. Car, pour elle, l'atelier s'apparente à une basse-cour. Malgré la cohue, Émilie continue de travailler et de mépriser toutes les filles de l'atelier. Il faut mentionner que ce mépris est réciproque, parce qu'à force de ne point parler et de toujours s'isoler, elle a fini par prendre le rôle du caneton à la patte cassée. Les ragots au sujet de la vente débutent. Émilie n'a qu'une envie, c'est de leur crier de se la fermer. Évidemment, elle se retient et attend le lendemain avec curiosité.

Le lendemain matin, toutes les filles sont au poste, certaines très maquillées, d'autres, très crêpées, mais Émilie toujours en gris avec la coiffure assortie à la tristesse de sa maîtresse. Dans l'atelier, toutes sont affairées à réparer ou à modeler un costume destiné à être distribué. C'est alors qu'entre le nouveau patron : l'inconnu, le nouveau chef de la tribu, *le coq*. Émilie, la veille, l'avait imaginé, elle l'avait figuré grand, avec peu de cheveux, d'un certain âge, portant des lunettes et un pantalon noir ; en fait, toutes les caractéristiques d'un patron typique. Mais, à sa grande surprise et devant les yeux ébahis des autres filles, il fait son entrée dans l'atelier ; très bien habillé, stylé, coiffé, avec aux pieds des chaussures italiennes qui, ici au pays des bas de laine, paraissent bien exotiques. Exotiques ! ce sont ces yeux qui le sont le plus. Bleus, mais pas n'importe lequel bleu, bleu azur comme la mer Méditerranée, celle dont Émilie a toujours rêvé, jadis, il y a longtemps, lorsque enfant elle était impressionnée encore par les contes des pays d'Aladin. Il prit la parole : « Très chères couturières, c'est avec plaisir que je prends le relais de l'atelier, et c'est au nom des Pointlier que je vous souhaite la bienvenue au sein de l'entreprise familiale. Nous sommes également propriétaires de quelques autres ateliers, certains aux États-Unis, d'autres en Europe, mais surtout d'un siège social à Paris. Je vous annonce, dès aujourd'hui, que j'ai besoin d'une assistante. Je choisirai l'une d'entre vous. Elle assurera la relation avec les autres ateliers, elle m'assistera dans mes voyages d'affaires et, pour ce faire, elle partira sous peu pour Paris suivre une formation. Demain, je vous entendrai et je ferai un choix. Merci à vous toutes... » Émilie perd le fil, elle n'écoute plus rien, son esprit brouillé par le rêve de la grande Ville lumière.

Le lendemain matin, toutes les filles sont bien à l'heure. Ce matin, comparativement au quotidien, elles ont choisi le *look* austère semblable à celui d'une secrétaire. Émilie qui attend ce jour depuis longtemps, comme l'espoir d'un échappement, arrive en retard, ce qui est complètement inhabituel de la part d'une fille disciplinée comme un colonel. M. Pointlier est déjà dans l'atelier à discuter avec les employées, les couturières disposées en rangée écoutent attentivement et semblent toutes disponibles pour prêter serment. Émilie ouvre la porte et fait grand bruit. Sur elle sont tournés tous les regards des *tourterelles*, mais aussi celui de M. Pointlier qui a l'air étonné. Émilie est assurément la plus jolie, elle a choisi une robe de couleur corail. Corail, elle sait qu'avec la couleur corail, elle les rendra jalouses jusqu'au plus profond de leurs entrailles. M. Pointlier brise le silence et annonce : « Eh bien voilà, en désignant Émilie, cette robe est parfaite pour Paris. Félicitations, mademoiselle ! »

« Bien joué, se dit-elle. Enfin, je vais m'envoler. »

*Roselle Brassard-Deschesnes, Postsecondaire
Centre l'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Louise Éthier, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

17. Une vie plutôt mouvementée

À l'âge de huit ans, j'ai vécu la séparation de mes parents. Ce fut un événement brutal et tragique dans ma jeunesse. La vie du jeune garçon qui demeurerait avec ses parents dans une seule maison n'allait plus qu'être poussière. Je vivais maintenant seul avec ma mère et ma petite sœur qui n'avait, dans ce temps, qu'un an seulement. Mon père était parti pour de bon. Je le voyais seulement une fin de semaine sur deux. J'avais perdu un gros morceau. En tout cas, j'en ai pleuré un grand coup. Cette vie est restée ainsi jusqu'à l'été de mes quatorze ans où j'étais plus que tanné de vivre en compagnie de ma mère, de ma sœur, mais surtout de mon beau-père. J'ai déménagé chez mon père. Bref, j'ai eu une enfance assez mouvementée.

Encore dans le mal de vivre de la séparation de mes parents, à mes quinze ans, j'ai essayé la marijuana. Je me disais que cela m'aiderait à oublier mon passé, mais malheureusement, je m'y suis accroché et j'ai commencé à consommer d'autres substances illicites. Ce n'était pas là la meilleure solution, me suis-je dit, par la suite.

Ensuite, d'autres événements bouleversants sont venus me hanter. Mon parrain, que je considérais comme mon deuxième père, s'est enlevé la vie par suicide le 8 mars 2009. Je n'y comprenais rien et n'y comprends rien encore aujourd'hui. Il avait une vie rêvée : une grosse et belle maison, une blonde qu'il venait tout juste de demander en mariage, trois enfants et sa propre compagnie de maçonnerie. Ce jour-là, j'ai perdu un énorme morceau dans mon cœur. Même avec l'aide de mes proches, je ne pouvais cesser de crier de douleur. C'était totalement insupportable. Je n'en pouvais plus de vivre avec tous ces fardeaux sur le dos. Pendant longtemps, j'avais des pensées noires. Je vivais des moments de dépression. Je l'ai su très rapidement, car je voyais plusieurs psychologues. Une journée où j'avais le moral à terre, j'ai décidé de « foxer » mes cours avec des amis. La direction de l'école, inquiète de ce qui pouvait m'arriver, décida d'alerter mon entourage. Au seul premier signe de vie que je donnai à mon père, il décida de venir me chercher et me proposa un souper entre père et fils pour me parler de ses inquiétudes. Durant ce souper, je vis rapidement la peur monter en lui. Une peur que je ne pourrais pas vraiment décrire. Je peux seulement dire qu'il avait une très grande appréhension de ce dont je pourrais décider et de ce que je ferais de ma vie.

Rendu où j'en étais dans la consommation de drogues, je n'étais plus le garçon toujours joyeux et souriant que tout le monde avait connu. J'étais devenu renfermé, isolé, passant presque tout mon temps dans ma chambre à écouter de la musique en déprimant. Mon talent en dessin était devenu de plus en plus noir. Je dessinais seulement des choses relatives à la mort. Bref, la dépression m'était montée à la tête. Des personnes que je connais très bien m'ont déjà dit que, peut-être, j'avais une quelconque légère maladie mentale qui faisait en sorte que je me sentais comme ça. Sauf que je n'ai jamais reçu un diagnostic pour un tel problème. Tout mon entourage s'était mis en tête

de tenter de me surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour savoir si je n'allais pas commettre des bêtises. Souvent, des idées obscures, telles que de me faire souffrir, envahissaient ma tête, mais je n'ai jamais osé poser ce geste. Je savais au plus profond de moi que j'avais une famille et beaucoup d'amis qui m'aimaient et qui seraient toujours là pour moi en toute occasion.

Aujourd'hui, à dix-sept ans, je comprends enfin le bon sens de la vie, même si je sais que les problèmes que j'ai vécus ne pourront jamais s'effacer. Je vis ma vie à fond. Je suis plutôt fêlard et je sors souvent pour me changer les idées. Je ne prends plus de drogue et j'essaie de sortir de ma dépression petit à petit.

La morale de cette histoire, c'est sûrement que même si nous rencontrons des obstacles dans la vie, il faut passer par-dessus et continuer à vivre notre vie. Nous avons des tonnes de personnes qui nous tiennent à cœur pour nous aider dans les moments difficiles. La vie est comme un manège, m'a dit ma meilleure amie, il y a des hauts et des bas. Dans les moments difficiles, il faut seulement sortir, prendre une bouffée d'air frais, se changer les idées et non rester enfermé. Pourquoi ne pas consulter un psychologue ou une personne en qui vous aurez entière confiance ? Parlez de vos problèmes. Moi, ça m'aide réellement. Bref, il y aura toujours une lueur d'espoir pour une vie meilleure. Ne restez pas accrochés après les mauvais moments et passez à d'autres choses.

P.-S. – La drogue ne règle rien.

Steven Sorel, 2^e cycle
CEA L'Accore (Châteauguay), CS des Grandes-Seigneuries
Enseignante : Claudine Grenier, Association des professeurs de Lignery

18. L'avant-dernier samedi d'octobre

C'était un soir d'automne. Il pleuvait à boire debout. Le temps frisquet, le vent caressant tout doucement les feuilles orangées restantes aux arbres. Personne n'était dehors ce soir-là, à part un vieil homme d'au moins 70 ans adossé à un arbre. Complètement trempés, ses cheveux grisâtres tombaient sur son front et ses joues. Son visage raviné par le temps était triste à voir.

J'eus tellement peine à le regarder du bord de ma fenêtre, que je décidai d'aller le rejoindre pour lui apporter un bon café chaud et une couverture. Quelque quinze minutes et une trentaine de pas plus tard, il était dos à moi, mouillé jusqu'aux os, et je ne pouvais dire si c'était des gouttelettes de pluie ou bien des larmes sur son visage. À vrai dire, ça devait être un mélange des deux... Je perçus toute la profondeur du désespoir de cet homme.

Je lui tendis le café et posai la couverture à moitié par terre pour ne pas m'asseoir sur le sol moite et à moitié par-dessus l'être trempé. C'est à ce moment que je l'abordai. Je commençai par lui demander pourquoi il restait là sous la pluie battante, par un temps si frais. Il me répondit qu'il devait y rester, car il attendait une personne importante.

Alors, je lui demandai si je pouvais rester avec lui. Ce n'était peut-être pas prudent, mais au fond de moi je savais que cet homme ne représentait aucun danger, sauf pour lui. À son âge, rester sous une averse pareille, sans parapluie et sans aucun vêtement chaud... Le vieillard me dit : « Vous pouvez attendre avec moi, jeune fille, mais cela risque d'être une soirée humide et sans fin étant donné le temps qu'il fait. »

Ensuite, il sourit et me demanda aussi pourquoi une enfant comme moi désirait se faire tremper pour rester avec un vieil homme. Je lui répondis que personne ne devait rester seul dans un parc accroupi sous un arbre par une soirée semblable. Il sourit de nouveau.

Après quelque temps à regarder l'horizon, un paysage presque en ruine dû aux intempéries de toutes ces années, je me décidai à le questionner sur la personne qu'il attendait.

– La femme de ma vie, petite.

Même si j'étais frigorifiée, je tenais à rester pour entendre son histoire.

– Expliquez-moi, Monsieur, l'ai-je supplié ?

Et là il me conta sa grande histoire d'amour.

– Il y a maintenant bien des années, j'avais à peu près ton âge, quand j'ai rencontré cette femme ici même à Saint-Adolphe. Alyson Brisebois était belle à couper le souffle. Avec ses longs cheveux dorés et bouclés, son sourire radieux et ses yeux à faire chavirer n'importe quel homme. À cette époque, Aly était déjà fiancée à un riche homme d'affaires que ses parents lui avaient présenté. Mais je ne pouvais me résoudre à l'oublier : cette femme était mon âme sœur, je le savais au plus profond de mon être...

Après cette rencontre, je n'ai jamais plus été le même. Elle a bouleversé ma vie entière. Semaine après semaine, elle venait ici, sous cet arbre, et s'installait pour lire ses nombreux romans. J'étais loin d'être aussi riche que son fiancé, mais je me devais de la séduire.

Alors, chaque samedi, durant deux ans, je suis venu lui porter une rose tout en lui disant qu'un jour je la marierais. Et celle-ci me souriait, mais sans plus. Puis, un jour, après ces deux longues années, elle finit par m'embrasser tendrement. Ce fut le plus beau baiser de tous les temps ! Celui-ci me fit trembler de la tête aux pieds. Je ne m'étais jamais senti aussi vivant de toute ma vie ! C'était comme si j'étais au paradis : des papillons pleins l'estomac, un infime pincement au cœur et la sensation que nous étions seuls au monde.

Mon cœur, s'était-il arrêté de battre ou s'était-il mis à battre plus vite qu'auparavant ? Je ne pouvais le dire, car je n'étais plus là, je n'étais plus moi. Quand ses magnifiques lèvres quittèrent les miennes, elle partit.

Ensuite, elle n'est pas venue durant des semaines, six pour être plus précis. Quand elle est revenue, c'était pour m'annoncer qu'elle partait définitivement.

Je ne pouvais la laisser faire. Alors, j'insistai et elle me promit d'être toujours là, à cet arbre, à m'attendre une rose à la main, chaque avant-dernier samedi d'octobre jusqu'à son tout dernier souffle. Cinquante ans ont passé et elle est venue à chacune de ces rencontres. Mis à part aujourd'hui. Mais j'attendrai ici, s'il le faut jusqu'à l'année prochaine ou la suivante. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle, tempête ou ouragan, je me tiendrai ici devant notre arbre... Je l'attendrai !

C'était la plus belle histoire qu'il m'ait été donné d'entendre. Sur le visage de cet homme, et sur le mien aussi désormais, perlaient bel et bien des larmes. Passées les petites heures du matin, j'entrai à la maison et laissai ce vieillard tout seul attendre sa dulcinée.

Le lendemain matin, je lisais le journal et je tombais sur l'article : « Hier, une dame âgée de 67 ans dénommée Alyson Brisebois a perdu la vie lors d'un grave accident d'auto. L'accident s'est déroulé vers 16 heures, à l'intersection de Papineau et des Lilas à Saint-Adolphe. La cause serait due, entre autres, à la forte pluie. Elle n'a pu s'arrêter lorsqu'un chauffard ivre n'a pas fait son arrêt obligatoire. Il l'a heurtée de plein fouet et celle-ci a succombé à ses blessures quelques instants après l'arrivée des secours. Les proches de la vieille dame ne comprennent pas ce qu'elle faisait à cet endroit, car elle habitait à plusieurs heures de là. »

C'est alors que je compris que la raison pour laquelle Alyson n'était pas au rendez-vous cette année-là était qu'elle avait trépassé. Quelques larmes ne purent s'empêcher de couler sur mes joues rosées quand j'ai lu la raison de son décès.

Je sortis en courant, les yeux tout mouillés de chagrin, voir si le vieil homme était toujours accroupi sous l'arbre. Je me précipitai pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. Mais, arrivée sur place, je trouvai l'homme inanimé. Peut-être ne saura-t-il jamais qu'elle est

décédée en venant le voir, mais de tout mon cœur, je souhaitais qu'ils se retrouvent au paradis comme la douce journée où a eu lieu ce magnifique baiser.

Karianne Lemelin, 2^e cycle

*CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes Enseignante : Cécile Pelchat,
Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville*

19. Authentique au-delà de l'Atlantique

Cette histoire est celle d'un enfant au cœur pur. Tôt dans sa vie, il ne rêve pas d'argent, mais déjà d'amour tous les jours. Mais quoi faire lorsque le berceau familial s'écroule sous ses pieds ? Car étant délaissé en importante partie par les siens, il se trouve à être longtemps sans les revoir. Heureusement, aux yeux de certains, il a encore de la valeur. C'est magnifique pour lui que son arrivée dans un pays tout nouveau au-delà de l'Atlantique. Il reçoit beaucoup de douceur grâce au réconfort apporté par sa nouvelle famille. À l'avenir, il sait qu'il devra la remercier de son soutien. Les moyens trouvés sont de réussir et être heureux. En plus de cela, il sent le besoin de vaincre le racisme, les préjugés, les maux infligés souvent injustement, les moqueries et les sarcasmes. Tout cela lui semble une lourde tâche. À penser dans cette optique, c'est tout comme s'il se retrouve seul contre le monde entier. Pour les mêmes résultats, cette fois, il n'aura qu'à vaincre la peur par celui se pensant supérieur à lui. C'est alors qu'il comble ce qui lui manque, ses lacunes. Pour cela, voici l'option qui s'offre à lui : s'identifier à des modèles exemplaires et acquérir le plus possible une forte ressemblance avec eux.

Cependant, pour lui, savoir dans quelle époque exacte se l'on se trouve est une question qui lui trotte en tête ; question peut-être banale pour certains, mais pour lui qui justement a une soif immense de vivre ne pas avoir de référence dans le temps l'inquiète. Il se demande où mènera la voie empruntée par un monde en chute libre. Une chose est certaine : l'argent ne peut plus être la valeur de son cœur. Très profondément en lui, il pense que cela peut être lié à la déroute que prend le monde tout autour de lui.

De nouveau inquiet sur pour avenir, il se dit alors qu'il ne pourra que devenir un marginal, un être errant ou bien un homme en quête de vérité. Chez les siens, trop rares sont les modèles à sa taille. Voici sa nouvelle quête : s'affranchir de la vérité. Néanmoins, il n'est pas le tout premier téméraire à la recherche de la vérité. Sauf que les difficultés rencontrées au cours de sa vie le raccrochent à sa quête. L'amour donné par ses modèles accrocheurs ne le pousse qu'à grandir. En général, son cœur se trouve très loin des valeurs matérialistes. Il lui arrive tout de même qu'un je-ne-sais-quoi le fasse bifurquer de ce qu'il trouve juste. Eh oui, ça attire son regard vers les richesses. Il ressent l'épreuve dans chaque choix qu'il a à faire. C'est alors qu'on lui dit qu'il y a réellement une noblesse de cœur qui habite certains plus que d'autres. Cela lui fait énormément de bien, car il voit enfin la possibilité d'être heureux et d'être loin de la frénésie réactionnelle d'agir par la guerre dans l'unique but de défendre ses intérêts pour la domination du monde. Son but ultime d'être heureux tout en réussissant peut donc être atteint sans trop d'inquiétude. Voici comment ses intentions sont bonnes.

Sans être le premier de son époque, il arrive enfin à l'affranchissement en vérité, en errance et en marginalité. Et ce, malgré les découragements de ceux qui craignent le mal pour lui. Ainsi, ses proches le ralentissent, mais en vain, car il est assez fort pour ne pas quitter ce dont on attend de lui pour y parvenir. Une fois ses yeux ouverts sur le réel, il ne meurt plus. Maintenant, en plus de plaire à sa nouvelle famille, il arrive même à réparer les pots cassés de son dur passé. Son désir de retrouver sa liberté originelle, seule liberté qui existe, paie. Aimant la joie, magnétisant l'essentiel et les bonnes choses, lent à la colère et aujourd'hui heureux, il naît de l'esprit cette fois. Il faut noter que sa transformation ne se fait pas en étant seul, mais il est aussi prêt à donner du sien pour parvenir à ce dont il veut le plus.

Philippe Massé, Intégration sociale
Maison des Adultes (Québec), CS des Premières-Seigneuries
Enseignant : Ronald Bolduc, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec

20. L'esprit du jaguar

J'étais un jaguar, dans un corps de chat
Vivant parmi d'autres chats, avides et paresseux
J'avais des plans, je n'étais pas comme eux
Je voulais du cerf, eux se contentaient de rats

L'ambiance dans la tanière était pesante
Les chasses pitoyables qui remplissaient nos ventres
Cette nourriture n'était pas suffisante
Pour un jaguar comme moi, qui voulait son propre antre

Même mon compagnon chat
Ne pouvait satisfaire mes exigences de jaguar
Toujours avec son herbe à chat
Moi, c'est la jungle que je voulais voir

Un beau jour, j'en ai eu marre
Comme Fenrir¹, j'ai voulu briser mes chaînes
Plus rien ne pouvait apaiser ma haine
Il y eut des larmes, puis des cris, puis une bagarre

Il est possible de mourir d'amour ou de chagrin
Mais est-il possible de mourir de haine ?
De rage ? De rancune ?

Je ne voulais plus survivre
Je voulais vivre
Pleinement, éperdument
Complètement librement

Je suis partie sans un regard derrière moi
Je courais à vive allure dans les ruelles
Je me sentais si libre, comme si j'avais des ailes
Plus jamais je ne retournerai sous ce toit

¹ Dans la mythologie viking, Fenrir est un loup géant qui est enchaîné à une montagne pour l'empêcher de détruire tout avec sa puissance.

Maintenant que j'ai goûté à cette liberté
Plus personne ne peut m'attacher, m'enchaîner
En jaguar mon corps s'est transformé
Impossible à apprivoiser

Je vis parmi d'autres animaux indomptables
Des loups, des panthères, des prédateurs
Envahie de cette sensation incomparable
Tellement libre, je goûte enfin au bonheur

Ariane Fortin, 2^e cycle

Pavillon Damase-Boulanger (Alma), CS du Lac-Saint-Jean

Enseignante : Stéphanie Beaumont, Syndicat de l'enseignement du Lac-Saint-Jean

21. Les trois « P »

Les trois « P » de la cabane à patates sont toujours très appétissants. Les compagnons ont formé un trio irrésistible. Je vous les présente tout de suite. Voici nos trois comparses : le plus beau c'est le pogo, notre deuxième, toujours irrésistible et puant, la poutine, la meilleure amie des jeunes, et notre troisième compagnon est le pouding, qui fait toujours saliver les tout-petits et les grands. Ces trois amis sont comme les trois mousquetaires dans la cabane à patates. Nous les appelons les trois « P ».

Un soir, un homme est venu à la cabane à patates. Il regardait le menu avec appétit. Voyant ce super trio, les trois « P » (pogo, poutine, pouding), l'homme ne put résister. « Je vais prendre un trio, les trois «P», dit-il ! » Cet homme bien gras se lécha les lèvres. Il attendait avec impatience son trio.

Nos trois compagnons se réjouissaient de pouvoir enfin sortir de ce frigo, là où il fait si froid. Pogo sortit le premier. Il dit : « Hé ! les amis, on va rendre visite à notre ami l'estomac ! » Poutine rétorqua : « Yahou ! ça va être la fête, on va voir plein de vieux copains et copines ! » Pouding : « Allez les gars, dépêchez-vous de prendre ce bon bain d'huile qui va vous donner meilleure mine ! »

Nos trois compagnons sautèrent dans l'estomac de l'homme et firent le party toute la nuit. Après cette folle nuit, nos amis allèrent se coucher avec les filles de Cholestérol, tout près d'une artère du cœur de l'homme.

Pendant que celui-ci dormait, ils ont tous glissé dans cette artère du cœur et l'homme est mort.

*Carl Dubois, 1^{er} cycle
Centre Le Parcours (Dolbeau-Mistassini), CS du Pays-des-Blueets
Enseignant : Marien Boivin, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

22. Un cœur à la dérive

Même les plus belles histoires sont pavées de misère et de déchirement. La plus belle d'entre toutes ne saurait en être dépourvue. Ne serait-ce pas ces mêmes contrastes qui font de certaines vies de si belles histoires ? Il ne tient maintenant qu'à vous d'en juger.

Mes parents se marièrent à l'automne 1977, l'année où Elvis est décédé. La mémoire collective d'une communauté de pêcheurs étant particulière, les Madelinots oublieront vite la mort du King, mais relatent encore aujourd'hui le mariage de Michel et de Monique. Ceux-ci mettront par la suite au monde les deux jumeaux qui feront leur orgueil, mon frère Alain et moi-même, au grand bonheur de tous.

De son vivant, papa a toujours été un homme de famille et un vaillant pêcheur. Silencieux certes, mais juste et respecté de tous. Sa plus grande richesse fut, de son propre dire, sa magnifique femme et ses deux fils.

Sa retraite en 2007 fut suivie de mon départ, celui de mon frère, puis du décès subit de ma mère atteinte d'une grave maladie du foie. Alain et moi devions quitter les Îles pour poursuivre nos études et il ne restait à papa qu'une grande maison vide et une vieille chaloupe qu'il avait cessé d'entretenir. Il passait, depuis lors, ses jours à se bercer sur la galerie, fixant le large, cigare en bouche, un verre de

rhum à la main. Lui, qui n'avait dans ses bonnes années bu qu'en de très rares occasions, il ne s'était que tardivement découvert ce vice qu'il ne percevait plus comme tel, mais plutôt comme une simple anesthésie locale pour l'aider à mieux supporter le mal du temps. Sa vie avait été vertueuse au point que même le curé du village ne lui en tenait pas rigueur.

Il fallut à la vie trois ans et un automne pluvieux pour venir à bout du moral d'acier de mon père. Trop chrétien pour même songer au suicide, il mettrait ce jour-là sa vie entre les mains de celui qui lui avait tout pris.

Quand un vrai marin a tout perdu, il arrive fréquemment (honorant une tradition méconnue, mais vieille comme le monde) qu'il laisse la mer décider de son sort. Il rame alors vers le large jusqu'à ce que la côte disparaisse et se laisse ensuite dériver. Certains reviennent d'eux-mêmes honteux ou réconciliés avec la vie, d'autres disparaîtront à jamais ou seront rejetés par une vague contre les récifs. Mon père ayant été homme à attendre la vague, il choisit de prendre le large dans cette barque fragile, s'éloignant de la rive, aidé de la brise. Il ne vit bientôt plus la côte et jeta sa ligne à l'eau, n'espérant plus qu'une bonne prise ou une vague suffisamment grosse pour le reconduire chez lui, auprès de sa femme.

Il s'endormit enfin, laissant cette bouteille de mauvais rhum rouler au fond de son cercueil. Ces minutes bienfaitrices firent bientôt place à un réveil aussi brutal qu'inattendu. Des cris à bâbord, à quelques nœuds de son embarcation, le ramenèrent malgré lui à la réalité.

– Il y a quelqu'un ? Aidez-moi !

Il rama énergiquement vers ces cris, ce qui lui laissa vite entrevoir une chaloupe à moteur flanquée d'un de ces marins d'eau douce, d'un genre qui aurait mieux fait de prendre racine dans les hautes terres...

– Une panne d'essence ?

– Je sais, c'est stupide... Merci de me venir en aide.

– Embarquez avec moi, laissez cette barque si vous tenez à la vie.

Ce qu'il fit sans hésiter.

– Merci infiniment, Monsieur. Je me voyais déjà... vous savez ?

– Que faisiez-vous en mer au juste ?

Le jeune homme lui expliqua que son métier de biologiste l'avait amené aux Îles-de-la-Madeleine dans le but d'échantillonner la population de plancton. Le budget d'un biologiste étant ce qu'il est, il s'était contenté de louer cette chaloupe, puis de partir en mer sans la moindre idée de l'autonomie de l'embarcation.

Mon père rit de bon cœur pour la première fois depuis la mort de maman.

– Et vous pensiez qu'on part ainsi en mer dans une chaloupe à moteur sans rames de secours ni réserve d'essence ? On ne prend pas le large comme on prend une simple marche derrière chez soi !

Il eut en guise de réponse l'expression d'un visage honteux.

– Pardonnez-moi, jeune homme, vous ne pouviez pas savoir...

– Et vous, Monsieur, pourquoi pêchez-vous si loin de la côte, dans une barque à ce point incertaine qu'elle menace même de sombrer ?

Le visage de mon père s'obscurcit en même temps que le ciel, puis le vent se leva. Un vent que papa connaissait parfaitement. Il se remit alors à ramer. Il souqua comme jamais. N'eût été son drôle de passager, il aurait probablement, à ce moment, jeté les rames à la mer, mais il avait maintenant la réponse qu'il cherchait depuis trois ans. Il souhaitait vivre.

– Accrochez-vous, jeune homme ! cria-t-il.

Le vent fit place à l'orage et l'orage à la tempête. Une tempête d'une violence inouïe. Les vagues se cassèrent, des déferlantes d'une telle agressivité qu'elles incarnaient pour mon père la promesse salvatrice d'un imminent renouveau. Ils atteignirent la côte au prix d'efforts surhumains et remercièrent le ciel d'être toujours en vie.

Mon père jeta la bouteille à la mer, celle-là même qui l'avait vu déperir et se jura de ne plus jamais y revenir.

Ce jeune biologiste du nom de Carl accepta l'hospitalité de papa l'été durant, profitant du même coup de l'expérience en mer du vieux loup. Ils devinrent ainsi de bons amis, mais sa carrière fit que Carl dut déménager en Nouvelle-Écosse l'année suivante et s'y installa ensuite de façon définitive.

C'est à ce moment que notre vieux père, n'ayant jamais mis un pied hors de son île, vint nous rejoindre, mon frère et moi, sur le continent. Il se réconcilia ainsi avec la vie et profita des charmes de Gaspé jusqu'à son tout dernier souffle. Il partit un jour seul en mer, le sourire aux lèvres pour une de ses habituelles parties de pêche, sa dernière.

*Jean-François Trépanier, 2^e cycle
CEA du Saint-Maurice (Shawinigan), CS de l'Énergie
Enseignante : Colette Ferrou, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie*

23. Comme par magie

Il y a quelques mois, tout semblait bien se dérouler dans ma vie. J'avais une blonde et j'occupais deux emplois, un à temps plein dans le domaine des loisirs et de l'animation, l'autre à temps partiel pour la radio communautaire. Les vendredis soir, je m'occupais d'apporter et de ramasser des cartes de bingo ainsi que l'argent des cartes vendues dans les dépanneurs des municipalités environnantes. J'adorais cet emploi pour la simple et bonne raison que j'avais un contact direct avec le public.

Évidemment, ce n'était pas tous les dépanneurs qui étaient agréables à servir, mais il y en avait un, entre autres, qui me donnait du plaisir à faire ce travail. La caissière qui y travaillait était vraiment dynamique, sociable, avec un bon sens de l'humour. Je dois avouer que je la trouvais également très belle. Elle m'a demandé à quelques reprises de me rencontrer à l'extérieur du travail pour mieux apprendre à nous connaître, mais comme j'avais déjà quelqu'un dans ma vie, je me voyais dans l'obligation de refuser ses invitations. Un jour, elle a rencontré quelqu'un et elle s'est retrouvée enceinte. J'ai été déçu la journée où elle a dû arrêter de travailler en raison de sa grossesse. Je n'ai jamais réussi à recréer une complicité avec les autres caissières comme celle que j'avais avec elle. Les mois ont passé et ce travail est devenu un peu ordinaire en son absence.

Au mois de juillet dernier, le ciel me tomba sur la tête. J'apprenais par mon employeur que mon contrat, avec les loisirs, ne serait pas renouvelé à l'automne. Après cinq ans de loyaux services, on me remerciait parce qu'il me manquait des qualifications. À vrai dire, il me manquait ma cinquième secondaire. Du même coup, ma blonde, que j'avais depuis deux ans, m'annonçait qu'elle me quittait. Tout ce que j'aimais le plus, je le perdais. J'ai eu le moral vraiment très bas pour le reste de l'été.

Il fallait que je me ressaisisse et que je trouve des solutions pour m'en sortir. Car je voyais, à l'horizon, un début de dépression se pointer le bout du nez. Pour la deuxième fois de ma vie, je perdais mon emploi en raison de l'absence de mon diplôme d'études secondaires et pour la deuxième fois également, quelqu'un me quittait. Après quelques jours de déprime, je me suis dit que j'allais contrôler ce que je pouvais. J'ai donc décidé de faire un retour aux études au centre d'éducation des adultes le plus près de chez moi.

À la mi-septembre, j'ai reçu un appel me disant de me rendre à l'école dès le lundi suivant. J'avais la motivation et le désir de vouloir tout changer et de recommencer ma vie à zéro. J'ai, d'ailleurs, au moment même où j'ai reçu cet appel, fait une demande pour rencontrer l'orienteur de l'école. Je voulais relever de nouveaux défis.

Un changement professionnel était nécessaire à mes yeux, même si j'aimais ce que j'avais fait pendant toutes ces années avec les loisirs. Arrive enfin ce lundi, que je voyais comme le début de ma nouvelle vie. J'étais nerveux et excité en même temps de recommencer mes études. Nerveux de savoir quel serait mon classement et excité de voir les autres étudiants qui allaient fréquenter la même école que moi. Surprise ! Je restais au même niveau qu'il y a cinq ans : quatrième secondaire. Tout heureux de cette situation, j'avais maintenant hâte d'entrer dans la classe pour savoir avec qui j'allais passer l'année. Deuxième surprise ! La première personne que j'ai vue en entrant dans la classe, c'est la caissière avec qui je m'entendais si bien pendant mon travail avec la radio communautaire. J'ai recommencé à lui parler dès ce moment-là. Comme elle était célibataire et moi aussi, nous en avons profité pour apprendre à mieux nous connaître. On dirait que tout ce qui fonctionnait plus ou moins bien dans ma vie se remettait en marche comme par magie.

Aujourd'hui, je sais où je m'en vais. Grâce aux conseils de quelques étudiants et de l'orienteur, je me dirige présentement vers un diplôme d'études professionnelles comme infirmier auxiliaire. La caissière, avec qui j'ai repris contact, c'est maintenant avec elle que je ramasse les cartes de bingo les vendredis soir. Elle est mère d'une très jolie fille de neuf mois et nous formons un couple depuis maintenant deux mois. C'est pour ces raisons que je me dis que, parfois dans la vie, rien n'arrive pour rien. Parfois, un pas en arrière nous aide à en faire deux en avant. Mon retour à l'éducation des adultes m'a permis de me remettre sur la bonne voie. Sans mes malheurs vécus cet été, je ne serais pas rendu où j'en suis maintenant.

*Jonathan Germain, Préparation à la formation professionnelle
Centre Nipimishkan (Mashteuiatsh), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Isabelle Simard, Syndicat
de l'enseignement de Louis-Hémon*

24. Le champ de mon enfance

Je viens d'un ciel orageux rempli d'éclairs et
de bruits agressants que le tonnerre exerce.
Une foudroyante pluie s'acharne sur moi depuis
déjà beaucoup trop de lunes...
Pourrais-je un jour apercevoir le soleil ?

Le vent n'attend pas et pousse mon enfance
dans ces champs clos, je suis hors combat,
je me laisse gouverner. Je me sens éloignée
de toute perception, car les hommes ne me
contemplant pas de leurs yeux, mais bien
de leurs mains...

Je constate que je suis seule et ébréchée
de même qu'un champ, un champ sombre et
saturé de terreur. À bout de souffle, je m'allonge.
J'appose mes mains sur mon cœur, de crainte
de me le faire perforer et les yeux fermés,
j'écoute les hurlements déchaînés d'un loup
affamé. Ne pas regarder, d'effroi de ce qui
pourrait s'avérer néfaste pour moi, serait préférable.

Le vent s'élève à nouveau et m'entraîne parmi
ces sentiers inconnus. Marcher, toujours le dos
droit, les yeux rivés vers ce sol rocailleux.
Surmonter sans cesse tous ces obstacles, chaque
pas est un risque à prendre et pourtant, je ne fais
qu'avancer. Je trébuche, je n'ai rien vu venir...
Le loup hurle, ces hurlements m'effraient et me
rendent folle, je n'en peux plus... Où est cette
lumière dont j'aurais tant besoin ? Car dans cette
pénombre, tout est tellement flou.

Les nuits sont trop longues, je suis recroquevillée dans un amas de brindilles et je pleure sans arrêt. Mon cœur est déchiré, j'ai l'impression que tout brûle à l'intérieur de moi et je ne peux pas l'éteindre. Je me sens poussière, légère comme le vent, et la terre humide semble s'accaparer de ce qui reste de mon corps. Ô mon Dieu ! faites que le soleil se lève et m'emmène avec lui.

Étais-je endormie ? Suis-je encore en vie ? Non, c'est impossible, je n'en crois pas mes yeux, je dois rêver... Les nuages se dispersent tranquillement. Un rayon cherche désespérément une façon de réchauffer ces temps pluvieux. Je me sens en sécurité grâce à cette lumière éblouissante, cet instant de bonheur. Mes yeux brillent et scintillent de ce rayon qui fait la joie de mon cœur. Ce cœur qui, il y a à peine quelques instants, était complètement détruit... On a vraiment le droit de se sentir bien ?

Merci mon Dieu de m'avoir permis de réchauffer mon cœur et mon corps avec ce rayon... ce rayon qui depuis éclaire l'horizon de ce champ, ce champ que j'ai finalement réussi à faucher pour que quiconque ne puisse le traverser à nouveau...

*Martine Deshaies, 2^e cycle
CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs
Enseignante : Linda Roy, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

25. Le soleil qui franchit le mur du son

Accablés par l'inquiétude
nous vivotons et migrons dans
des ténèbres crépusculaires.
Pourtant, résonne au fond de nos cœurs
l'expression de l'amour, de la bienveillance,
des paroles remémorées et
proclamées à haute voix parmi nous.
Les gens de toutes nations progressent dans
le cours de français à la salle de L'Envol.

Vainquons notre abattement,
nos doutes et découragements !
Mes amis, n'abandonnons pas ces cours !
Sous les coups des maîtres, en traits
de plume, prenons notre envol,
oiseaux tremblotant et battant de l'aile.
Échappons à nos mutismes et déployons
nos ailes flamboyantes vers l'avenir de nos rêves !

Vantons nos professeurs
et nos mentors débordant d'accueil, de joie,
de patience, de tendresse et de bonté.
N'oublions pas leurs enseignements d'or !
Vibrez avec moi, puisque de l'acajou majestueux
nous volerons comme des alouettes de loin en loin
vers le soleil qui franchit le mur du son.
Nous nous souviendrons avec reconnaissance
les uns, les autres, que nous osons
sans crainte prendre notre essor !

*Severina Mansilla, Francisation
CF L'Envol (Joliette), CS des Samares
Enseignante : Monique Tremblay, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

26. Le secret d'Émilie

J'ai toujours adoré les vêtements et travailler dans l'atelier de M^{me} Grospou, l'une des plus grandes couturières de la ville, était pour moi beaucoup plus qu'un simple emploi. Je rêvais de devenir une grande styliste, habillant de grandes vedettes et la boutique de M^{me} Grospou était, à mon avis, ce qui me rapprochait le plus de mon but. Enfin, c'était ce que je croyais, jusqu'au jour où je fis la connaissance... d'Émilie.

C'était une journée ensoleillée et bien qu'à l'intérieur de l'atelier il n'y eut aucune fenêtre pour nous en faire profiter, j'avais opté ce matin-là pour une jolie robe légère aux couleurs éclatantes, et enveloppé mes épaules nues d'un châle bleu électrisant. Comme à l'habitude, lorsque je fis mon entrée dans l'atelier, j'eus droit à de nombreux compliments au sujet de ma nouvelle tenue et on souligna une fois de plus mes qualités en matière de bon goût vestimentaire. Ravie, je souriais à la ronde, puis allais m'asseoir à mon poste de travail tout en écoutant le joyeux bavardage des autres employées.

À l'atelier, mon poste était celui de brodeuse, mais ici on me surnommait : « l'enjoliveuse », car ma tâche consistait à broder des emblèmes ou des motifs décoratifs sur les vêtements terminés. Je venais à peine de commencer mon ouvrage, lorsque je vis une jeune fille solitaire assise à l'une des tables tout au fond de la pièce. Personne ne s'y installait en temps normal, car la luminosité à cet endroit y était toujours très basse et il était presque impossible d'y travailler avec précision. Autour de moi, personne ne semblait l'avoir aperçue. Je remarquai à cet instant qu'elle tenait entre ses mains un ouvrage de broderie et je compris soudainement qu'elle devait être la nouvelle brodeuse dont M^{me} Grospou m'avait parlé quelques semaines auparavant.

Du coup, je me lançai à sa rencontre. Arrivée près d'elle, je constatai avec étonnement qu'il s'agissait plutôt d'une fillette âgée d'une douzaine d'années tout au plus. Je fus surprise sur le moment que ma patronne ait engagé quelqu'un de si jeune, mais lorsque je la vis passer son fil avec une rapidité et une précision stupéfiantes, même

sous un faible éclairage, je compris sur-le-champ les raisons de son embauche. J'avais rarement vu quelqu'un sachant broder avec autant d'adresse et je ne pus m'empêcher de lui en faire le compliment. Au son de ma voix, la fillette sursauta, puis leva vers moi ses grands yeux bleus ; elle me sourit timidement avant de reposer son regard sur son ouvrage. Je m'assis près d'elle et, d'une voix basse afin de ne pas déranger les autres, je me présentai. Bien qu'elle ne quittât pas son ouvrage des yeux, elle m'apprit qu'elle s'appelait Émilie, qu'elle avait douze ans, mais allait en avoir bientôt treize et qu'elle travaillait pour aider sa mère financièrement. Après quelque temps de bavardage, je lui fis remarquer qu'elle ne devrait pas travailler dans cette obscurité, qu'il serait préférable d'aller avec les autres là où la pièce était plus illuminée, mais elle secoua la tête. Elle préférait travailler à cet endroit qui était plus calme et où elle pouvait plus facilement passer inaperçue. Je demeurai perplexe. L'idée que je la dérangeais peut-être me traversa l'esprit, mais comme si elle avait la faculté de lire dans mes pensées, elle m'assura qu'elle appréciait ma compagnie. Puis, avec un haussement d'épaules, elle ajouta : « Tu sais, normalement les gens ne me voient pas. J'y suis habituée maintenant. »

Nous continuâmes à discuter tout en travaillant. J'entendais les autres chuchoter et bien que je fusse incapable d'en comprendre le moindre mot, à les voir me jeter de temps à autre des regards curieux, je me doutais bien qu'elles se demandaient toutes pourquoi j'étais allée me terrer tout au fond de la pièce, dans la partie sombre de l'atelier pour tenir compagnie à une fillette un peu étrange. Cela ne me dérangeait pas vraiment, car bizarrement, j'appréciais Émilie malgré qu'elle fût du genre plutôt timide et qu'elle était hésitante à parler de sa vie privée. Je crois aussi qu'au fond, je compatissais un peu avec cette gamine qui se sentait invisible.

Le temps passa très vite et une cloche retentit dans toute la boutique annonçant l'heure du dîner. Je posai mon ouvrage et souhaitai un bon appétit à Émilie avant de partir à pied chez moi. La plupart mangeaient à la boutique, mais comme j'habitais à deux coins de rue à peine de mon travail, je préférais dîner dans le confort de mon petit appartement. Je me souviens avoir beaucoup songé à Émilie pendant mon heure de repas. Quelque chose qu'elle avait dit me

chicotait sans pourtant me souvenir de quoi il s'agissait exactement. Cette fillette m'intriguait et j'avais très hâte de retourner travailler pour continuer notre petite conversation.

De retour à la boutique, je constatai que j'étais la dernière arrivée. Enfin, pas tout à fait la dernière, car je m'aperçus rapidement qu'Émilie n'y était pas encore. J'attendis un peu puis, ne la voyant toujours pas franchir le seuil de la porte, je demandai aux autres employées si elles ne l'auraient pas aperçue. Lorsque je les hélai, je vis les autres couturières se raidir. Certaines s'éloignèrent, d'autres détournèrent leur regard. Elles semblaient toutes nerveuses, ce qui ne me rassura guère. Je m'approchai d'une d'entre elles et lui demandai :

Qu'est-ce qui ne va pas ?

Hésitante, la couturière me regarda, puis regarda les autres avant de me répondre d'une voix mal assurée :

Euh... rien ! Il n'y a rien, vraiment ! Je... il est temps de se remettre au travail, non ?

Puis joignant le geste à la parole, elle se précipita à son poste à toute vitesse. Peu convaincue, je la suivis. Elle me cachait quelque chose et je voulais savoir de quoi il s'agissait. Je ne sais pourquoi, mais j'étais persuadée que cela avait un rapport avec Émilie, alors je lui demandai subitement :

C'est à cause d'Émilie, c'est ça ?

La couturière me regarda sans comprendre.

Qui ?

Émilie, la nouvelle brodeuse, celle avec qui j'étais ce matin. Elle était assise seule au fond de la pièce et je suis allée la rejoindre pour lui tenir compagnie.

La couturière se figea. D'ailleurs, plus personne ne parla. Toutes me regardèrent, une lueur d'horreur dans les yeux.

Mais qu'est-ce que j'avais dit de si terrible ? Qu'est-ce qui n'allait pas ?

Je me sentis soudain très mal. Je bégayai un faible : « Qu...quoi ? »,

mais la couturière semblait incapable de parler. Ce fut une autre employée, M^{me} Rosaire, qui se décida enfin à briser le silence :

Ma pauvre chérie, me dit-elle. Je ne sais pas qui est Émilie, mais une chose est sûre, il n'y avait personne à cette table. Enfin... personne à part vous, je veux dire.

Quoi ? m'étonnai-je, mais qu'est-ce que vous racontez ? Vous délirez ou quoi ? Elle était juste là et...

Puis je me tus.

Plus personne ne parla.

Je repensais à cette remarque faite par Émilie : « Tu sais, normalement les gens ne me voient pas... » Une remarque qui m'avait d'abord paru innocente, mais qui tout à coup prenait un tout autre sens. Et si Émilie n'était pas tout à fait vraie... Et si Émilie était en fait un fantôme...

Je portai ma main à ma bouche, horrifiée, puis prise de panique, je m'enfuis à toutes jambes, laissant en plan les autres employées stupéfaites.

Je n'ai jamais remis les pieds à la boutique depuis. J'en suis tout simplement incapable. D'ailleurs, j'ai entendu dire, entre les branches, que d'autres employées avaient, elles aussi, donné leur démission peu de temps après moi. J'ignore si Émilie a refait une apparition. Il m'arrive de l'espérer secrètement, car plus que tout, j'ai peur qu'Émilie n'ait été que le fruit de mon imagination.

*Valériane Dugon, 2^e cycle
Centre Élisabeth-Bruyère (Rouyn-Noranda), CS de Rouyn-Noranda
Enseignante : Lise Côté, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

27. Petite fée

Une blonde fille se promenait sur le quai.
Malgré ses yeux malheureux
Son visage était illuminé
Car elle faisait sa prière au bon Dieu.

Dans sa grande bonté
Dieu dit à cette douce fée :
« Laisse tout et suis-moi.
Je te ferai semeuse de joie. »

Et la blonde fée
De répondre à Dieu :
« Oui, je viens te retrouver
Car cela est mon vœu. »

Et la belle fée
Avec ses blonds cheveux
Plongea du bout du quai
Et disparut dans les flots bleus.

Voilà l'histoire de cette petite fée
Que tout le monde pensait heureuse
Mais elle, elle se croyait la risée
De ces femmes guindées et orgueilleuses
Si souvent rencontrées.

*Thérèse St-Gelais, Alphabétisation
Formation Clef Mitis/Neigette (Rimouski)
Enseignante : Gilberte Le Blanc, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis*

28. Le jour noir

Il y avait, autour de la ville de Farewell, un équilibre qui y était en orbite, et rien ni personne n'était venu le perturber. De jour comme de nuit, le calme et la tranquillité y régnaient. Extraordinairement, cette ville avait ses propres couleurs et humeurs. L'automne, le jaune, le rouge et l'orangé étaient au rendez-vous. L'hiver, saison froide et morne, gardait son teint blanc et gris. Le printemps, le gazouillis des oiseaux, une atmosphère nouvelle et les couleurs vives des fleurs faisaient surface et, enfin, l'été revenait. Avec sa saison de chaleur, de soleil, mais surtout, de vacances.

Présentement, nous y sommes. Plus d'école pour deux mois. Mes amies et moi en profitons depuis le premier jour : volley-ball et baignade à la plage, à quelques kilomètres de la ville, promenade en vélo dans le parc Beaulieu, tout près de chez moi. Les jours de pluie, *shopping* et cinéma au centre-ville. C'était si agréable de profiter du beau temps. De pouvoir s'amuser et se détendre sans jamais penser à rien d'autre que son bien-être. Ne jamais se soucier des petits détails et des situations qui arrivaient, jusqu'au jour le plus catastrophique de mon existence...

Une superbe journée bien remplie

Puis, un jour, voici comment se présentait mon emploi du temps : volley-ball sur la plage et en après-midi, *shopping* à cause de la pluie. C'était une superbe journée. Je me préparai, je descendis les escaliers et j'allai à la cuisine. Je pris quelques fruits et légumes au cas où j'aurais eu un creux. J'engloutis seulement une barre énergisante et une tranche de pain et je ramassai mon sac, mis mes souliers et ouvris la porte en disant à ma mère que je partais et que je revenais, comme promis, pour le dîner chez tante Anne. Je montai dans l'auto et je démarrai. Je roulais en direction de la plage. Arrivée, j'emportai tout ce que j'avais emmené vers le terrain de volley et je déposai tout à terre. Nous allions être bien, il y avait déjà des rayons de soleil qui perçaient le ciel. Il y avait Jenny et Catherine, il ne manquait plus qu'Alexandra, Élisabeth et Stéphanie. Une voiture arrivait rapidement,

pour ne pas dire en trombe. Je devinai tout de suite que c'était Élie qui conduisait. Les trois filles sortirent et se dirigèrent vers nous. Elles déposèrent les choses qu'elles avaient apportées près de mon sac.

Nous commençâmes le match, Jen, Cath et moi contre Élie, Alex et Steph. L'avant-midi passa comme une flèche sans qu'on s'en rende compte. C'est mon équipe qui gagna. Il était l'heure de manger, alors nous nous installâmes sur la couverture qu'Alex avait apportée. Les nuages commençaient déjà à couvrir le ciel bleu quand nous nous dirigeâmes vers nos voitures. J'avais hâte d'aller dans les magasins. Une fois arrivées, alors que la pluie faisait rage, nous dûmes courir pour ne pas nous faire mouiller. J'essayai un tas de vêtements : pantalons, jeans, jupes, t-shirts, camisoles. Puis, 15 h sonna. Il était temps de partir, malheureusement. Je dis au revoir à mes amies et je quittai. À peine entrée, ma mère me disait déjà de me préparer à partir. Yahoo! La belle soirée que j'allais passer.

Au moment où nous entrions dans la cour, tante Anne sortit sur le perron et fit de grands gestes en nous disant de nous dépêcher et d'entrer. Dans le vestibule, une délicieuse odeur se fit sentir. Mes parents et moi nous dirigeâmes à la salle à manger. Dire que nous avions fait une heure et demie de route pour manger quelque chose de banal, bien que le plat ait un parfum alléchant ! Je m'attendais, avec l'excentricité de ma tante, à un mets peu commun et voilà que j'étais déçue... Moi et mon imagination.

L'accident

À 20 h, mes parents décidèrent qu'il était temps de retourner à la maison, et j'approuvai en silence avec plaisir. Je regardais les lumières défiler devant moi. Il ne restait plus qu'une vingtaine de minutes avant d'arriver. Nous passâmes l'intersection au feu vert, et, soudain, j'entendis ma mère crier : « Attention ! » Tout se déroula à une vitesse impressionnante. Je vis, du côté conducteur, un pick-up arriver à toute allure. Les phares m'aveuglèrent. Je ne compris pas sur-le-champ ce qui se produisait, mais j'étais sûre d'une chose, la situation dans laquelle nous nous trouvions était critique. Je vis, du coin de l'œil, les mains de mes parents serrées l'une dans l'autre. Mais

ce qui me frappa le plus, c'était leur visage. La peur et le désespoir. Étrangement, le regard de ma mère exprimait une certaine paix et une certaine sérénité. C'était tout ce que je voyais, et le coup fatal se fit. Les pneus crissèrent sur l'asphalte et l'auto fit deux tonneaux avant de s'immobiliser. Je ne voyais plus rien, c'était un trou noir, le néant.

Je me réveillai avec un affreux mal de tête. Tout était blanc où je posais le regard, à l'exception des draps d'un bleu ciel éclatant qui me recouvraient. Une infirmière entra et elle appela le médecin dès qu'elle me vit. Quand il arriva, il me fit une série de petits tests. Au moment où je lui demandai ce qui s'était passé, car je ne me souvenais plus, il sembla mal à l'aise et se racla la gorge. Il m'expliqua l'accident, le coma dans lequel j'avais été plongée et autre chose d'horrible. Les paroles qui suivirent, je ne les entendis pas, ou c'était mon cerveau qui ne les captait pas. La seule phrase que j'avais à l'esprit, c'était qu'ils étaient... qu'ils étaient morts. Mes parents... morts. Horrible, impossible ! Je fermai les yeux et me convainquis que ce n'était qu'un cauchemar et que quand je les rouvrirais, tout serait normal, rien de tout cela ne se serait passé... Mais non, tout était bien réel. Ce fut le jour le plus noir de ma vie...

Marjorie Lessard, 2^e cycle

CEA de Beauceville (Beauceville), CS de la Beauce-Etchemin

Enseignante : Maude Gilbert, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière

29a. L'amour

L'amour ! Comment décrire cette chose que l'on ne peut ni voir ni sentir, mais qui toujours parvient à nous envahir afin de nous unir pour ne plus souffrir...

Tel un volcan, l'amour subsiste malgré le temps, il résiste toujours à l'horreur de la peur et jamais n'abdiquera devant les guerres de cette terre et toujours vaincra avec honneur et bonheur.

Nul ne peut dire ce qu'est l'amour ni d'où il provient, mais tous l'ont un jour ressenti au plus profond de leur être. Sans jamais être certain de ce sentiment, nul ne le craint et tous l'acceptent d'un air serein, de cela rien n'est plus certain.

Comment décrire ce sentiment intérieur qui toujours nous rend meilleurs et nous transporte dans un monde de merveilles où la passion éternelle a un goût de miel ? Tel le souffle d'un ouragan, l'amour nous emporte vers le firmament nous guidant vers un soleil levant.

Impuissant face à ce sentiment, cette force qui toujours nous rappelle à nous, simples mortels, que l'amour a ses lois que nul ne peut entendre ni comprendre, mais qui toujours unifiera les hommes de bien qui, chaque jour, luttent afin de le préserver, ce sentiment de bonheur que l'on ne peut acheter, mais toujours donner sans compter...

29b. Parfum de liberté

Prisonnier de ces barbelés, je ne peux m'évader que par la pensée. Des pensées emprisonnées par un doux parfum de déraison qui toujours ne m'ont apporté que prison et trahison. Ô Dieu, je n'ai jamais prié, mais ô combien trop crié sans jamais écouter, veuillez me pardonner. Donnez-moi des ailes telle une hirondelle afin de m'élever vers un monde de liberté sans pleurs ni rancœur, là où ne règne qu'un bonheur sans horreur.

Ô tendre liberté qui m'a échappée, dis-moi comment me libérer de cette cage de rage là où je survis enchaîné sans vie, rempli de mépris face à mes actes commis dans la folie. Prisonnier du temps, un temps sans innocence, là où la méfiance et la souffrance ne peuvent apporter qu'impuissance et indifférence dans l'intolérance, car là où il n'y a que délinquance, il ne peut y avoir de renaissance. Telles étaient mes croyances. Il me faut oublier et chasser les actes de

lâcheté que j'ai commis par le passé, mais toujours ils reviennent me hanter afin de me châtier et de me rappeler l'horreur de mes erreurs qui toujours ne m'ont apporté que des déshonneurs. Aujourd'hui, il me faut laver mon âme tout entière afin de me purifier de ce passé que je ne peux que regretter, mais que je voudrais tant oublier pour exister et cheminer dans un monde de liberté sans peur où il n'y a que bonheur et chaleur pour qu'enfin s'ouvre mon cœur à ce doux parfum. Ce doux parfum de liberté.

Stéphane Paquet, 1^{er} cycle
CEA Sainte-Thérèse – Établissement Drummond
(Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Marlène Pelchat, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville

30. Journal d'un mort

Journal d'un mort est en fait un ouvrage dans lequel je raconte les pensées d'un être décédé, coincé quelque part entre ce monde et celui des morts. Il n'a pu passer de l'autre côté. Il a conscience de sa mort, mais quelque chose semble le maintenir dans sa torture, même s'il est décidé à s'en sortir. Ce récit poétique est en quelque sorte une version imagée de mes propres pensées, alors que je me sentais seul et mort à l'intérieur !

Acte 1. Cette nuit éphémère

Depuis des siècles damnés, seul dans l'oubli,
Accroché aux promesses de ces anges fallacieux,
Qui autrefois m'ont extirpé de ma sépulture,
De ce sommeil bien mérité qu'était ma mort,
Comme une vulgaire racine qui ne repoussera plus,
Pourtant propre maître de ce récit romanesque,
Qu'est cette vie d'affres et de souffrances,
Que l'on m'a imposée sans demander ma permission,
Arpentant les méandres du passé,

À la recherche de ce vide à combler,
Ravir la flamme dans mon cœur,
Le désir de t'aimer pour toujours,
Ta peau contre la mienne,
Ferme les yeux, endors-toi,
Dans l'étreinte de mes bras,
De volutes tendresses, des millions de caresses
Juste nos deux corps blottis l'un contre l'autre,
Dans la clameur du silence,
Avant que l'aurore ne m'emporte avec elle,
Et que s'évanouisse cette nuit éphémère,
Un autre jour à errer dans l'ombre,
Dans l'ancre de mes pensées les plus sombres,
À fuir ce soleil brillant,
Qui éclaire allègrement le monde des vivants,
Celui que je ne peux avoir qu'avec toi,
Et lorsque la nuit reviendra,
Emmène-moi loin des martyrs,
Je t'en supplie épargne-moi cette agonie,
Qu'est d'être ce spectre à perpétuité,
Errant dans ce vide intersidéral,
Coexistant à travers tes nuits,
Ramène-moi à la vie, à ma destinée,
Qui est de vivre au bord de tes lèvres,
D'assécher l'étang de nos larmes,
Vivre simple mortel sans les complaints des anges,
Juste toi et moi quittant la nuit,
Laisant nous envahir d'allégresse,
Nous enveloppant dans des draps de satin,
Mais ce n'est qu'un leurre, je dois partir maintenant,
Ferme les yeux, endors-toi à présent,
Dans l'étreinte de mes bras une dernière fois,
Avant que l'aurore ne m'emporte avec elle,
Et que s'évanouisse cette nuit éphémère,
À ton éveil je ne suis plus,
Plus qu'un simple rêve,
Que le murmure d'une vaste pensée,
Désir parmi ceux qui te font tant rêver,

Mais je t'en supplie ne m'oublie pas,
Car d'en haut je t'attendrai,
Pour qu'enfin le rêve devienne éternité.

Acte 2. Douce amertume

Oh ! douce amertume, viens près de moi,
Toi qui t'éprends de moi à chaque fois que je la vois,
Alors que nos regards se croisent,
Une lueur d'espoir s'illumine au fond de ses yeux,
Derrière ce sourire blanc étincelant,
Sa beauté angélique,
Se dissimule une tout autre réalité,
Un passé beaucoup plus hasardeux,
J'ai cette curieuse impression de la connaître depuis toujours,
Comme si nos chemins s'étaient déjà rencontrés,
Ici ou dans une autre vie,
Quelque chose semble me rattacher à elle,
Peut-être est-ce cette amertume,
D'avoir trop côtoyé la mort,
Alors que la solitude atteignait son apogée,
De savoir ce qu'est de souffrir en silence,
Ou simplement cette détermination à vouloir s'en sortir,
L'ambitieuse conviction de s'accrocher à nos rêves,
D'épanouir nos sens, d'échapper au passé,
D'avancer sans cette amertume,
Elle qui nous a possédés pendant trop d'années,
Afin de faire la paix avec nos regrets,
De revenir à l'essentiel qu'est la rage de vivre.

FIN

*Jean-François Samson, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Carole Parenteau, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

31. L'élú

Il y a 14 ans de cela, un petit garçon nommé Nicolas est né. À première vue, il paraissait un enfant comme tous les autres. Cependant, la vie lui réservait beaucoup plus, il n'était pas un enfant ordinaire. C'est vrai, il avait deux belles joues roses avec deux grands yeux brillants et, par-dessus tout, il adorait courir, rire et s'amuser comme tous les autres enfants. Pourtant, on lui avait fait don d'une force et d'un courage démesurés, car c'était l'élú. Bien qu'il n'ait rien demandé, on l'avait choisi pour une grande mission.

C'est à trois ans que commença son grand périple. Il entra dans un monde dont personne, pas même lui, ne soupçonnait l'existence. Il était tellement jeune, mais déjà on l'obligeait à perdre son innocence et à sortir ses armes secrètes, car dans ce monde extraordinaire, il y avait aussi d'affreuses créatures prêtes à tuer. Elles étaient horribles, mais les dieux lui avaient envoyé quatre fées pour l'aider. De plus, une grande armée était prête à se joindre à lui, il n'avait qu'à le demander. On l'avait emmené dans ce monde fantastique pour qu'il y ramène la joie et la paix, car un affreux sorcier appelé Dataniel y semait la terreur depuis plusieurs années. Lorsqu'il arriva, la nature avait presque toute disparu et la noirceur du vilain sorcier prenait de plus en plus d'espace. Malgré tout, ce petit guerrier avait foi en lui, ses quatre fées et son armée et, jamais, il ne se découragerait.

Quand la première bataille arriva, il fut jeté par terre avec une intense vivacité tellement son ennemi était puissant. Les quatre fées durent utiliser leur magie pour l'aider à se relever. Il ne se doutait pas que ce serait aussi ardu. Nicolas et son armée durent se replier. C'est à ce moment-là qu'une des fées, la plus jeune, se nommant Zanie, vint lui parler :

La force, la force est en toi. Tu dois la retrouver avant de retourner au front.

– Merci, lui répondit Nicolas, tout simplement merci.

Après cette première bataille, il reprit peu à peu ses forces. Cette mission aurait fait reculer les plus sages, mais il resta fort. Il n'était qu'un enfant et lorsqu'il retournait dans son monde, il redevenait l'enfant enjoué, souriant et adorable qu'il était. Il adorait jouer des heures et des heures avec Caro et Mimi, deux de ses sœurs.

Un jour arriva la dernière et grande bataille. Il dut retourner dans ce monde qui n'était pas le sien, mais dans lequel il avait le devoir de faire réapparaître la verdure et les fleurs. Pour y arriver, il devait vaincre les forces du mal. Des cyclopes, des géants sans dents, des dragons à deux têtes, des Fakantain, ces nains qui mangent tout sur leur passage et des monstres, comme ceux que s'imaginent les enfants sous leur lit, étaient alignés, prêts à l'attaque. Un grand cri se fit entendre et les guerriers du mal se mirent à courir. Après quelques secondes, ils étaient tous devant l'écu. Avec toute sa vivacité, Nicolas regarda ses troupes et leur ordonna d'attaquer. Il savait que cette bataille serait la dernière. Qu'il la gagne ou qu'il la perde, il la mènerait jusqu'au bout de ses forces. Pendant des mois, des membres de son armée se tuèrent au combat.

Enfin arriva le jour où la lumière et la joie reprirent leur place. Nicolas venait de gagner sa bataille et pouvait maintenant retourner dans son monde. Durant son long combat, ce jeune et brave garçon avait terrassé son ennemi tout en gardant espoir. C'était une grande victoire pour lui, car contrairement aux soldats, il n'avait pas choisi de participer à cette guerre, elle lui avait été imposée.

Mon frère venait de vaincre le cancer qui le faisait souffrir depuis un an. Il ne va pas mourir, me disais-je soulagée. Il était resté le même enfant qui aimait courir, rire et s'amuser. Il resta fragile pendant cinq ans, car il devait surmonter l'étape finale, la rémission. Finalement vint le jour où tout fut terminé. Les monstres avaient enfin disparu.

*Jessica Caouette, Postsecondaire
Centre de Coaticook (CRIFA) (Coaticook), CS des Hauts-Cantons
Enseignante : Lyne Vallée, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

32. Ces étoiles qui m'ont guidée

Depuis ma plus tendre enfance, tous les soirs avant de me mettre au lit, j'ai pris l'habitude de regarder le ciel et d'en admirer ses merveilles. Une nuit, comme j'étais en extase devant la beauté des constellations, je vis quelque chose de très brillant bouger. C'est alors que je fis un vœu : celui de pouvoir communiquer avec les étoiles, comme si elles étaient mes amies.

Quelques jours plus tard, alors que j'étais accroupie à ma fenêtre, je revis cette lumière si brillante qui m'avait éblouie quelque temps auparavant. Je la regardais avec grande admiration en lui demandant si elle voulait bien être mon amie. Pour ce faire, je devais attendre un signe, ce qu'elle fit en se dandinant dans le ciel, comme si elle célébrait notre nouvelle amitié.

Depuis ce temps, mon étoile m'écoute, tous les soirs, lui raconter mes secrets ainsi que mes joies et mes peines. Cependant, un soir, elle ne vint pas. Son absence se fit sentir pendant près d'une semaine. J'étais très triste et je me sentais comme à la maison : délaissée, abandonnée. C'était l'horreur ! Je perdais ma meilleure amie, ma sœur, ma confidente. J'étais très déstabilisée devant pareille situation.

Tout à coup, un soir, lorsque j'étais endormie, un bruit sourd me réveilla. Toute somnolente, je me précipitai vers ma fenêtre et c'est alors que je vis un chat blessé dans le gros arbre derrière chez moi. À l'instant, je pensai à mon amie et lui demandai d'aider ce petit chaton, quand soudain, je vis le voisin qui arrivait avec une échelle pour le sauver. Le matin suivant, je sirotais mon café, le petit chat du voisin qui avait écourté ma nuit était sur le seuil de ma porte et attendait qu'on lui ouvre. Ce que je m'empressai de faire pour ensuite le rapporter à son propriétaire.

Le soir même, alors que j'étais à ma fenêtre et cherchais mon étoile, je vis trois points de lumière qui illuminaient le ciel. Dès lors, je compris que c'était pour moi. Mon amie était revenue avec deux autres étoiles. Par la suite, ma vie a beaucoup changé. Je suis devenue mère de deux merveilleux enfants. Mon mari est parti vers d'autres horizons en me

laissant seule avec nos enfants. Cela n'a pas toujours été facile, mais j'ai pris la décision de ne jamais baisser les bras, de me battre pour ceux qui en valaient la peine, c'est-à-dire mes enfants et moi-même.

Quelques années plus tard, malgré mes embûches, ma fille, alors âgée de 22 ans, m'a annoncé que je serai grand-mère. La joie éprouvée en apprenant cette nouvelle a fait de moi une femme comblée. Le soir venu, j'ai raconté à mes amies, qui après tant d'années étaient toujours près de moi, cette bonne nouvelle. Mes étoiles ont fait en sorte que je ne me décourage jamais, même dans les pires moments de ma vie. Elles m'ont aidée à ne jamais lâcher prise.

Chaque jour, elles ont fait en sorte que je persévère et que j'aille jusqu'au bout de mes rêves et de mes ambitions.

Actuellement, je suis en attente d'une attestation d'études collégiales (AEC) au cégep. Je termine ma cinquième secondaire et je suis l'heureuse grand-mère de trois merveilleux petits-enfants. De plus, je vis en couple depuis près de deux ans. Mon chéri est formidable avec moi et le plus important : il m'aime. Je suis très heureuse avec cet homme qui me comble de bonheur. Dans la vie, il faut se construire des rêves, des ambitions, ainsi que son propre bonheur. Il faut avoir foi et se laisser guider par sa bonne étoile.

Ne cessez jamais de croire. En aucun temps, ne baissez les bras, car quelque part, il y a toujours une bonne étoile qui guidera votre destinée : il suffit d'avoir confiance en soi et de se dire que « VOULOIR, C'EST POUVOIR ! ».

Aujourd'hui, à 44 ans, je suis très fière de ce que la vie m'a permis d'accomplir. De plus, je remercie mes trois étoiles qui, j'en suis sûre, ont contribué à ce que je dépasse mes limites. Ces étoiles m'ont guidée et continuent de le faire à travers mes trois petits-enfants, car je ne cesserai jamais de croire. VOUS LE POUVEZ AUSSI !

*Sylvie St-Jacques, 2^e cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignante : Nathalie Bourgea, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

33. Une maladie grave : la poliomyélite

Il était une fois, au Québec, vers le début des années 1900, la modeste famille Dupuis qui était fière de son troupeau de vaches laitières. Ces dernières lui permettaient de fabriquer un fromage si délicieux qu'il était la source de son excellente réputation dans son petit village. À cette époque, toute la famille mettait la main à la pâte. C'est pourquoi Xavier et sa sœur Sarah travaillaient également à la ferme familiale.

Soudainement, un jour, Sarah tomba malade. Une maladie grave pour l'époque, une épidémie, connue sous le nom de polio. Cette dernière avait déjà fait au moins 3000 victimes, tous des enfants. Selon une légende, une vieille recette de champignons magiques pouvait sauver un enfant qui en était atteint. Voilà que Xavier, garçon vaillant et obéissant, fut désigné pour aller chercher les champignons magiques dans la forêt de l'autre côté de la rivière.

Dès le lendemain matin, à l'aube, même si la température n'était pas clémente, Xavier partit bravement afin d'accomplir la mission qu'on lui avait confiée. Puis débuta un gros orage avec de fortes pluies et des vents incroyables. Xavier devait traverser la rivière avec une grosse corde puisqu'il n'avait pas de bateau. Malheureusement, les arbres qui retenaient la corde, sous la colère du vent, furent déracinés. C'est alors qu'il se retrouva à l'eau et dut se débattre contre le courant afin de traverser la rivière. Les forts tourbillons l'attiraient vers le fond et plus il se débattait, plus ses forces diminuaient. La panique s'empara de lui. Y avait-il une solution ?

C'est alors que, comme par miracle, il remarqua une vieille chaloupe près de la rive. Les vents violents l'avaient sûrement fait dériver jusque-là. La possibilité de traverser la rivière en chaloupe lui donna la force nécessaire pour atteindre la berge. Malheureusement, sa joie ne fut que passagère. Il s'aperçut bien assez vite que la chaloupe prenait l'eau. À nouveau, il lui était impossible de traverser la rivière. Découragé de la situation, Xavier s'assit sous un gros sapin pour se protéger de la pluie. Il se dit en lui-même : « Il faut que je traverse cette rivière, sinon ma sœur va mourir. Ce n'est pas possible ! »

Voilà que Xavier, exténué, vit un vieux renard qui venait vers lui. Le jeune garçon n'avait pas remarqué qu'il s'était assis près de sa tanière. Il eut d'abord peur de l'animal. Et, à sa grande surprise, le renard commença à lui parler sur un ton colérique :

– Hé, toi ! Qu'est-ce que tu fais assis près de ma tanière ?

Tout étonné d'entendre parler le renard, Xavier rassembla son courage et il raconta à la bête dans quel pétrin il se trouvait.

– Il faut que je traverse la rivière afin d'aller chercher des champignons magiques pour guérir ma sœur qui est gravement malade.

– Je connais un autre moyen de traverser la rivière Suis-moi.

C'est ainsi que le nouveau compagnon de Xavier l'amena chez l'aigle qui avait fait son nid au sommet de la montagne située près de la rivière. Le renard expliqua à l'aigle le problème et celui-ci fut très heureux d'aider Xavier. Le garçon embarqua sur son dos et ils s'envolèrent. Ils traversèrent la rivière afin d'aller cueillir les champignons magiques. Xavier choisit les plus beaux et les plus gros afin que la recette soit parfaite.

Finalement, l'aigle alla déposer le garçon derrière la maison dans le jardin de son père. Xavier apporta immédiatement les champignons à sa grand-mère afin qu'elle produise la fameuse recette. Grâce à son frère, Sarah guérit après quelques jours. La famille Dupuis organisa une grande fête où le bon fromage était à l'honneur pour célébrer la guérison de Sarah et on en profita pour souligner le courage exemplaire de Xavier. Toute la famille reprit espoir et la vie continua dans la gaieté et la joie.

*Robert Martin, 1^{er} cycle
Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Sonya Carle, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

34. Hommage à la terre

Je frappe la terre parce que je viens et que je suis partie de loin. Loin, là où c'est pauvre, là où tu te couches souvent avec le ventre vide. Je frappe la terre tous les jours, car j'ai laissé derrière moi la famine, parce que j'ai cru que je m'en sortirais un jour. Je touche à la terre pour aller à l'école et au travail, parce qu'aujourd'hui, je n'ai plus à me soucier si je vais me recoucher le soir avec le ventre vide. Je frappe la terre en ce jour, car j'ai rêvé, alors que j'étais toute petite, qu'il existait un endroit géant où je vivrais. Je frappe la terre avec mes pieds en me levant, car j'ai des vêtements sur le dos. Je salue la terre, car mes frères et sœurs m'ont permis une vie meilleure. Je frappe la terre tous les jours, car je suis encore vivante. Je cogne la terre, car je suis dans un pays libre où l'amour est libre, où l'excision n'existe pas, où la femme a le droit de s'instruire, où les enfants vivent leur enfance pleinement. Ce sont toutes ces raisons qui me poussent à pétrir l'argile.

On dit que c'est nous-mêmes qui faisons le choix de vouloir être heureux ou malheureux. Je peux dire que ce dicton est vrai, car j'en suis la preuve vivante. Je sais que la vie ne nous sourit pas toujours, mais ce qui est important c'est d'avoir la force et le courage de toujours se relever, peu importe le nombre de fois que l'on tombe. Il ne faut jamais abandonner ses rêves, c'est pourquoi je frappe la terre.

Dans la vie, chaque être humain a des buts qui le poussent à se lever tous les matins pour les atteindre. Parmi eux, plusieurs me motivent à frapper la terre tous les matins en me levant de mon lit très tôt dans le but de finir mon secondaire. Et, grâce à ma détermination, je comprends mieux les autres et moi-même afin de noyer l'ignorance. Je suis déterminée chaque jour à cogner sur la terre pour montrer à mes enfants que c'est en étant persévérant dans la vie qu'on récolte ce qu'on a semé sur cette terre. C'est une joie et une fierté pour moi de me lever tous les matins et d'avancer sur cette terre pour donner le meilleur de moi-même, car j'ai et j'ai eu la chance de toucher la terre pour avoir la santé, la nourriture et un toit. Pour cela, je dois me lever, avancer et montrer ma force et ce dont je suis capable. Pour moi, ça fait toute une différence.

Tous les jours, je tape la terre dans le but d'aller nourrir mon cerveau. Je frappe la terre pour apprendre à comprendre ce que je lis dans mes apprentissages scolaires parce que j'ai des ambitions, des rêves auxquels je crois et que je veux réaliser afin d'améliorer ma situation financière. Je frappe la terre parce que j'ai des enfants qui comptent sur moi.

Je cogne la terre pour honorer mes ancêtres. Je fais appel à la terre, car je veux atteindre le sommet du pouvoir afin d'être indépendante, d'être en mesure de répondre à mes besoins et à ceux de mes enfants. Et je continuerai de frapper la terre pour la remercier de sa générosité envers nous tous, ses enfants de la terre.

(Ce texte m'est venu à l'esprit après avoir vu le spectacle *Gumboots*.)

Macouta Brisson, 2^e cycle

CFGA De La Jonquière (Jonquière), CS De La Jonquière

Enseignante : Marianne Waltzing, Syndicat de l'enseignement de la Jonquière

35. La plus belle chose du monde...

Aimez-vous les sports d'hiver ? Moi, j'adore l'odeur des matins hivernaux, le frisson qui passe dans tout le corps lorsque la neige des arbres tombe dans notre manteau. J'aime la sensation de dévaler à toute allure une montagne recouverte d'une épaisse couche de neige. Rien n'est plus merveilleux que de prendre une bouffée d'air bien frais du haut d'un *snowpark* avant de s'élancer vers un saut de soixante pieds.

Comment pourrais-je vous expliquer l'effet que donne un saut de cette envergure ? Lorsque tu approches l'endroit assigné pour avoir la bonne vitesse, tu sais que tu n'as pas droit à l'erreur, car le moindre faux pas pourrait être fatal. En même temps, tu ne dois pas trop penser à cela, car juste le fait d'y réfléchir peut te faire perdre le contrôle rendu à trente pieds en l'air. Cette sensation est magnifique à vivre et le sentiment qu'apporte la réussite d'un tel saut est incomparable. Imaginez-vous descendant une pente à toute allure et tout

d'un coup, vous vous retrouvez trente à quarante pieds dans le vide durant quelques secondes et retombez dans une pente à soixante pieds de distance. Rien n'est plus extraordinaire !

Une autre chose qui est magnifique dans ce sport merveilleux est de descendre pendant des heures et des heures dans trois pieds de poudreuse. Je pourrais comparer cela à « surfer » sur un nuage. On se sent léger, on a l'impression de dévaler une montagne de ouate. C'est incroyable la sensation qu'apporte une telle descente, on se sent vraiment au paradis !

Le seul inconvénient que comporte ce merveilleux sport est le prix de l'équipement. Un bon ensemble de planche peut se vendre mille dollars et plus. Vous trouvez ce montant énorme ? Cette somme équivaut seulement au prix de la planche, des fixations et des bottes. Alors, imaginez-vous le montant total avec les pantalons de neige, le manteau, les gants, le casque, les lunettes et tout ça, sans parler du coût du billet saisonnier ! Le tout peut monter jusqu'à deux mille cinq cents dollars, et ce, par année.

Tout cela pour dire que le « prix » en vaut vraiment la chandelle. Il n'y a pas de prix pour réaliser nos rêves dans la vie. En vous souhaitant un merveilleux hiver.

*Anthony Grégoire, Alphabétisation
CEA L'Escale (Thedford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Judy Ann Leblanc, Syndicat de l'enseignement de L'Amiante*

36. La lanterne magique

Assis sur la banquette arrière de la voiture, Isaac regardait dehors. Des larmes coulaient sur ses joues teintées de rose. Le bleu de ses yeux brillait quand les larmes s'accumulaient. Dehors, le ciel était éclairé par un soleil si puissant qu'il aveuglait Isaac. Les oiseaux chantaient et les rivières faisaient entendre leurs vagues. Sauf que dans le corps d'Isaac, ce n'était pas de la joie, mais plutôt de la

colère et de la tristesse. Son cœur battait rapidement et sa respiration se faisait entendre. Isaac était dans sa bulle, dans son petit monde où il pensait aux beaux moments qu'il avait vécus avec ses parents, Charles et Norine. Ils étaient décédés dans un accident de ski. La dame qui était au volant de la voiture regardait Isaac dans le rétroviseur avec un regard qui semblait perdu. La voiture s'immobilisa, ce qui fit sortir Isaac de ses pensées.

– Ti-loup ! dit la dame. Sors de la lune, nous sommes enfin arrivés.

– Je ne veux pas y aller, tantine, rétorqua Isaac en bougonnant.

– Nous allons juste faire tes valises, répliqua-t-elle. Je suis là, tu n'as pas à t'inquiéter !

– Oui, mais trop de souvenirs vont revenir et je ne veux pas que cela arrive, expliqua Isaac avec quelques larmes dans les yeux.

– Bon, d'accord ! Je vais les faire à ta place, sauf que tu vas devoir y retourner un jour, déclara la tantine d'Isaac avec une voix si douce et chaleureuse, qu'Isaac lui fit un tendre sourire.

Isaac s'assit sur la première marche du balcon et posa sa tête sur le poteau de la boîte aux lettres. Il ferma les yeux et un souvenir lui revint en mémoire ; ils étaient tous les quatre assis dehors, sur le balcon. Son père tenait un poteau en bois entre ses jambes et sa mère examinait la boîte aux lettres, qui se trouvait entre ses mains. Elle était simple, blanche avec une flèche rouge sur le côté gauche et la porte de celle-ci était un petit peu plus grande que les boîtes aux lettres ordinaires. Isaac tenait de la peinture : de la peinture de toutes les couleurs. Entre ses jambes se trouvaient des décorations et des pinceaux de différentes grosseurs. Tantine, la tante préférée d'Isaac, tenait une lanterne et un appareil photo. Tantine était la seule tante qu'il avait, mais même s'il en avait eu d'autres, elle serait restée sa tantine adorée.

Soudain, Isaac ouvrit les yeux et son souvenir s'envola. Un cri horrible se fit entendre provenant de la maison. Le jeune garçon se leva et alla voir sa tante. Elle se tenait debout devant sa garde-robe, dans sa chambre. De la lumière scintillante éclairait les craques des portes de la garde-robe.

– C'est quoi ? demanda Isaac avec une voix surprise et un regard effrayé. Pourquoi c'est là ?

– C'est de la lumière pure, expliqua sa tantine avec une voix douce. C'est ma lanterne, cela veut dire qu'il est temps !

– Il est temps de quoi ? bafouilla Isaac. Je ne comprends pas.

– Je dois partir Ti-loup, c'est le temps pour moi de quitter ce monde.

Elle ouvrit les portes et prit la lanterne. Isaac regarda sa tante et quelques larmes se mirent à couler sur ses jolies petites joues rosées. Elle le fixa droit dans les yeux et lui donna un doux baiser sur le front. C'était si chaud et réconfortant qu'Isaac arrêta de pleurer. Comme si son baiser avait eu un pouvoir sur lui. La lumière s'intensifia et sa tantine se mit peu à peu à disparaître.

– Garde cette lanterne avec toi, dit-elle joyeusement, elle va te donner du courage tout au long de tes découvertes.

– Mais de quoi tu parles, tantine ? Quelles découvertes ? Je ne comprends vraiment rien à ce que tu me racontes, rétorqua Isaac avec tristesse et frustration.

– Cela viendra à un moment précis. Alors, tu comprendras, affirma tantine avec sagesse.

– Est-ce que nous allons nous revoir un jour, tantine ? demanda Isaac avec curiosité.

– Dieu seul le sait, répliqua-t-elle avec un joli sourire.

Puis, tout à coup, sa tantine disparut dans cette lumière en emportant avec elle le dernier sourire de son Ti-loup.

Isaac était assis devant la garde-robe et fixait la lanterne. La lumière avait cessé d'illuminer toute la pièce.

– Que pouvait bien vouloir dire tantine ? s'interrogea-t-il en se grattant le menton.

Isaac prit la lanterne dans ses mains et l'examina de plus près. Il remarqua que le nom de sa tantine était gravé sur cette lanterne, mais celle-ci comportait des signes bizarres de chaque côté. Il frotta la lanterne avec la manche de sa veste pour mieux voir les signes et le nom de sa tantine. Une lumière s'alluma dans la lanterne et Isaac fit un saut. Il la regarda d'un air interrogateur.

– Je suis fou ou quoi ? pensa-t-il à haute voix.

Puis, il l'observa à nouveau, d'un regard pénétrant. Un bruit provenant de la garde-robe de sa tante attira son attention. Il déposa la lanterne par terre et regarda ce qui s'y trouvait. Du coup, le bruit s'arrêta, mais quelque chose bougeait. Isaac s'immobilisa et porta son regard sur le bas du placard. Celui-ci était composé de plusieurs tiroirs de chaque côté et d'une tringle au mur du fond pour y accrocher les vêtements de travail et de soirée. Par terre, on ne trouvait que du linge sale, des tonnes de linge sale. Isaac cligna des yeux, et puis une queue longue et poilue apparut dans la pile de vêtements. Il fit un pas en arrière, trébucha sur la lanterne, tomba par terre. Mais la queue longue et poilue ne bougea pas d'un poil. Isaac se remit debout et, cette fois-ci, il décida de franchir le cadre de la garde-robe. Il s'arrêta net devant la queue et se pencha pour enlever les vêtements de la pile. Un museau noir et humide apparut. Un petit chien blanc et brun aux longues oreilles se trouvait là. Il était si mignon. Ses yeux bleus lui faisaient penser à ceux de sa tantine adorée. Alors, il décida de le garder. Il le prit dans ses bras et le chiot lâcha un petit aboiement. Isaac se dit que c'était le destin qui avait mis cette jolie boule de

poils sur son chemin et pensa que c'était peut-être sa tantine qui lui donnait un signe pour lui montrer qu'elle était toujours là, avec lui. Isaac avait eu la bonne idée de lui trouver un nom. Il voulut l'appeler Jack, mais il découvrit que c'était une jeune chienne. Il l'appela donc Espéra, pour espoir.

*Katherine Daigle, 2^e cycle
Centre Jean XXIII (Ormstown), CS de la Vallée-des-Tisserands
Enseignante : Louise St-Germain, Syndicat de l'enseignement de Champlain*

37. Terre

C'est sur toi que je vis et que j'ai grandi.
Je marche et je regarde la pluie.
Tu es une planète merveilleuse.
Chaque moment que j'y passe me rend heureuse.

Je regarde autour de moi.
Je me pose la question : « Pourquoi
Tant de gens se déchirent et se font la guerre ? »
Nous sommes en train de détruire cette Terre.
Dieu nous a donné quelque chose d'extraordinaire.
Beaucoup de gens se permettent de tout défaire.

Sans le savoir, nous sommes tous reliés à la nature.
Chaque saison a sa couverture :
Feuilles d'automne, neige blanche,
Fleurs et vertes pelouses.

Regardez comme le soleil brille.
Quand on le regarde, nos yeux scintillent.
Toi, la pluie qui tombe sur nous et coule sur la Terre,
Tu arroses nos parterres.

Les mers et les rivières ainsi que les eaux de source
Donnent la vie.
Terre, tu nous fournis
Tant de choses pour vivre.
Chaque race d'animaux a sa façon de chasser pour survivre.

Chaque soir, je regarde le ciel.
Comme c'est vrai et réel.
L'atmosphère est couverte d'étoiles,
De planètes et aussi quelquefois de nuages.

Comprenez, chers humains, que de cette Terre
Il faut faire un bon usage.
Réveillez-vous avant qu'il ne soit trop tard !
Il faut penser aux prochaines générations qui sont à venir.
Ne les laissez surtout pas dans le brouillard...

*Thérèse Rouleau, Alphabétisation
Formation Clef Mitis/Neigette (Rimouski)
Enseignante : Gilberte Le Blanc, Syndicat de
l'enseignement de la région de la Mitis*

38. Je suis 3 %

Je me sentais vide, seule et j'avais froid. « Maman, aide-moi ! », mais personne ne répondit à ce nom, car celle autrefois nommée *maman* n'était plus. Elle avait pris la poudre d'escampette et moi je plongeais tranquillement dans un gouffre sans fond. C'est à ce moment de ma vie que les problèmes commencèrent à arriver par milliers, mais je ne m'en rendais pas compte, puisque je n'étais alors âgée que d'une dizaine d'années. Anorexie, automutilation, abus de médicaments, tout cela allait changer ma vie à tout jamais et allait faire de moi celle que je suis aujourd'hui, cette petite fille qui a du mal à donner son amour et sa confiance aux autres.

En octobre 2004, maman prit les voiles pour voir si le monde imaginaire de la marie-jeanne était plus beau. Et moi, je commençais alors

à déverser toutes les larmes de mon corps un peu partout autour de moi. En cherchant un peu d'espoir, un peu de réconfort, je tombai accidentellement sur un paquet de lames de rasoir de marque Braun. Ne sachant plus trop quoi faire de ma vie, je fis le premier trait qui n'aurait jamais dû exister. Car ma peau, maintenant, est marquée à jamais. Ce jour-là, j'avais trouvé une façon bien à moi d'évacuer mon stress et ma peine... mais est-ce que c'était la bonne méthode ? Tout ce que je savais, c'était qu'il fallait à tout prix que je cache mes marques au regard des autres en portant des vêtements longs.

Août 2005, le secondaire arrivait à grands pas. J'ignorais à cette époque que les jeunes étaient cruels et très critiques par rapport à l'apparence des autres. Dans ce temps-là, je dois dire que j'étais un peu plus enveloppée. À vrai dire, je pesais deux cents livres. Alors, en septembre, je commençai finalement le secondaire et je me rendis vite compte que les gens ne m'accepteraient pas si je restais de cette grosseur... du moins, c'est ce que je pensais à ce moment-là de ma vie. Dans ces conditions, sans vraiment m'en rendre compte, je cessai de manger les midis. Ainsi, je perdais du poids. Ce ne fut pas long que je ressemblai aux autres jeunes de mon âge. Du moins, j'étais dans la moyenne : environ cent trente livres. Puis, les rumeurs ont commencé à circuler, ils disaient tous que j'étais anorexique. Un peu plus tard, mon poids était devenu une vraie obsession. Si j'absorbais trop de calories dans ma journée, alors je devais me rendre malade ou prendre des médicaments. Je prenais des analgésiques, des narcotiques, tout ce qui me tombait sous la main et j'en prenais le plus possible. Je m'infligeais de véritables tortures. Je ne pouvais plus continuer comme cela. Alors, en 2009, après cinq ans d'autotorture, je décidai finalement de quitter l'école avec un deuxième secondaire en poche. Et je rentrai en thérapie. Ce fut sûrement la meilleure décision que j'ai prise de toute ma vie. Mon poids a augmenté à deux cents livres, mais en février 2010, j'ai fait une petite rechute et mon poids est vite retombé à cent trente livres. Car pour moi-même, si une partie de moi était guérie, il m'était impossible de rester en « surpoids ».

Depuis, mon poids est plutôt stable. Aujourd'hui, j'ai recommencé l'école pour les adultes, je ne dirais pas que ma vie est rose tous les

jours, mais j'ai arrêté de me scarifier et de prendre des médicaments analgésiques non prescrits pour moi. Je vois une infirmière fréquemment pour m'assurer que mon poids ne descend pas trop vite. Mais, finalement, ce que j'ai à dire, c'est que je ne suis pas la seule et qu'il est vraiment important d'aider celles et ceux qui ont le même problème que moi, car vous savez, je suis une statistique. Je fais partie du 3 % de la population féminine du Québec qui souffre de trouble alimentaire.

*Heidy Couturier, 2^e cycle
CEA LeMoyné-D'Iberville (Longueuil), CS Marie-Victorin
Enseignante : Catherine Miron, Syndicat de l'enseignement de Champlain*

39. Comme l'entraîneur du Canadien...

Bonjour, je me nomme Jean-Marie et j'ai 58 ans. Je suis le septième enfant d'une famille de onze. Neuf filles et deux garçons. Nous vivions sur une petite ferme qui suffisait à peine à nourrir la famille ; c'est donc dire que ma mère et mon père travaillaient dur pour nous faire vivre.

Très tôt, j'ai connu de la difficulté à l'école. On m'enseignait à coups de règles assez pour que mes mains soient enflées parfois. J'ai donc quitté l'école, préférant le travail manuel. À dix ans, j'aidais mon oncle à son atelier de rembourrage. Au fil des années, je suis devenu un très bon rembourreur. Par contre, j'étais incapable de lire et d'écrire, je devais constamment mémoriser toutes les consignes au travail et trouver des moyens de cacher mon handicap. J'avais donc un esprit inventif qui m'a permis de me fabriquer une bicyclette activée par un moteur de *chainsaw* et de créer un fauteuil roulant entièrement articulé par des moteurs de vitres électriques de voiture.

Seuls quelques intimes étaient au courant de mon ignorance du français et je n'avais pas le temps de m'inscrire à des cours du soir. Pour être franc, je me disais que si je m'étais débrouillé toute ma vie sans connaître l'alphabet, je la finirais bien sans cela.

Les illettrés sont à la merci de ceux qui savent lire et écrire. De sorte qu'un jour, je me suis retrouvé au pénitencier. Voulant occuper mes journées, je me suis inscrit à l'école. Vous dire le découragement que j'ai ressenti en voyant tous ces livres, c'est impossible ! Mais mon professeur, Diane, m'encourageait à persévérer et j'ai décidé que lorsque j'aurais fini de purger ma peine, je saurais lire et écrire. Je travaille dur à l'école et j'apporte des cahiers d'exercices dans ma cellule pour étudier le soir et les fins de semaine. Mes lunettes étant mal ajustées à ma vue, j'avais des maux de tête et les yeux me brûlaient, mais je voulais tellement pouvoir lire que je continuais malgré tout. Maintenant que j'ai des lunettes adaptées, j'ai pu nommer les lettres que l'optométriste me montrait.

Quelques mois se sont écoulés et je peux maintenant lire des mots, les mettre ensemble et former des phrases en plus d'en connaître le sens. Un jour, encouragé par Diane, j'ai apporté en classe une lettre que je venais de recevoir de ma fille dans le but d'en faire un exercice de lecture à voix haute. Quand j'ai été seul en classe avec l'aide-professeur de Diane, j'ai sorti la lettre de ma poche, mes mains tremblaient en dépliant la lettre et pour la première fois de ma vie, je pouvais lire les sentiments que ma fille m'écrivait. J'ai commencé à lire : « Bonjour mon papa, je m'ennuie beaucoup de toi [...] » Mes yeux se sont embués ; Marc-André, l'aide-professeur, a continué de lire pour moi. Je crois bien qu'il pleurait lui aussi à la fin.

Quelques jours plus tard, j'ai écrit à ma fille ma première lettre pour lui dire tout mon amour. Les taches au bas de la feuille étaient aussi des larmes, j'étais si heureux ! J'avais pu lire sa lettre et maintenant je lui répondais.

Je suis un homme nouveau plus outillé pour affronter la vie. Si j'ai accepté de raconter mon histoire, c'est pour encourager d'autres illettrés comme moi à retourner à l'école, pour pouvoir un jour vivre les émotions dont j'ai été privé pendant tant d'années. Vous pouvez le faire ; il ne faut que poser le premier geste et persévérer par la suite !

Dans ce texte, les idées et les mots sont les miens. Mon aide-professeur, Marc-André, et Diane, mon enseignante, m'ont aidé un peu à placer les mots où il le fallait.

Lire c'est vivre...

*Jean-Marie Nault, Alphabétisation
CEA Sainte-Thérèse – Établissement Drummond (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Diane Morin, Syndicat de l'enseignement de la région de
Drummondville*

40. Visser, tourner, plier, vivre

Visser, tourner, plier, attacher, presser, empiler... et tout recommencer. Visser, tourner, plier, attacher, presser, empiler... et tout recommencer... Mais est-ce cela la vie ? Une éternelle suite de verbes qui s'enchaînent sans fin ? Je suis rendu aussi automatisé qu'une vulgaire machine. Je suis le rythme qu'on m'impose sans me demander si cela me convient et me rend heureux. Je suis rentable, toujours plus rentable et c'est le but de leur jeu. Du vendredi soir au lundi matin, je m'occupe comme je le peux et j'évite de penser au lundi, puisqu'après, c'est mardi, mercredi, jeudi, vendredi... et tout recommencer.

Un jour ou plutôt une nuit, j'en ai eu assez de cette interminable suite qui rythmait ma vie, je dirais même qui la dictait. Cette suite de mots était la triste mélodie que je devais à tout prix briser. Je voulais entendre une autre note, même si elle s'avérait être fausse, parce que l'idée d'un échec et de me tromper de voie m'était plus supportable que de visser, tourner et plier à nouveau.

De la nuit au lendemain, je me suis alors retrouvé sans emploi, avec peu d'économies en poche. Cela m'était égal puisque j'avais l'ardent désir de transformer ma vie et, pour la première fois, je ressentais que j'avais véritablement le pouvoir de briser cette chaîne que je croyais jadis indestructible. C'est un grand sentiment de liberté qui m'a alors envahi, puisque je comprenais enfin que je possédais le choix de ma

destinée, que cette vie était la mienne et que j'étais le seul responsable de mon bonheur. Bien sûr, le doute est toujours un peu présent, mais j'en suis vite venu à la conclusion qu'il valait mieux douter et essayer que de se résigner à vivre une vie d'androïde dictée par un patron inhumain et sans reconnaissance. Je voulais reprendre possession de ma vie et enfin me donner le droit d'évoluer et d'être heureux.

C'est peu de temps après que je me suis retrouvé sur les bancs d'école, un crayon à la main et de l'espoir en poche. J'ai des rêves et je compte bien les réaliser. Au risque de me répéter, je suis le seul responsable de mon bonheur. Jadis, quand je pensais à l'avenir, il était bien différent de mon présent, alors mon présent à venir sera exactement comme je me l'imagine en ce moment.

J'ai la certitude que, d'ici quelques années, j'obtiendrai mon diplôme avec fierté. C'est cette clef durement gagnée qui m'ouvrira les portes d'un futur meilleur, celui dont je rêve tant. C'est aussi cette clef qui me permettra un jour de trouver un emploi gratifiant, de fonder ma famille et de m'assurer que mes enfants auront tous les outils nécessaires pour, à leur tour, comprendre que leur vie est entièrement entre leurs mains.

Je n'oublie pas mon passé, même s'il est douloureux par moments, car il me permet d'avancer, il me motive chaque jour à fournir les efforts nécessaires à ma réussite. Ce que je désire maintenant comme mélodie, c'est apprendre, grandir, et enfin vivre, sans rien vouloir recommencer.

*Kenny Roy, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Stéphanie Aubert, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

41. Espoir retrouvé

Je n'oublierai jamais le jour où j'ai appris que tu vivais en moi. Sans même te connaître, je t'aimais déjà et je savais que je m'utiliserais pour toi afin que tu aies tout l'amour et la sécurité que tu mérites. Quand tu es arrivée en ce monde, tout s'est confirmé. J'ai trouvé en toi un amour inconditionnel et, à ce moment-là, ma vie venait de prendre un sens, avec toi, « ma puce à moi ! ».

Seize années ont passé et, ensemble, nous avons partagé de durs moments et d'autres que j'adore encore me remémorer. Mais voilà que le 15 juin 2009, sur l'heure du dîner, nous avons reçu un appel qui est venu bouleverser notre vie à tout jamais. L'homme avec qui j'avais choisi de te donner la vie venait de se suicider. En te l'annonçant, j'ai vite compris que je venais de te perdre aussi, quand j'ai vu dans tes yeux les étincelles s'éteindre. N'y comprenant rien et sans savoir pourquoi, toi, remplie de rage, tu venais de décider d'aller retrouver ton père à travers l'ecstasy, le haschisch, l'alcool et j'en passe... En plus de te réfugier dans des maisons abandonnées au milieu des dépotoirs, situés non loin de chez nous. Moi qui n'étais armée que de mes bras et de mon amour pour toi, je n'étais pas assez puissante pour te consoler. Tu avais tellement mal que tu ne voyais plus rien autour de toi, tu croyais que la terre avait arrêté de tourner. Moi, j'étais seule et dépourvue de tout, je t'avais donné la vie, et toi, sans t'en rendre compte, tu la brûlais à petit feu.

Je me souviens... j'étais très en colère, en colère envers ton père, de nous avoir abandonnées ainsi, sans même nous avoir prévenues de quoi que ce soit, nous laissant dorénavant seules.

Je me sentais tellement impuissante et ignorante de ne pas trouver les justes mots pour te ramener à la raison de vivre. Les seules armes que j'ai pu trouver pour t'aider ont été mon amour, l'espoir, la patience et le temps... oui, le temps.

Un an a maintenant passé. Pour moi, tout m'a paru une éternité, mais au moins, tu m'es revenue. Les armes, dont j'ai usé pour toi, ont fini par gagner la partie, car je revois cette lumière dans tes yeux.

Aujourd'hui, tu réalises de beaux projets de vie, l'amour est au rendez-vous, tu es à nouveau heureuse. La vie continue, de nouveaux sentiments se sont installés, tandis que d'autres se sont estompés. Battante que tu es, n'oublie jamais une chose, que si tu donnes la chance à ta vie d'être belle, elle le sera.

Il est vrai de dire que chaque histoire fait toujours un peu peur et la fin peut parfois être triste, mais c'est chaque moment présent qu'il faut savoir apprécier, ces beaux et bons moments qui s'ancrent dans notre cœur, et qui nous donnent une raison de vivre, enfin, ceux qui nous ramènent sur le chemin de la vie. Fais confiance à la vie et garde toujours espoir, comme je t'ai fait confiance.

Nancy Dubois, 2^e cycle

CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francs

Enseignante : Lucie Constant, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs

42. Une petite fille dyslexique dans un monde de grands

Moi, Suzanne, cette petite fille normale comme les autres, je suis rentrée à l'école en première année et je ne réussissais pas à apprendre (rien du tout). Alors, ils ont décidé de me trouver une nouvelle école qui pourrait m'apprendre à lire et à écrire et puis compter mes sous. Mais l'école ne savait pas quoi faire avec la dyslexie dont je souffrais : on me faisait faire des dessins, des casse-tête... Mais j'allais à l'école ; c'était le principal pour tout le monde, car je devais aller à l'école.

Au mois d'août, ma mère m'a montré où prendre l'autobus (l'arrêt était devant la porte de notre maison) et puis je devais aussi prendre le métro. Comme je ne savais pas lire, ma mère m'avait appris mes couleurs. Je devais descendre à la station jaune et, avec l'autobus, je descendais au coin d'une rue où il y avait une maison bleue avec des fleurs et une clôture blanche. Ma mère et moi, nous avons fait ce chemin durant un mois. En septembre, tout allait bien...

Un jour, j'ai descendu de l'autobus, mais je ne reconnaissais plus la couleur de la maison. Oh là là ! J'ai repris l'autobus et le métro pour revenir à la maison et quand ma mère m'a vue, elle m'a demandé pourquoi je n'étais pas à l'école. Je lui ai répondu que je ne trouvais plus la maison bleue. En fait, ils avaient repeint la maison pendant la fin de semaine.

Pour une petite fille comme moi, tout changement était catastrophique. Ça m'a toujours déstabilisée pour conduire ou pour m'orienter. Je me fie toujours, encore aujourd'hui, sur des points de repère.

Je remercie ma mère qui s'est battue pour qu'on me trouve une école avec des enfants normaux comme moi. Elle m'a donné ma chance de réussir ma vie d'enfant et, surtout, ma vie d'adulte.

Maman, je t'aime tendrement ! Un gros merci !

Ta fille Suzanne (51 ans avec quelques réussites avec brio)

J'espère devenir écrivaine un jour...

*Suzanne Richer, Présecondaire
CFP-FGA (L'Étang-du-Nord), CS des Îles
Enseignante : Ginette Morin, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

43. La beauté intérieure

Vingt heures trente et Antoine, qui a fêté son sixième anniversaire aujourd'hui, ne dort toujours pas. La frimousse tachetée de rousseurs, une chevelure bouclée, désordonnée, d'un roux flamboyant, il a les deux yeux grand ouverts, la main bien fermée et des larmes qui lui coulent sur les joues.

Soudain, une petite voix d'une douceur apaisante résonne dans sa chambre :

– Ne garde pas cette dent dans ta main. Tu dois la déposer sous ton oreiller.

– Vous êtes la Fée des dents ? lui demande Antoine en reniflant.

– Oui et je ne peux prendre ta dent si tu la gardes enfermée dans ta main ! Mais dis-moi, pourquoi pleures-tu ?

– Parce que demain matin, je dois aller à l'école. Je n'ai pas d'ami là-bas. Personne ne me parle parce que je suis petit, roux et je n'arrive jamais à parler. Je bégaye. Je sais qu'ils me regardent et je deviens tellement nerveux que tout sort de travers de ma bouche. Demain, c'est lundi et tous les lundis, nous devons raconter notre fin de semaine. Quand ils me verront avec ce trou immense dans la bouche, ils vont tous rire de moi.

– Tu sais, Antoine, même si tu étais très grand, aux cheveux blonds et que tu n'avais pas perdu une dent, tu n'aurais pas plus d'amis. Tu dois prendre confiance en toi. Tu es tellement drôle, montre-leur qui tu es vraiment.

– C'est bien facile à dire pour vous ! Vous êtes jolie, vous êtes une fée.

Antoine lui raconte comment se passent les lundis matin. Depuis le début de l'année, il n'a jamais réussi à parler, il n'a même jamais réussi à articuler un seul mot.

Antoine, assis sur son lit, écoutait la fée lui donner des conseils et la conversation a rapidement tourné vers la plaisanterie. Ils ont tellement ri qu'ils en avaient le ventre tendu et les larmes aux yeux.

– Tu sais, Fée des dents, j'aimerais vraiment que tu sois mon amie.

– Antoine !

– Oui ?

J'aimerais que tu allumes la lumière...

Antoine bondit rapidement hors du lit et aussitôt la lumière allumée, un cri étouffé lui sort de la bouche.

– Une souris ? s'écrie Antoine.

– Eh oui ! On me surnomme la Fée des dents, mais en réalité, je suis Sami, une souris. Je suis petite, laide et poilue. Je passe mes

journées à chercher des sous dans les rues et mes nuits à les échanger contre des dents pour remplacer les miennes qui deviennent usées. Tu vois Antoine ? Même si je suis petite et pas aussi mignonne qu'une fée, les gens m'aiment et j'ai beaucoup d'amis. Je t'ai laissé connaître ma personnalité et c'est ce qui a fait que tu voulais devenir mon ami. Tu dois avoir confiance en toi et leur laisser voir comme tu es exceptionnel. Montre-leur qui tu es à l'intérieur.

Le lendemain, comme tous les lundis matin, le professeur commence le cours par sa question habituelle : « Qui veut nous raconter sa fin de semaine ? » Antoine lève aussitôt sa main en bégayant : « Je... J'ai... J'ai... ». Puis un petit bruit lui fait détourner la tête. Sami, la souris, était là, derrière la fenêtre à lui faire des grimaces et lui montrer ses dents usées. Antoine lui sourit, prend une grande respiration, s'éclaircit la gorge et d'une voix assurée dit : « Cette fin de semaine, j'ai fêté mes six ans et quand j'ai mangé mon gâteau, j'ai perdu une dent ! » Il termine sa phrase avec un sourire exagéré qui a fait éclater de rire tous les élèves. Un petit garçon derrière le groupe s'écrie : « Antoine ! On va faire une belle équipe toi et moi, regarde... » Antoine éclate de rire à son tour en voyant le trou au milieu de sa dentition, au même endroit que lui. L'enseignante, heureuse de voir qu'Antoine participe enfin à la discussion, décide de laisser le sujet entamé et les enfants, chacun leur tour, échangent sur la façon dont ils ont perdu leur première dent.

Antoine se tourne à nouveau vers la fenêtre et voit son ami Sami lui faire un clin d'œil et disparaître.

– Antoine ? Antoine ? C'est à ton tour de répondre à la question : « Et toi, la Fée des dents, elle est passée ? »

– Ah oui ! elle est passée et ce qu'elle m'a laissé vaut bien plus que des dollars !

*Manon Régner, 2^e cycle
CFRN-Formation générale (Rimouski), CS des Phares
Enseignante : Carmelle Bouchard,
Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis*

44. Cette fille-là

Cette fille-là retient ses pleurs,
chaque fois qu'il sème la terreur.
Pour éviter de souffrir un véritable martyr,
elle aime mieux mentir pour mieux survivre.

Cette fille-là ne sait jamais si les choses qu'elle fait
pouvaient être un gros regret.
Comme juste le fait de parler à quelqu'un qui a de l'intérêt
pour ce qu'elle est.

Cette fille-là n'est pas différente,
vous ne voyez rien qui l'enchanté,
vous vous dites qu'elle est innocente et pas très intelligente.
Cette fille-là ne sait jamais ce qui peut lui arriver
dans sa vie de violence inexpliquée.

Pourquoi ne pas en parler ?
Vous ne comprenez pas !
C'est trop compliqué de cacher à cet homme possédé
tout ce qu'elle pourrait rapporter aux policiers.

Cette fille-là porte ce fardeau, tous les jours sur son dos.
Effondrée par ce poids, elle avance parfois d'un seul pas.
Cette fille-là pourrait simplement fuir
plutôt que de vivre avec cet homme toujours ivre.

Tant de choses essayées et tant de fois il l'a poussée et
c'en est jamais assez, il veut toujours la blesser
avec son corps blindé.
Cette fois, elle est tombée, elle a crié et supplié d'arrêter,
mais il l'a abusée sans pitié, cet homme dérangé.

Une enfant est née,
elle a pensé que tout reviendrait en beauté,
mais elle aurait dû se méfier
au lieu de cette confiance accordée.

Les années ont passé, elle se faisait encore frapper.
Un jour, il avait cessé de la harceler, de la manipuler,
mais que s'était-il passé ? Il avait peut-être changé !
Il en avait trouvé une autre à abuser
et c'était son bébé qui s'était développé
avec toutes ces années.

Cette fille-là a fini par se réveiller.
C'était insensé de penser que son bébé pourrait à son tour y passer.
Depuis ce jour-là, les seules choses qu'il a pu observer,
ou même toucher...
Ce sont les barreaux d'acier
de la prison où il est enfermé.

Maintenant, cette fille-là a changé,
elle a décroché son diplôme d'université.
Cette fille-là aide les femmes battues
à dire tout ce qu'elles ont vécu.

Cette fille-là c'est peut-être ta voisine, ta cousine,
c'est peut-être toi ou moi.
Sachez que cette fille en a beaucoup trop enduré
avant de s'affirmer et dire que c'était assez.

N'attendez pas , il ne changera pas...

*Jennifer Morin Rozon, 2^e cycle
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Sandra Paoli, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

Au lecteur,

J'ai composé cette histoire à mon retour aux études après vingt ans d'arrêt. Moi qui pensais n'avoir aucune imagination et pas vraiment de talent pour inventer une histoire, je me suis découvert des talents cachés. Un gros merci à mon enseignante, Guylaine Provencher, qui m'a fait découvrir que ça peut être plaisant d'apprendre le français. Je suis la preuve vivante que « quand on veut, on peut ! »

45. Soirée décadente

Dans un petit village de la région de Tucson au Texas vit un homme nommé Daniel Laliberté. Âgé de 28 ans, de très belle apparence, il s'entraîne tous les soirs au gym où il travaille comme entraîneur. En couple depuis deux ans avec Sarah Labelle, il est bien connu des policiers pour avoir été impliqué dans plusieurs bagarres et il a été emprisonné pour violence conjugale il y a quatre ans.

Chaque soir après son entraînement, Daniel fait la fermeture du gym et sort par derrière pour jeter les sacs poubelles dans la benne à ordures. Mais, le soir du 21 juillet 2005, en s'approchant de la benne à ordures, Daniel voit dépasser un pied derrière. « Probablement un clochard, je vais le faire déguerpir, moi, tu vas voir », se dit-il. Cependant, en arrivant derrière la benne, Daniel fait la découverte du corps d'une femme qui gisait face contre terre. Daniel décide donc de le retourner pour voir si elle est encore en vie. En le retournant, il s'aperçoit très vite que la femme est morte et, qu'en plus, c'est Sarah, sa petite amie.

Quelques minutes plus tard, après s'être remis de ses émotions, Daniel court à l'intérieur du gym et prend le téléphone pour composer le 9-1-1, mais se ravise. « Je ne peux pas appeler les policiers, ils croiront tout de suite que c'est moi qui l'ai tuée. » Après une dizaine de minutes à réfléchir sur ce qu'il devait faire, il décide d'appeler son meilleur ami, Luc Pigeon, avec qui il a grandi et la seule personne en qui il fait confiance.

– Luc, c’est Daniel. Il faut que tu viennes absolument au gym immédiatement, je suis vraiment dans le pétrin !

– D’accord, j’arrive dans 10 minutes.

Ces 10 minutes paraissent des heures à Daniel, puis soudain, Luc entre dans le gym.

– Salut Dan, que se passe-t-il ? Tu avais l’air très nerveux au téléphone.

– Nerveux, tu dis, tu le serais sûrement toi aussi, si tu venais de découvrir ta petite amie morte.

– Sarah... morte ? Mais qui a pu faire ça !

– Oui, morte... Je ne sais plus quoi faire, je ne peux pas appeler les flics, ils penseront tout de suite que c’est moi qui l’ai tuée.

– D’accord, je vais t’aider, on va mettre le corps dans le coffre arrière de ta voiture et tu iras le déposer dans la carrière Longchamp, d’accord ?

– Tu vas venir avec moi ?

– Non, je ne peux pas, mais je t’attendrai chez moi.

– D’accord !

Daniel va chercher sa voiture pendant que Luc l’attend derrière, ils chargent le corps dans le coffre et Daniel part en trombe.

Chemin faisant, Daniel voit des phares de police s’allumer derrière lui. « Ah ! Merde ! » Il se range sur le bord de la route et ouvre sa fenêtre, le policier lui demande :

– Permis de conduire et veuillez sortir de la voiture s’il vous plaît.

– Mais que se passe-t-il ?

– Vous rouliez à plus de 160 km/h dans une zone de 100. Vous ne voyez pas d'objection à ce que je fouille votre véhicule ?

– Non, dit Daniel avec un peu d'hésitation. Mais pourquoi ?

– Nous avons reçu un appel nous disant que vous aviez tué votre petite amie et que vous la transportiez dans le coffre.

Daniel, bouche bée, se dit que c'était impossible que Luc l'ait dénoncé. Pourquoi aurait-il fait ça ?

Après avoir trouvé le corps, les policiers emmènent Daniel au poste.

Le lendemain matin, en cour, on appelle à la barre Luc Pigeon, pour témoigner contre Daniel. L'avocat l'interroge longuement et Luc raconte que Daniel a tué Sarah parce qu'il avait appris que lui et Sarah entretenaient une liaison. Daniel nie, mais le juge le ramène à l'ordre. Daniel est déclaré coupable de meurtre et reçoit comme sentence la prison à vie.

Avant de prendre le chemin de la prison, il regarde Luc et lui demande : « Pourquoi ? » Luc lui répond : « Excuse-moi, mais ça prenait un coupable. »

*Manon Cadotte, 1^{er} cycle
CEA Monseigneur-Côté (Victoriaville), CS des Bois-Francis
Enseignante : Guylaine Provencher, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francis*

46. Ma mère ? Le rêve de ma vie !

« Torbinouche qui fait chaud dans c'te maudit train-là ! » Oh oui, il faisait chaud ! Pourtant, je me gardais bien de me plaindre, car le jeu en valait la chandelle. J'allais retrouver ma mère biologique aux États-Unis, en Louisiane. Je ne l'avais jamais vue, même pas en photo. On voulait se garder un peu de mystère pour notre rencontre. Je ne connaissais presque rien d'elle, excepté son nom de jeune fille, Mérédite Beaudreuille et... les raisons qui l'avaient poussée à me donner en adoption dès ma naissance. J'aurais peut-être fait la même chose, je ne sais pas. En tout cas, je ne pouvais pas la blâmer, ça c'était sûr !

Elle avait seize ans et était encore aux études quand, un soir d'hiver à Montréal, au moment où elle finissait tout juste de faire la fermeture du magasin Maxi pas loin de la Côte-des-Neiges, elle vécut un drame. Il était très tard et elle venait tout juste de rater l'autobus qui devait la ramener chez elle. Malheureusement, un homme armé d'un gun l'attendait dans le stationnement derrière une voiture... Il la fit entrer de force du côté passager. Elle se réveilla deux jours plus tard dans un lit d'hôpital, le visage encore enflé par endroits, une lèvre fendue, un œil au beurre noir, un bras et une côte cassés et... une horrible douleur au ventre.

Deux mois plus tard, quand elle découvrit qu'elle était enceinte, elle refusa, par principe, de se faire avorter. Pourtant, il était aussi hors de question qu'elle me garde, pour des raisons parfaitement compréhensibles. Elle a donc entamé des procédures pour me trouver une famille convenable, ce que je confirme. Maintenant, j'étais là, 22 ans plus tard, dans un train qui traversait la campagne de la Louisiane.

Arrivée à destination, l'adresse de ma mère en main, je récupérais le reste de mes affaires, quand j'entendis avec surprise, crier mon nom avec un fort accent anglais.

– Cristine ! Cristiine !

Je me retournai et aperçus, à travers la foule, un petit regroupement de personnes agitant des pancartes de bienvenue avec mon nom écrit dessus. Je leur fis un grand signe et tous se dirigèrent vers moi presque en courant.

Pendant que certains s'occupaient de prendre mes valises, d'autres me serraient dans leurs bras en me bombardant de questions. Tous faisaient de gros efforts pour me parler en français. J'avais du mal à ne pas éclater de rire, car je les aurais sans aucun doute mieux compris s'ils m'avaient parlé en anglais. En l'espace de vingt minutes, temps du trajet pour aller chez ma « mère », je sus que j'avais cinq demi-frères et sœurs, dont la plus vieille avait 17 ans ; que ma mère s'appelait maintenant Mérédite Lewis ; que j'avais une chambre préparée à la « maison », donc pas besoin d'aller à l'hôtel ; que mon « beau-père » avait aussi très hâte de me rencontrer, ainsi que tous les autres, etc.

« Mon Dieu ! Y sont combien dans c'te famille-là ? Y étaient déjà huit à être venus me chercher ! Wow ! Jamais j'aurais pensé r'cevoir un accueil de même ! »

Arrivée à « la maison », je fus surprise de voir le nombre de voitures qu'il y avait dans la cour. La nervosité me serrait de plus en plus l'estomac. Pendant que je montais les marches, ma tête se mit à tourner, j'avais mal au cœur. Jamais je ne m'étais sentie aussi bizarre. Je dus m'arrêter un peu pour prendre plusieurs grandes respirations, les yeux fermés pour tenter de reprendre mes esprits. Puis, un bras protecteur et plein de réconfort me prit par la taille. C'était Nigel, l'ami d'un de mes « cousins ». Dès que l'on s'était vu, à la gare, nos regards étaient restés accrochés, comme dans les livres Harlequin que je lisais quand j'étais au secondaire. Ça me faisait tout drôle et, là encore, nos regards se croisèrent et je ressentis une chaleur au creux de mon estomac. Je le remerciai d'un sourire avant de prendre une dernière grande respiration en fixant la porte devant moi. Julia, ma « sœur » de quinze ans, attendait patiemment que je lui fasse signe d'ouvrir la porte.

« Maudit qu’chus nerveuse, ça pas d’bon sens, faut qu’je prenne sù moé ! » Nigel sourit, comme s’il entendait mes pensées.

Je finis par faire un signe de la tête. Je laissai entrer tout le monde avant moi, sauf Nigel qui resta près de moi. Quand vint mon tour d’entrer, je fis de grands yeux ronds en apercevant la trentaine de personnes qui attendaient impatiemment de me rencontrer. J’étais impressionnée et émue.

Soudain, l’arrière de la foule commença à se séparer en deux. Tous se reculèrent pour laisser passer la maîtresse de maison. Quand finalement je la vis, je fus surprise de me rendre compte à quel point personne ne pouvait contester que j’étais sa fille. J’avais l’impression de me regarder dans le miroir, quelques années plus tard.

Toute l’assemblée attendait dans un silence anxieux, quasi religieux... moi comprise. Je ressentais soudain un besoin tellement fort de... d’être approuvée... d’être acceptée. Alors, quand elle ouvrit ses bras, toute souriante, les joues inondées de larmes, je me sentis incroyablement soulagée, apaisée. Par ce simple geste, elle venait inconsciemment de réaliser le rêve de ma vie. J’atteignais enfin... la croisée des chemins.

P.-S. – Cette histoire n’est en aucun cas inspirée d’un fait vécu, elle n’est que pure invention.

*Lysianne Desfossés, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse (St-Félix de Kingsey), CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu,
Syndicat de l’enseignement de la région de Drummondville*

47. Ma pensée

L’année passée, je vous ai raconté pourquoi j’étais à l’école des adultes, le courage que ça me prenait pour lâcher mon travail, ma vie quoi, pour entreprendre cette fameuse aventure. Aujourd’hui le duo,

mon crayon et moi, vous relatara ce que j'ai vécu après le séisme qui a ravagé mon pays natal, Haïti.

Quand maléfice rime avec malchance. Je suis ici, fasciné par l'ensemble de ce qui se passe dans mon pays d'accueil, mais aussi à travers le monde. Mon intérêt pour cette stabilité sociale et aussi pour la réussite de certains pays est... Tandis que d'autres pays ont peine à sortir de la préhistoire. Quant à ma Haïti chérie, le malheur s'acharne sur cette ancienne perle des Antilles. Entre-temps, voici mon histoire narrée entre deux livres.

C'était le 12 janvier dernier. J'étais assis à l'école, un lundi après-midi bien ordinaire. Perdu dans mes pensées, je voguais dans mon livre, tel un capitaine de bateau dans le mystère du matin de la mer des Caraïbes. Un silence mortuaire ; je fusionnais avec mon livre, rien ne pouvait me déranger, pas même un tremblement de terre. Mais ce jour-là, ce fut le contraire quand un professeur est venu m'annoncer qu'il venait d'y avoir un tremblement de terre en Haïti. L'école était presque terminée, je ne sais pas exactement l'heure qu'il était, mais ma réaction fut très banale. Parce que, lui ai-je dit, Haïti n'est pas située dans une zone sismique et qu'un tremblement de terre là-bas ne fera certainement pas grand dégât. Et, il a dit : « Je viens de voir ça sur Internet, et je n'en sais pas plus. » Arrivé à la maison, j'ai allumé la télévision croyant que ce n'était pas plus grave que ça... Peu de temps après, j'ai vu l'image du Palais National, et j'ai crié : Oh non !

La dernière fois que je suis allé en Haïti, c'était en 2007. En onze ans de vie de diaspora, j'ai visité famille et pays deux fois seulement. Et là, je suis confronté à une réalité que je n'étais pas prêt à affronter. Je composais et recomposais sans cesse le numéro de téléphone de ma famille et de mes amis, sans réponse ! Je me suis mis à pleurer. Le lendemain du séisme, et même deux jours plus tard, aucune nouvelle. Mais à la télé, il y avait cette image d'une pelle et d'un camion.

Cette pelle remplissait les camions sous la lentille du caméraman qui filmait la jambe d'un corps écrasé sous deux morceaux de béton. Elle déployait sa gueule comme un hippopotame avant une mouche, ramassant tout ce qui se trouvait sous ses mâchoires et les déversant

dans la boîte du camion. On ne distinguait guère les corps et les débris. Le camion rempli à ras bords, on pouvait voir les membres de ces corps qui pendaient à l'arrière du camion. Ils ont pris la route du nord pour se rendre à une place que je ne connais pas trop. De là, ils ont déversé le tout sans se soucier des corps transportés par le camion. Ici, je veux dire au Québec, lorsqu'on va au site d'enfouissement, il y a des gens qui travaillent à s'occuper des déchets, mais ces corps-là étaient au beau milieu de nulle part, à travers les débris, sans que personne sache ce qu'il adviendrait de ces restes humains.

Tout à coup, je me suis mis à pleurer, j'ai dû essayer au moins une centaine de fois de parler à quelqu'un, mais... rien, *nada, nothing, anyen* ! Je n'arrivais pas à me faire à l'idée d'Haïti sans le Palais National. Je suis sorti un peu pour prendre de l'air, j'ai transféré le téléphone de la maison sur mon cellulaire au cas où.

Je ne dormais quasiment plus, je me couchais tard et me levais tôt. Vendredi, je me suis levé en regardant la télé et j'ai vu une image qui m'a apporté un tel soulagement que je me suis mis à pleurer de joie pour la première fois depuis le séisme. J'ai cru voir la mère de mon fils pleurer, les deux mains sur la tête. Elle errait dans la rue en aidant quelqu'un avec un petit kiosque tout près d'un feu. J'ai cherché l'image sur Internet, l'ai téléchargée, l'ai montrée en la comparant avec une photo d'elle à tous mes amis. Après, je l'ai fait suivre par courriel ; tout le monde m'a dit que c'était bien elle. Mais moi, je suis un sceptique, je voulais voir (dans ce cas-ci), entendre sa voix avant de croire. Je gardais l'espoir que personne n'avait rien. J'ai publié des photos sur Radio-Canada et TVA. J'ai cherché dans le but de trouver une réponse ; j'ai cherché partout où je trouvais plausible de trouver de l'information. Toujours *anyen* ! J'ai essayé de me concentrer sur mes lectures, mais mes yeux étaient dans le livre, ma tête en Haïti et mon cœur serré dans un étau.

« La vie est injuste, me disais-je ; pourquoi moi et pourquoi Haïti ? » le téléphone dans la main en réessayant une énième fois de rejoindre mes parents. Tout à coup, il y eut quelqu'un à l'autre bout du fil, une voix que je connaissais ; la première chose que je lui ai dite est : « Je t'aime, mon frère. » et il m'a répondu : « Moi aussi. »

J'ai repris mon souffle et, tranquillement, je lui ai demandé des nouvelles de chacun. Vous ne me croirez peut-être pas, mais tout le monde était sain et sauf, excepté une de mes tantes qui a reçu un morceau de béton sur la tête et un doigt cassé. Pour les uns, c'était un miracle, de la chance pour les athées ; même mes amis en sont sortis indemnes. Moi, j'aime dire que c'est comme gagner à la loterie, la chance que ça arrive c'est une sur 250 000 (1 sur 250 000 morts). J'étais déchiré parce que toute ma famille était en vie, alors qu'il y avait quand même un quart de million de morts.

*Wilkens Legagneur, 2^e cycle
CFGa de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James
Enseignante : Luce Veillet, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

48. L'émerveillement

Le Créateur dans sa largesse a doté l'être humain de certains pouvoirs que nous appelons les sens.

LA VUE est cette faculté de voir ce qui nous entoure, de percevoir la lumière, de distinguer les couleurs de l'arc-en-ciel, de reconnaître les formes et le relief des choses.

L'OUÏE nous permet d'entendre les sons, nous fait apprécier la musique et le chant des oiseaux, nous rend attentifs aux appels à l'aide ou aux pleurs d'un enfant.

L'ODORAT est ce sens qui nous fait identifier les odeurs, le parfum des fleurs et l'arôme des épices.

LE GOÛT vient satisfaire notre palais par une nourriture à saveur agréable et nous permet de différencier le sucré du salé ou d'identifier un aliment avarié.

Par LE TOUCHER, on reconnaît le froid, la chaleur et les objets par simple pression ou contact avec la peau. Il est aussi le sens qui amène à entrer en relation avec quelqu'un par une poignée de main, par un bras entourant l'épaule ou par un doux baiser.

Tous ces sens, si nous savons bien les utiliser, nous apportent maintes joies et beaucoup de bonheur ; notre vie étant équilibrée sera douce et paisible.

Mais je veux vous parler d'un sixième sens : celui de L'ÉMERVEILLEMENT. Ce sens nous permet d'apprécier davantage l'existence, d'être portés à l'extase devant les fleurs qui s'épanouissent au printemps, d'être renversés devant un ciel d'avril, un soir d'automne ou une nuit étoilée du mois d'août. Ce sens nous élève en écoutant un poème dont on découvre toute la profondeur et nous transporte en haute altitude au son d'une musique et de certains airs d'opéra.

Que peut faire l'homme sans ce sens de l'émerveillement ? Pour moi, cet être a besoin de notre aide.

QU'IL EST BON d'admirer le chef-d'œuvre d'une fleur, la grandeur de la nature, le sommet d'une montagne, la forme d'un nuage !

QU'IL EST BON de savourer en toute tranquillité, près de la mer, un coucher de soleil ou un lever de lune avec son rayon lumineux dessiné sur l'eau ! Alors, tout ce que tu vois devient grâce et reconnaissance.

QU'IL EST BON d'avoir des oreilles, quand le pinson se réveille et que le cri du cardinal te fait lever les yeux pour le chercher ! Quelle paix t'envahit en écoutant l'eau du ruisseau s'écouler lentement et le bruit des vagues qui s'unit à la prière du soir ! Entendre les avions sillonner le firmament permet de confier tout ce monde à la providence de Dieu.

QU'IL EST BON et doux au cœur d'entendre son petit prononcer « maman » pour la première fois ! Alors, tout ce que tu entends devient inspiration et louange.

QU'IL EST BON de s'arrêter près d'une rocaïlle pour en respirer tous les parfums, d'en découvrir la perfection et de sentir la chaleur du soleil sur la peau ! Alors, respirer devient magique et bienfaisant.

QU'IL EST BON de goûter le pain chaud au sortir du four, de savourer un repas bien apprêté arrosé d'un vin doux, de voir les enfants vider leur assiette en disant que c'était très bon ! Alors, tout ce que tu goûtes devient appréciation et hommage.

QU'IL EST BON de caresser le visage de l'être aimé, de donner la main à quelqu'un qui est perdu, d'offrir son bras pour que le vieillard s'y appuie ! Alors, tout ce que tu touches devient sublime et communion.

C'est de ce sixième sens que je voulais vous parler. Ce sens de L'ÉMERVEILLEMENT, caché dans la profondeur de notre être, nous révèle la grandeur et le sacré de la vie, la splendeur de la nature, le divin dans les regards et nous fait vibrer à tout ce qui est vivant.

Je remercie Dieu de m'avoir créée et de m'avoir légué ce sixième sens. Parfois, quand je vois le beau, je m'exclame ; quand j'entends du merveilleux, j'exulte ; quand je respire certains parfums, j'explose ; quand je goûte un bon mets, j'éclate ; quand je touche de la douceur, je vibre et quand j'écris comme aujourd'hui, je m'enflamme. Souvent, des émotions me font pleurer comme un enfant. Que voulez-vous, je porte en dedans de moi une certitude : je suis fille d'un roi bienfaisant destinée à vivre dans son royaume.

*Germaine Lortie, Intégration sociale
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignante : Suzanne Blouin, Syndicat de
l'enseignement de la région de Québec*

49. Mise à nu

Il fait noir. Pas comme si c'était la nuit, non. Comme si j'étais enfermée dans une grotte. Vous avez déjà entendu parler de la grotte souterraine à vingt-deux kilomètres de Grand-Bourg ? Elle s'appelle la grotte le Trou du Diable. C'est une immense caverne de neuf cents mètres de profondeur. Eh bien, je me sens comme si l'on m'avait littéralement jetée dedans. Le seul problème, c'est que je m'y suis enfermée toute seule cette fois. Je m'y suis enfermée comme on ferme un coffre-fort et qu'on en égare la clef. Mon nom ? Cela serait sûrement inutile de le mentionner, puisque je suis totalement invisible.

Moi, je ne suis simplement personne. En fait, le jour, L'autre conduit mon enveloppe corporelle. L'autre essaie toujours d'être de bonne humeur. Peu importe ce qui arrive, elle est la petite fille qui, jour après jour, suit son chemin sans baisser les bras. L'autre est celle qui amuse ses collègues au travail, qui tape sur les nerfs de ses professeurs à l'école tellement elle est anticonformiste. L'autre joue la femme fatale à ses heures quand elle veut affronter le mal et se prouver à elle-même qu'elle est invincible. Elle est cette guerrière qui combat chaque épisode de la vie, comme si elle faisait partie de la guerre de Troie. L'autre est aussi la sage qui est là pour chaque personne. Qui écoute, comprend, se noie dans les problèmes des autres jusqu'à ce qu'elle ne trouve plus aucune bouée de secours à agripper. Pourtant, je le vois bien de mon refuge sur la terre ferme que ça lui fait du bien. Elle se fait croire que nous ne sommes pas les seules à vivre dans le cauchemar. Qu'il y en a des pires. Parfois, son radeau coule et cela me fait bien rire. Mais quand elle réussit son coup, elle ne manque pas l'occasion de me lancer un clin d'œil tout bonnement, comme ça, pour me narguer. Le reste du temps, elle nie ma présence ou, comment dirais-je, elle essaie de me fuir. Elle m'ignore parce que je sais ce qu'elle a enduré. Tout ce mal qu'ils nous ont fait. Je sais ce qu'elle cache aux autres, ce qu'elle essaie de se cacher aussi. Toute la honte, la colère qu'elle ressent, l'ennui, la peine, la frustration... je connais ça puisqu'avant que le coup d'éclat n'arrive, nous formions une équipe. Nous étions moi.

Je sais qu'ils ont volé notre vie. Qu'ils ont tout détruit sur leur passage. C'était, chaque fois, comme si la plus grosse des tornades se mixait avec un ouragan géant et nous passait et repassait sur le corps. Je sais aussi que, plus jamais, nous n'allons pouvoir leur refaire confiance. Elle essaie encore de rebâtir notre fort, ce qu'elle peut être naïve ! Mais je ne suis pas dupe, moi ! Oh que non ! Cela fait bien longtemps que j'ai appris que le père Noël et la Fée des dents ne sont qu'invention. Ils ont tout ravagé. Il a fallu tout reconstruire encore et encore. Le travail n'était même pas terminé qu'une autre catastrophe nous ravageait le corps. N'allez pas croire que je suis lâche ! Je suis seulement un soldat haletant sur le champ de bataille qui attend que la faucheuse lui vienne en aide. L'autre ne comprend pas pourquoi j'ai lâché prise et, depuis ce temps, elle me méprise. Un jour, elle comprendra qu'en se mentant à soi-même, on se blesse encore plus.

Et même Dieu, s'il existe, sait que nous sommes vouées à l'échec ! L'autre le sait aussi, elle refuse seulement de voir la vérité en face.

Ohé ! L'autre ! Si tu es si invisible, pourquoi me fais-tu ressortir quand tu as mal et que tu ne veux plus t'embarquer avec qui que ce soit dans n'importe quelle relation intime parce que tu te rends compte que la confiance ne se trouve pas au rendez-vous ? La femme fatale devient donc la femme spectre.

Elle est passée où cette guerrière quand Troie perd son combat, dis-moi ? Quand tu perds totalement le contrôle, mon double, ne me lances-tu pas un SOS pour que je vienne à ta rescousse avec ma bouée, le temps de réparer les dégâts ? Je crois qu'il serait grand temps de grandir, petite rêveuse, et de revenir dans le monde adulte. Un jour, peut-être, comprendras-tu ? Un jour, peut-être, viendras-tu me rejoindre ?

*Mélodie Martel, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignant : Jean-Luc Boutin, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

50. La tablature

Elles faisaient un son de mi, quand elles frappaient les rochers de la falaise où j'étais assis, ces vagues, toujours les mêmes vagues Si elles pouvaient m'apporter plus de notes afin que je puisse un jour apprendre, moi aussi !

Je n'oserais en manger, de peur de ne plus pouvoir y goûter. On peut donc dire que je bave, que j'imagine, que je rêve de pouvoir permettre aux autres d'écouter la musique que je pourrais créer à l'aide de ma guitare même s'ils ne le méritent jamais. Alors, c'était la raison pour laquelle moi, Sam, Sam Blues, je venais m'asseoir au bord de la mer avec ma guitare, espérant qu'elle m'apprendrait à jouer. Pour l'instant, elle ne m'apportait qu'un son de mi et des vagues, et des vagues d'espoir. Ce jour-là me semblait être un jour comme un autre, où je me réveillais avec Jason Becker qui jouait « dans le tapis », puis je me rendais à l'école, un centre d'éducation pour adultes. J'avais choisi d'aller là parce qu'il nous était permis d'écouter de la musique en tout temps. Fantastique, non ?

Quatre heures sonneraient bientôt au son d'un ré majeur, ce qui signifiait que ma journée à l'école, entourée de toutes ces têtes de cons, s'appropriait à finir. Comme je croyais toujours que cette journée était un jour ordinaire, je suis allé sur la falaise au bord de la mer, accompagné de ma guitare. Au moment où je m'apprêtais à m'asseoir sur un rocher, une bouteille de verre qui flottait à la mer fit un son de dernier espoir sur une roche près de l'endroit où j'étais. Une feuille de papier semblait en avoir été éjectée. Je me suis approché pour savoir si cette feuille était la voie menant à un trésor ou quelque chose de ce genre. À l'instant où mes yeux la virent, mon destin changea, ou plutôt s'éclaircit. Cette feuille de papier est devenue ma motivation, ma raison de me lever le matin, presque ma raison de vivre. Cette feuille qui patientait au fond d'une bouteille était en réalité une tablature de musique comportant des notes de guitare à n'en plus finir. À partir de ce moment, les jours ont passé à une vitesse incroyable. Chaque jour défilait dans l'acharnement à apprendre cette pièce musicale, à découvrir le son de cette création musicale, à mémoriser les notes et les accords nécessaires.

Chaque jour jusqu'à la récompense : la maîtrise de cette mélodie qui m'a attiré le respect des autres. Dommage que ce fut nécessaire ! Ce jour tant attendu où je leur en ferais manger, goûter et baver, à tous ceux qui n'ont jamais cru en moi. Fier de la rapidité et de la précision que j'ai acquises, j'ai trouvé des musiciens capables de m'accompagner en spectacle. Je me suis donc inscrit à un concours de musique dans lequel des centaines de musiciens donnent leur cent pour cent pour espérer percer ce monde de musique. Évidemment, j'ai réussi à faire ma place dans ce concours, car, avec succès, le son de ma nouvelle guitare avait convaincu les juges. La rage enfouie au plus profond de mon âme a su sortir de ma guitare, tel un chien fidèle à son maître. Toutes ces notes, jouées parfaitement l'une derrière l'autre à une vitesse et une précision impressionnantes, formaient des arpèges dépassant l'imagination et créant une harmonie frôlant le magique. Elles m'ont apporté beaucoup plus que je n'aurais pu l'imaginer. Non seulement cette pièce musicale dont j'ignorais toujours le nom du compositeur a su combler tous ceux qui ont pu l'écouter, mais elle a aussi changé ma vie.

Ce jour-là, j'ai entendu mes parents me dire qu'ils étaient fiers de moi, j'ai entendu les juges du concours me dire, en bafouillant, qu'ils étaient plus que stupéfaits, que j'étais un enfant prodige, et même que je surpassais James Marshall (Jimi Hendrix). Quelques semaines plus tard, j'ai rencontré Dieu, enfin, tout le monde a son propre dieu, je crois, et ce dieu se nommait Jason Becker. Affirmatif, Jason Becker, guitariste légendaire, prophète de l'arpège, bref, mon idole de toujours, s'est déplacé de la Californie pour venir me rencontrer, car la pièce que je jouais s'est rendue jusqu'à ses oreilles.

Ce jour-là, il m'a expliqué qu'il avait écrit une chanson, mais qu'il n'était point capable de la jouer. Il a donc caché les partitions dans une bouteille de verre qui est arrivée jusqu'à moi. Sachant que j'étais digne de la jouer parfaitement, ce qui tenait presque de l'impossibilité suprême, il m'a demandé si j'aimerais que lui et moi formions un groupe de musique pour parcourir le monde. J'ai souri...

*Félix Gendron-Bourgoin, 2^e cycle
CEA Maria Matapédia (New Richmond), CS René-Lévesque
Enseignante : Nathalie Arsenault, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

